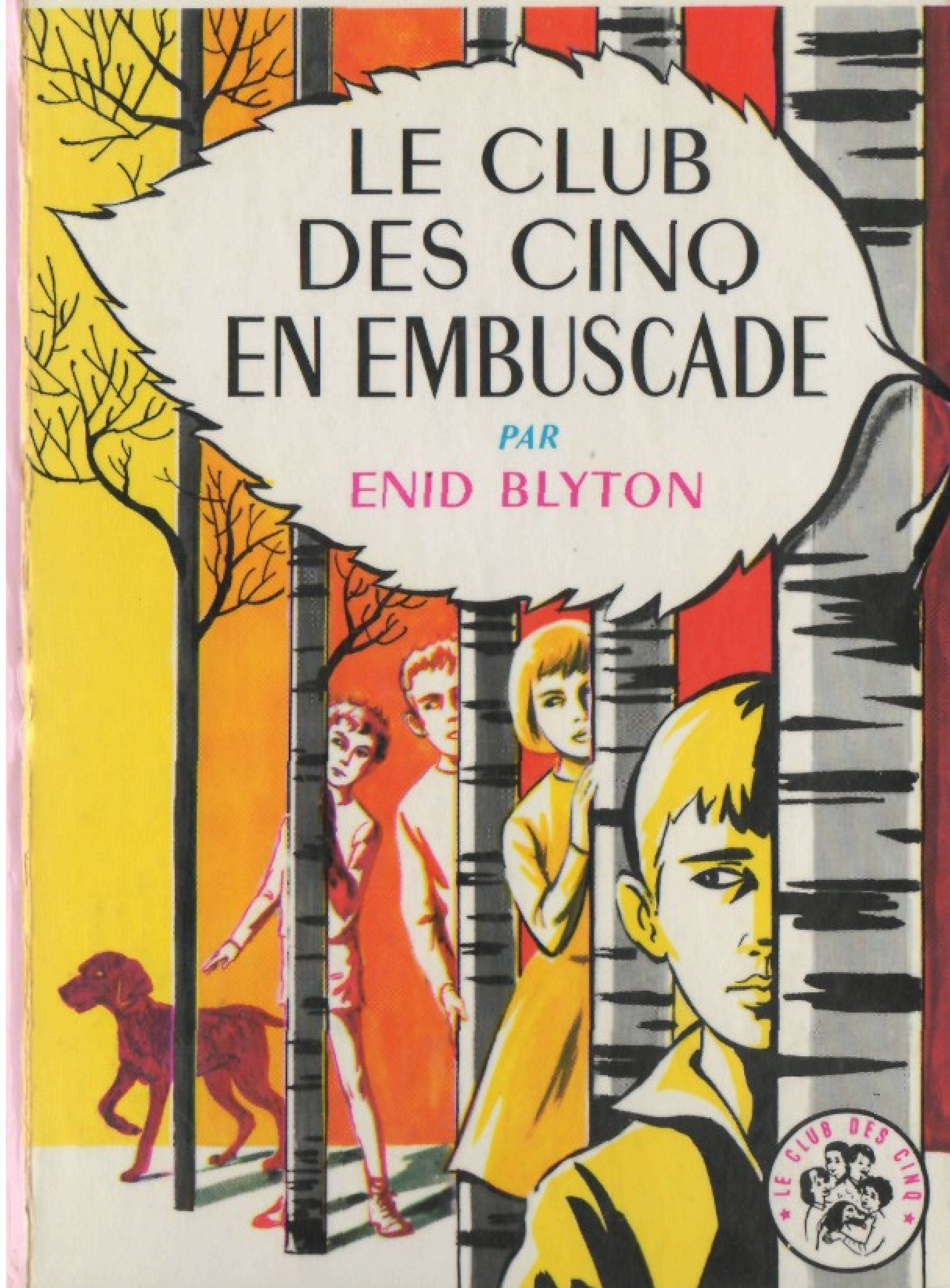

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ROSE
LE CLUB DES CINQ EN EMBUSCADE
PAR
ENID BLYTON
LE CLUB DES CINQ

LE CLUB DES CINQ EM EMBUSCADE

par Enid BLYTON

*

DES vacances chez un savant distrait et grincheux... Quel ennui pour le Club des Cinq ! Mais un cirque arrive : Claude, Mick, François, Annie et leur fidèle Dagobert vont camper près des « gens du voyage », admirer les clowns et les acrobates et presque partager leur vie.

La nuit... Un bruit léger, une ombre fugitive... Un voleur réussit à pénétrer dans la tour inaccessible où le savant garde ses plans secrets.

Le Club est aux aguets et soupçonne tout le monde. Les gens du cirque ont de si étranges talents ! Claude décide de tendre une embuscade



...

DU MÊME AUTEUR

dans la Nouvelle Bibliothèque Rose

Série « Club des Cinq »

Le Club des Cinq
Le Club des Cinq contre-attaque
Le Club des Cinq en vacances
Le Club des Cinq joue et gagne
Le Club des Cinq va camper
Le Club des Cinq en randonnée
Le Club des Cinq au bord de la Mer
Le Club des Cinq et les Gitans
Le Club des Cinq en roulotte
La Locomotive du Club des Cinq
Enlèvement au Club des Cinq
Le Club des Cinq et les Papillons
Le Club des Cinq et le *Trésor* de l'Ile
Le Club des Cinq et le Coffre aux Merveilles
La Boussole du Club des Cinq
Le Club des Cinq aux Sports d'Hiver
Le Club des Cinq et les Saltimbanques
Le Club des Cinq et le vieux Puits
Le Club des Cinq en embuscade

Série « Clan des Sept »

Un Exploit du Clan des Sept
Le Carnaval du Clan des Sept
Le Clan des Sept à la rescousse
Le Clan des Sept et l'Homme de Paille
Le Télescope du Clan des Sept
Le Violon du Clan des Sept
L'Avion du Clan des Sept
Surprise au Clan des Sept
Le Cheval du Clan des Sept
Le Clan des Sept va au Cirque

Série « Famille Tant-Mieux »

La Famille Tant-Mieux
La Famille Tant-Mieux en péniche
La Famille Tant-Mieux en croisière
La Famille Tant-Mieux à la campagne
La Famille Tant-Mieux prend des vacances

Série « Mystère »

Le Mystère du vieux Manoir
Le Mystère des Gants verts
Le Mystère du Carillon
Le Mystère de la Roche percée
Le Mystère de l'Ile aux Mouettes
Le Mystère de Monsieur Personne
Le Mystère du Nid d'Aigle
Le Mystère des Voleurs volés
Le Mystère de l'Eléphant bleu
Le Mystère du Chien savant

Série « Oui-Oui »

Oui-Oui au Pays des Jouets
Oui-Oui et la Voiture jaune
Oui-Oui chauffeur de taxi
Oui-Oui veut faire fortune
Bravo, Oui-Oui!
Oui-Oui va à l'Ecole
Oui-Oui à la Plage
Oui-Oui et le Gendarme
Oui-Oui et la Gomme magique
Oui-Oui champion
Oui-Oui et le Père Noël

Série « Belles Histoires »

Bonjour, les Amis!
Histoires des quatre Saisons
Histoires de la Lune bleue
Deux Enfants dans un Sapin

Fido chien de berger

dans l'Idéal-Bibliothèque

Série « Club des Cinq »

Le Club des Cinq se distingue
Le Club des Cinq en péril

Série « Deux Jumelles »

Deux Jumelles en pension
Deux Jumelles et trois Camarades
Deux Jumelles et une Ecuyère
Hourra pour les Jumelles!
Claudine et les deux Jumelles
Deux Jumelles et deux Somnambules

Série « Mystère »

Le Mystère du Golfe bleu
Le Mystère de la Cascade
Le Mystère du Vaisseau perdu
Le Mystère de l'Hélicoptère
Le Mystère du Mondial-Circus
Le Mystère du Pavillon rose
Le Mystère de la Rivière noire
Le Mystère du Camp de Vacances
Le Mystère du Chat siamois
Le Mystère de la Maison vide
Le Mystère du Sac magique
Le Mystère du Voleur invisible
Le Mystère de la Maison des Bois

dans les Grands Livres Hachette

Le Club des Cinq et le Trésor de l'Ile. Le Clan des Sept à la rescousse. Le Mystère de la Roche percée (volume « 3 en 1 »).

1/67

ENID BLYTON

LE CLUB DES CINQ EM EMBUSCADE

ILLUSTRATIONS DE JEANNE HIVES



HACHETTE
236

TABLE DES MATIERES



CHAPITRE PREMIER

Les Cinq en vacances

«CLAUDE! Reste donc tranquille une minute! s'écria François. C'est déjà bien assez que le train nous secoue comme ça, sans que tu viennes me marcher sur les pieds à chaque instant. Tu n'arrêtes pas d'aller d'une portière à l'autre pour regarder le paysage.

— Nous approchons, répondit Claude d'un air heureux. Je reconnais les prés et

les champs. Bientôt, nous serons à Kernach... presque à la maison! Je n'arrive pas à tenir en place. J'ai hâte de retrouver mes parents, et aussi mon brave Dagobert! Si vous saviez comme mon chien m'a manqué ce trimestre! Pensez-vous qu'il viendra nous attendre à la gare?

— Ne dis pas de sottises! jeta Mick. Dagobert est intelligent, c'est un fait, mais pas au point de consulter un indicateur pour y lire l'heure de notre train.

— Il n'a pas besoin d'indicateur, riposta Claude. Il sait toujours quand je reviens à la maison!

— Ça, c'est vrai ! confirma Annie avec gravité. Ta mère assure qu'à la fin de chaque trimestre, quand tu rentres aux Mouettes pour y passer les vacances, Dago le devine d'instinct. Il ne cesse de gémir et de courir de la maison à la grille d'où il surveille la route.

— Cher vieux Dag! soupira Claude en trébuchant une fois de plus sur les pieds de François. Ah! cette fois-ci, nous arrivons! Regardez! En se penchant, on aperçoit la gare! »

François, Mick et Annie Gauthier regardèrent leur cousine avec un air d'indulgence amusée. Claude ressemblait toujours à

une pile électrique quand elle était sur le chemin du retour. Elle ne pensait qu'à la joie de retrouver ses parents, M. et Mme Dorsel, et aussi son bien-aimé Dagobert.

François songeait que, ce jour-là, Claude avait plus que jamais l'apparence d'un garçon avec ses cheveux sombres et bouclés coupés très court et l'expression décidée de son visage. Claude, c'était sûr, aurait bien aimé être un garçon. Mais, ne le pouvant pas, elle se contentait d'être un « garçon mangue ». Elle parlait et agissait comme ses cousins et ne répondait jamais quand on l'appelait par son vrai prénom, qui était Claudine.

« Kernach ! Voilà Kernach! cria Claude déchaînée, en manquant tomber sur la voie tant elle se penchait exagérément à la portière. J'aperçois le vieux Pierre. Hep! Pierre ! Nous voici revenus! Vivent les vacances! »

Le convoi ralentit et s'arrêta. Le vieux Pierre, l'unique porteur de la gare, agita la main en signe de bienvenue et sourit à Claude : il la connaissait presque depuis sa naissance. Claude ouvrit la portière et sauta sur le quai.

« Qu'il fait bon se retrouver à Kernach !

s'écria-t-elle. Tiens ! Je ne vois pas Dagobert...»

Car Dagobert n'était pas là.

« Quand je te disais que tu te faisais des illusions! » murmura Mick, un brin moqueur.

Claude fronça les sourcils. Mais déjà le vieux Pierre s'avançait, souriant, pour accueillir les enfants. Tout le monde, à Kernach, connaissait « le Club des Cinq », c'est-à-dire les quatre cousins et leur fidèle Dagobert.

Pierre eut vite fait d'empiler les bagages des jeunes voyageurs sur son petit chariot : « Je vais les confier au transporteur pour qu'il les dépose à la villa des Mouettes, dit-il. Alors... ce trimestre scolaire? Il a été bon?

— Excellent ! répondit Mick. Pourtant, il nous a paru long, car Pâques tombe très tard cette année. Quelle joie d'être enfin en vacances! »

Claude, cependant, regardait autour d'elle d'un air inquiet. Pourquoi Dagobert n'était-il pas là? La dernière fois, l'intelligent animal s'était échappé de la villa des Mouettes pour venir l'attendre. Et elle s'était persuadée qu'il ferait de même cette fois-ci.

« Crois-tu qu'il soit malade? demanda-t-elle à Mick. Ou peut-être m'a-t-il oubliée?

— Ne recommence pas à débiter des sottises! dit Mick. Tu n'as aucune raison de t'inquiéter. Il n'aura pas pu s'échapper pour venir à ta rencontre, voilà tout! »

Mais Claude ne pouvait se défendre de fâcheux pressentiments. Elle était convaincue que le pauvre Dago était malade ou qu'il avait été victime d'un accident. Son seul espoir — auquel elle s'efforçait de se raccrocher — était que Maria, la cuisinière, l'avait attaché dans sa niche.

Finalement, elle ne put y tenir.

« Ecoutez, dit-elle à ses cousins. Je vais prendre un taxi. J'ai assez d'argent dans mon porte-monnaie. Je suis trop impatiente de savoir ce qui est arrivé à Dagobert.

— Oh! Claude! Le chemin est si joli d'ici aux Mouettes ! D'habitude, tu adores aller à pied. Rappelle-toi combien tu aimes apercevoir ton île, l'île de Kernach, du sommet de la falaise. Elle est si belle au milieu de la baie! Tu as tort de te priver de la promenade, je t'assure », dit Annie.

Claude ne voulut rien entendre.

« Je vais prendre un taxi, répéta-t-elle. Si vous voulez, vous pouvez venir avec moi. J'ai hâte de voir Dagobert. L'île et la baie viendront ensuite. Pauvre Dag, il est sûrement malade!

Très bien, ma vieille. Fais comme tu voudras, soupira François. Mais je suis certain que Dag va parfaitement bien. File donc devant. Nous, nous irons à pied. A tout à l'heure! »

François, Mick et Annie se mirent en route pour la villa des Mouettes. Ils avaient envie de se dégourdir les jambes et appréciaient la beauté de la campagne alentour. Pendant ce temps, Claude se précipitait vers la station des voitures de louage.

Annie, qui pensait à l'île de Kernach, demanda à ses frères :

« Vous ne trouvez pas que Claude à de la chance de posséder une île bien à elle? Dire que cette île appartenait à sa famille depuis des siècles, et qu'un beau jour tante Cécile en a fait cadeau à Claude! Je crois que notre cousine a dû prier et supplier sa mère jusqu'à ce qu'elle cède.

- C'est bien possible, murmura Mick... Dites donc, vous autres, ce serait ennuyeux s'il était vraiment arrivé quelque chose à Dagobert. Ça gâcherait toutes nos vacances.

- S'il est malade, lit remarquer François avec malice, vous pouvez compter que Claude ira partager sa niche pour mieux le soigner... Ah! Regardez! Voici la baie de Kernach et la petite île au milieu!

- Ecoutez les mouettes! dit Annie. On croirait entendre des chats qui se disputent. Elles tournent autour du vieux château en ruine... qui appartient aussi à Claude, puisqu'il se trouve sur l'île. »

Au même instant, le taxi qui emportait Claude dépassa le trio à vive allure.

« Vous avez vu? s'écria Mick en riant. Il m'a semblé qu'elle criait au chauffeur d'aller encore plus vite. Comme elle est pressée! A cette vitesse, elle va arriver aux Mouettes en un clin d'œil. »

Tout en longeant le chemin de la falaise, François, Mick et Annie ne se lassaient pas de contempler le spectacle de la baie. La mer était d'un bleu vert, et le vieux château se découpait en noir sur un ciel sans nuage.

« II tient toujours debout, ce château! fit remarquer François. Pas une pierre n'a bougé depuis la dernière fois que nous l'avons vu!

- Comment peux-tu t'en rendre compte à pareille distance? dit Annie en riant. Il te faudrait des jumelles à la place des yeux! »

Continuant à bavarder, Annie et les deux garçons avançaient d'un bon pas.

« Nous arrivons! annonça soudain Mick.



J'aperçois les Mouettes là-bas. Vous voyez? L'une des cheminées fume,

— Une seule? murmura François intrigué. C'est bizarre. En général, il y a du feu dans la cuisine, et aussi dans le bureau d'oncle Henri. Même à cette époque de l'année, il éprouve le besoin de se chauffer. Ça s'explique, du reste, car il demeure des journées entières assis à sa table de travail à aligner des chiffres et des formules compliquées en vue de quelque nouvelle invention.

— Peut-être n'est-il pas là?» avança Annie, pleine d'espoir.

Certes, la petite fille aimait beaucoup son oncle Henri, mais, comme M. Dorsel était irritable et d'un caractère emporté, il l'effrayait un peu.

« Après tout, continua-t-elle, il a besoin de prendre lui aussi des vacances de temps en temps. Ce doit être tellement fatigant, tous ces chiffres!

— S'il est là, espérons que nous ne le dérangerons pas trop! soupira François. C'est pénible pour tante Cécile quand il se met en colère. Nous tâcherons de vivre dehors le plus possible pour ne pas le troubler dans ses, calculs. »

Cependant, le trio avait atteint les Mouettes. Juste au moment où ils franchissaient la barrière du jardin, François, Mick et Annie virent Claude arriver vers eux en courant. A leur profonde consternation, ils s'aperçurent qu'elle pleurait.

« Sapristi, murmura François, alarmé. En fin de compte, Dag est peut-être bien malade! Il n'est pas naturel que Claude pleure comme ça. C'est la première fois que je la vois dans un tel état! »

D'un même élan, les trois enfants se précipitèrent à la rencontre de leur cousine.

« Claude! Claude! Que se passe-t-il? demanda Annie. Où est Dagobert? A-t-il eu un accident ou quoi?

— Nous ne pouvons pas rester à la maison !

annonça Claude sans répondre directement à la question de sa cousine. Nous devons aller passer nos vacances ailleurs! Oh! c'est terrible!

- Mais enfin, qu'y a-t-il? Explique vite! ordonna Mick, à la fois impatient de savoir à quoi s'en tenir et vaguement effrayé. Je t'en prie, parle! Si Dago a été écrasé par une voiture...

— Non, ce n'est pas ça! coupa Claude sans cesser de pleurer. C'est Maria...

- Comment? Maria a été écrasée? s'écria François, qui avait beaucoup d'affection pour la cuisinière de sa tante. Voyons, ce n'est pas possible! Elle est très prudente et il ne passe pas vingt voitures par jour dans Kernach. »

Claude essuya ses larmes d'un revers de main car, à son habitude, elle avait oublié de se munir d'un mouchoir.

« Que tu es bête! dit-elle à son cousin. Non, Maria n'a pas été écrasée... mais elle a la scarlatine! C'est pourquoi nous ne pouvons pas rester aux Mouettes!

- Et pourquoi pas? demanda Mick, étonné. Maria va sans doute être conduite à l'hôpital et ta mère sera contente de nous avoir pour l'aider. Pauvre vieille Maria ! Voyons, ne pleure pas comme ça, Claude!

La scarlatine se soigne très bien, aujourd'hui. Allons plutôt réconforter ta mère. Chère tante Cécile! Elle doit être bien ennuyée!

- Cesse donc de parler pour ne rien dire! s'écria Claude, exaspérée. Nous ne *pouvons pas* rester aux Mouettes. Maman ne m'a même pas permis de passer le seuil. Elle m'a crié par la fenêtre de me tenir à distance et d'attendre dans le jardin. Le docteur va arriver d'une minute à l'autre.»

Au même instant, la voix de Mme Dorsel s'éleva :

« Vous êtes tous là, mes enfants? François, approche-toi, veux-tu? »

François, Mick et Annie s'avancèrent, suivis de Claude. Ils aperçurent leur tante à la fenêtre de la salle à manger.

« Ecoutez, mes petits, leur dit-elle. Maria a la scarlatine. Le docteur doit revenir avec une ambulance pour la conduire à l'hôpital et...

- Tante Cécile, ne te fais pas de souci. Nous t'aiderons, assura François. Nous saurons nous débrouiller.

- Tu n'as pas l'air de comprendre la situation, François. Ni ton oncle ni moi n'avons jamais eu la scarlatine. Nous sommes en observation... nous devons vivre en quarantaine.

Personne ne peut nous approcher, car nous pouvons être contagieux. Imagine un peu ce qui arriverait si vous attrapiez tous les quatre la maladie!

- Oh! j'espère que ni papa ni toi ne l'avez! s'écria Claude effrayée. Et Dago, est-il aussi en quarantaine?

- Bien sur que non, nigaude! Les chiens n'attrapent pas les maladies des humains. Tu peux aller le voir si tu veux. Il est dans sa niche. »

A cette bonne nouvelle, le visage de Claude s'éclaira. Elle partit en courant et contourna la maison, tout en appelant son chien à pleine voix. Des aboiements frénétiques lui répondirent.

« Tante Cécile, demanda François, qu'est-ce que tu as décidé pour nous? Que devons-nous faire? Tu dis que nous ne pouvons pas rester ici pour les vacances, mais nous ne pouvons pas non plus rentrer à la maison. Papa et maman se trouvent actuellement en voyage en Allemagne, tu le sais.

- Nous pourrions aller à l'hôtel? suggéra Mick.

- Non, mes petits! J'ai pensé à tout autre chose pour vous », expliqua Mme Dorsel.

Sa voix fut soudain couverte par des aboiements si forts qu'on n'entendait plus qu'eux.

« Eh bien ! s'écria-t-elle. En voilà un vacarme! Claude a dû détacher Dago, c'est certain. Je plains notre pauvre Maria. Elle qui souffre d'un affreux mal de tête!

Voici l'ambulance! » annonça Annie.

En effet, une voiture venait de franchir la barrière et remontait l'allée, juste assez large pour elle. Mme Dorsel disparut à l'intérieur de la maison pour prévenir Maria. Les ambulanciers se dirigèrent vers la porte d'entrée. Ils portaient un brancard.

« Maria recevra de bons soins à l'hôpital et sera vite guérie », expliqua François.

Les ambulanciers reparurent. Maria était allongée sur le brancard, confortablement enveloppée d'une couverture. Au passage, elle sourit aux enfants.

« Je serai bientôt de retour, murmura-t-elle d'une voix faible. Je suis bien fâchée de vous mettre dans l'embarras!

- Dépêchez-vous de guérir, Maria, répondit Annie, très émue. Il nous tarde de vous retrouver. »

Quand l'ambulance eut disparu au loin, Mick se tourna vers son frère.

« Nous sommes dans un drôle de pétrin, fît-il remarquer. Nous ne pouvons pas rester

ici et nous ne pouvons pas davantage rentrer chez nous... Ah ! voici Dagobert! Salut, Dag! Comment vas-tu, mon vieux? Hé, là! Doucement! Ne me fais pas tomber! Bas les pattes! Et ne me lèche pas comme ça! »

Mais Dagobert était trop heureux pour cesser de faire le fou. Il était d'ailleurs le seul des « Cinq » à se sentir joyeux. Car François, Mick, Claude et Annie, eux, broyaient du noir.

Que devenir? Où aller? Quel mauvais début pour ces vacances tant attendues! Dire qu'ils devaient renoncer aux Mouettes, à l'île de Kernach et aux pique-niques parmi les ruines du vieux château!

Dagobert était décidément le seul à envisager l'avenir avec insouciance?





CHAPITRE II

Le Club des Cinq délibère

CLAUDE avait un air malheureux qui faisait peine à voir. Elle était profondément bouleversée. D'abord ses craintes au sujet de Dagobert, qu'elle avait imaginé malade ou accidenté, et maintenant le chagrin de voir Maria partir pour l'hôpital. On la sentait désemparée.

« Cesse donc de renifler, Claude! lui dit Annie. Nous devons nous montrer raisonnables

et chercher un moyen d'arranger les choses.

- Je vais rejoindre maman! déclara Claude. Ça m'est bien égal qu'elle soit en quarantaine. Je n'ai pas peur de la scarlatine, moi! »

François empoigna sa cousine par le bras. « Non, décida-t-il. Tu vas rester ici. Cette histoire n'a rien d'une plaisanterie. La quarantaine de tes parents doit être respectée. Si tu passais outre, cela t'exposerait beaucoup trop. Rappelle-toi... Lorsque tu as eu la coqueluche, aucun de nous n'était autorisé à te voir. Tu étais contagieuse, et il fallait éviter que tu nous communiques ton mal. On t'a isolée ainsi pendant un certain temps. La scarlatine est bien plus grave que la coqueluche. Voilà pourquoi tu ne dois avoir aucun contact avec tes parents qui la couvent peut-être. A quoi cela servirait-il que tu tombes malade toi aussi? »

Mais le petit discours de François parut sans effet sur sa cousine. Claude continuait à renifler d'un air sombre et essayait d'échapper à l'étreinte de François. Celui-ci avait peine à la retenir. Alors, il eut une idée. II prit un air peiné et constata en soupirant :

« Claude, vraiment, tu te conduis comme une fille pleurnicheuse. Pauvre Claudine! Pauvre petite Claudinette! »

Claude se ressaisit immédiatement. Elle cessa de renifler et jeta un coup d'œil furibond à François. S'il y avait quelque chose qu'elle détestait par-dessus tout, c'était d'être traitée en fille, et en fille stupide encore! Elle avait également horreur d'être appelée par son vrai prénom de Claudine. Quant à « Claudinette », cela la faisait frémir.

Elle donna une bourrade en pleine poitrine à François, et le garçon, en riant, se mit en garde pour se défendre.

« Voilà qui est mieux! s'écria-t-il. Je retrouve le cher vieux Claude! Regarde un peu Dagobert! Il roule des yeux ronds de surprise. C'est la première fois, je pense, qu'il te voit pleurer...

- Je ne pleure pas! affirma Claude d'un air rageur. Je... j'ai seulement du chagrin à cause de Maria. Et puis... c'est terrible de ne pas savoir où aller!

— Il me semble que tante Cécile est en train de téléphoner », dit soudain Annie qui avait l'ouïe très fine.

Tout en parlant, la petite fille caressait la tête de Dagobert qui lui lécha la main. Le chien avait fait fête à ses quatre amis, gémissant de joie et les débarbouillant à

grands coups de langue. Il avait été particulièrement heureux de retrouver Claude, mais aussi très étonné de la voir si déprimée. Cher Dago! Il faisait partie intégrante du « Club des Cinq » !

« Tante Cécile s'occupe sans doute de nous, déclara François. Installons-nous sur la pelouse en attendant qu'elle nous fasse signe. Nous n'avons pas l'air malin de rester ainsi debout, plantés devant la maison. Ta maman est très débrouillarde, Claude. Je suis certain qu'elle va trouver une solution à nos ennuis... Dagobert! Je ne peux pas rester allongé sur l'herbe, si tu continues à me lécher le cou comme ça! D'ici une minute, je serai obligé de te demander d'aller me chercher une serviette pour me sécher! »

La boutade força les enfants à sourire et détendit un peu l'atmosphère. Ils s'étaient étendus tous les quatre sur la pelouse, et Dago allait de l'un à l'autre, quêtant des caresses. Il était si content de voir tous ses amis réunis de nouveau! II finit cependant par se tenir tranquille et s'étendit à son tour, la tête sur les genoux de Claude.

« Ah! J'entends tante Cécile raccrocher! annonça Annie. Maintenant, elle s'approche de la fenêtre.

- Ma parole! s'écria Mick, tu as des oreilles de chien..., presque aussi bonnes que celles de Dago! Je n'entends rien du tout, moi!

Voici maman! s'exclama Claude en sautant sur ses pieds, tandis que Mme Dorsel apparaissait dans l'encadrement de la fenêtre.

Tout va bien, mes enfants! déclara la jeune femme. Je viens de faire un arrangement pour vous. J'ai téléphoné à un savant qui travaille quelquefois en collaboration avec ton père, Claude. Le professeur Lagarde. Il devait venir passer un ou deux jours aux Mouettes et, quand je l'ai décommandé, en lui exposant la situation, il s'est tout de suite offert à vous recevoir chez lui. Il a ajouté que son fils Pilou serait ravi d'avoir de la compagnie. Vous vous souvenez de Pilou, j'imagine? Il s'appelle Pierre-Louis, de son vrai 'nom.

- Pilou! Oui, oui, je me souviens de lui! Je ne suis pas près de l'oublier, lui et son singe! s'écria François. Il possède un vieux phare au cap des Tempêtes, et nous sommes même allés passer quelque temps avec lui là-bas. Ça nous a valu une fameuse aventure [I]...

1. Voir *La Boussole da Club des Cinq,* dans la même collection

- Eh bien, coupa Mme Dorsel toujours à la fenêtre, cette fois-ci, ce n'est pas dans le phare que vous logerez. Il a été endommagé au cours d'une nuit de tempête et plus personne ne peut l'habiter désormais. »

C'était là une fâcheuse nouvelle. Des grognements s'élevèrent du groupe des Cinq..., Dagobert modelant son attitude sur celle de Claude, comme toujours.

« Mais alors où irons-nous? demanda Mick. Chez le professeur Lagarde lui-même? — Bien sûr. Il habite à deux pas du Cap des Tempêtes, à Saint-Flavien. Sa villa s'appelle *Grand Large.* Ce n'est pas loin d'ici. L'autocar vous y mènera. Vous devez partir aujourd'hui même. Je suis aussi navrée pour vous que pour moi, mes petits, mais nous devons supporter cette épreuve de bon cœur. Je suis persuadée que vous vous amuserez bien avec Pilou et son petit singe... comment s'appelle-t-il au fait?

— Berlingot! » s'écrièrent les enfants en chœur, tandis qu'Annie souriait à la perspective de retrouver la malicieuse petite créature qui jouait sans arrêt des tours aux uns et aux autres.

Au même instant, le transporteur de la gare vint déposer sur la pelouse les bagages

des jeunes voyageurs. Quand il se fut éloigné, Mme Dorsel consulta sa montre.

« C'est une chance que vos valises soient arrivées, dit-elle. Votre autocar passe dans dix minutes. François, si tu ne peux pas charger les bagages avec Mick, demande au jardinier de vous aider. Il est justement là aujourd'hui. Allons, ne vous faites pas trop de souci et envoyez-moi une carte de temps en temps. Je vous tiendrai au courant de notre état de santé, mais en vérité, je ne crois pas que mon mari et moi ayons à redouter la scarlatine. Nous avons pris de grands soins pour éviter la contagion, et il est peu probable que nous soyons malades à notre tour. Aussi, ne te tracasse pas, Claude. Je vais aussi vous envoyer un mandat pour vos dépenses. Soyez discrets et obéissants avec M. Lagarde. Et maintenant, filez vite prendre votre car!

Merci, tante Cécile. Tu peux compter sur nous, assura François. Puisque je suis l'aîné, je veillerai sur les autres... et en parti culier sur Claude. Ne te fais pas de souci de ton côté! Je crois, moi aussi, qu'oncle Henri et toi, vous ne serez pas malades. A bientôt! »

Claude et ses cousins prirent congé de Mme Dorsel avec une émotion bien compréhensible.

Puis les Cinq se précipitèrent vers la pelouse pour y prendre les bagages.

« Annie, va sur le trottoir et arrête le car quand il arrivera, ordonna François. Toi, Mick, aide-moi à transporter les valises. Je me demande quelles vacances nous allons passer avec Pilou! J'ai idée que nous ne nous ennuierons pas!

— Ce n'est pas mon avis, bougonna Claude, maussade. J'aime bien Pilou. Il est amusant et son petit singe est drôle au possible. Mais rappelez-vous à quel point la vie était intenable, lorsqu'il était ici avec son père! Le professeur Lagarde oubliait toujours l'heure des repas, il perdait sans cesse ses lunettes, son mouchoir, son porte-monnaie... et il perdait aussi patience à tout propos. Je ne pouvais plus le supporter.

— Et lui, de son côté, nous supportait difficilement, fit remarquer François en riant. Il ne trouvait guère agréable de cohabiter avec cinq enfants déchaînés... car Pilou à lui seul faisait autant de bruit que nous. Cinq enfants quand on s'absorbe dans des calculs compliqués, c'est beaucoup! Sans parler de Berlingot et de Dagobert qui ajoutaient au vacarme.

— C'est égal, marmonna Claude en caressant

son chien, ça ne me plaît guère d'aller m'installer chez Pilou.

Sois raisonnable, Claude, dit François d'une voix ferme. Pense que M. Lagarde ne doit pas être enchanté non plus de nous recevoir. C'est d'autant plus gentil à lui de nous offrir l'hospitalité qu'il aime le calme. Nous devrons faire de notre mieux pour ne pas déranger ses habitudes. Nous essaierons d'être le plus silencieux possible. Et tâche de ne pas bouder si le père de Pilou n'a pas l'air ravi d'accueillir Dagobert.

- En fin de compte, maugréa Claude plus sombre que jamais, j'ai bien envie de ne pas partir. Pendant la quarantaine de mes parents, je pourrais m'installer dans la serre avec Dago, tout au fond du jardin.

- Jamais de la vie! protesta François en agrippant sa cousine par le bras. Sois bonne joueuse. Viens avec nous! Ecoute, voilà le car... Dépêchons-nous et espérons qu'il y aura des places pour nous tous. »

Annie avait fait signe au conducteur du car. Celui-ci, après avoir arrêté son véhicule, aida les enfants à charger leurs bagages à bord. Il connaissait très bien le Club des Cinq.

« Vous retournez déjà à l'école? demanda-t-il d'un air surpris. Je croyais que

les vacances ne faisaient que commencer!

— C'est exact, répondit Mick, mais nous allons les passer à Saint-Flavien. Votre car y va bien, n'est-ce pas?

— Certainement, répondit le chauffeur tout en transportant trois valises à la fois, sous le regard admiratif de François. Et où allez-vous loger, là-bas?

— A *Grand Large,* la villa du professeur Lagarde, expliqua Claude.

— Bon. Je la connais. Je passe juste devant. Pour vous éviter de porter ces valises, je vous arrêterai à la grille de la propriété... Ainsi, vous habiterez chez M. Lagarde! Ma foi, je vous souhaite bien du plaisir. Ce n'est pas pour dire du mal de lui, car c'est un excellent homme, mais il est un peu bizarre, et la vie ne doit pas être toujours drôle avec lui. Il est coléreux au possible et perd patience pour la moindre des choses.

— Bah! dit François, le professeur n'est pas si terrible que cela. II est surtout très distrait, comme tous les savants qui ont l'esprit encombré de mille problèmes. La plupart des gens ont le cerveau qui travaille à une allure raisonnable, mais celui de mon oncle Henri et de M. Lagarde fonctionne à toute vitesse. »

Avant de monter dans le car, les enfants se retournèrent pour lancer un dernier adieu à M. et Mme Dorsel, qui agitaient la main à la fenêtre. Puis le car démarra en direction de l'ouest. La route longeait la côte. François, Claude, Mick et Annie purent contempler par la fenêtre la mer qui brillait sous le soleil. Elle était d'un bleu de myosotis. L'île de Kernach leur apparut, au milieu de la baie.

« Comme j'aurais préféré aller camper sur mon île! soupira Claude. Quel dommage que la saison ne s'y prête pas! Les nuits sont encore très fraîches. Et puis, j'aurais aussi aimé faire visiter mon domaine à Pilou. Lui, il possède un phare, c'est vrai, mais je préfère encore posséder une île.

— Je suis de ton avis, opina François. Ce vieux phare, que M. Lagarde a donné à Pilou, est vraiment curieux. De là-haut, on a une vue ravissante. N'empêche que ton île me plaît davantage, Claude. Les îles ont je ne sais quoi de mystérieux qui m'attire.

— J'aimerais bien posséder aussi une île bien à moi! soupira Annie. Une toute petite, minuscule même, dont je puisse faire très vite le tour... avec juste la place pour y vivre.

— Bah! Tu en aurais vite assez de vivre seule! affirma Mick en donnant une bourrade affectueuse

à sa sœur. Tu adores avoir des gens autour de toi. Tu es une fille sociable.

— Aussi sociable que Dagobert! fit remarquer François en riant. Regardez un peu son manège... »

Très à son aise dans le car, Dagobert s'était en effet rapproché d'un paysan et flairait avec insistance son sac à provisions. L'homme se mit à rire, caressa le chien et tira d'un sac en papier deux gros biscuits qu'il offrit au gourmand. Dago savait se faire des amis partout! Claude le gronda.

« Cesse de jouer au mendiant, Dago! On pourrait croire que tu es mal nourri. Pourtant, tu dévores comme un ogre. Qui a mangé la pâtée du chat tout à l'heure, veux-tu me dire? »

Dagobert prit un petit air malheureux qui ne trompa personne et revint s'asseoir sagement aux pieds de sa maîtresse. A chaque arrêt, quand un nouveau passager montait dans le car, il se levait poliment.

« Quel chien bien élevé! s'écria le chauffeur. Je voudrais que tous aient d'aussi bonnes manières que lui!... Ah! les enfants, nous approchons. Préparez-vous à descendre bientôt. Je vous ferai passer vos bagages. »

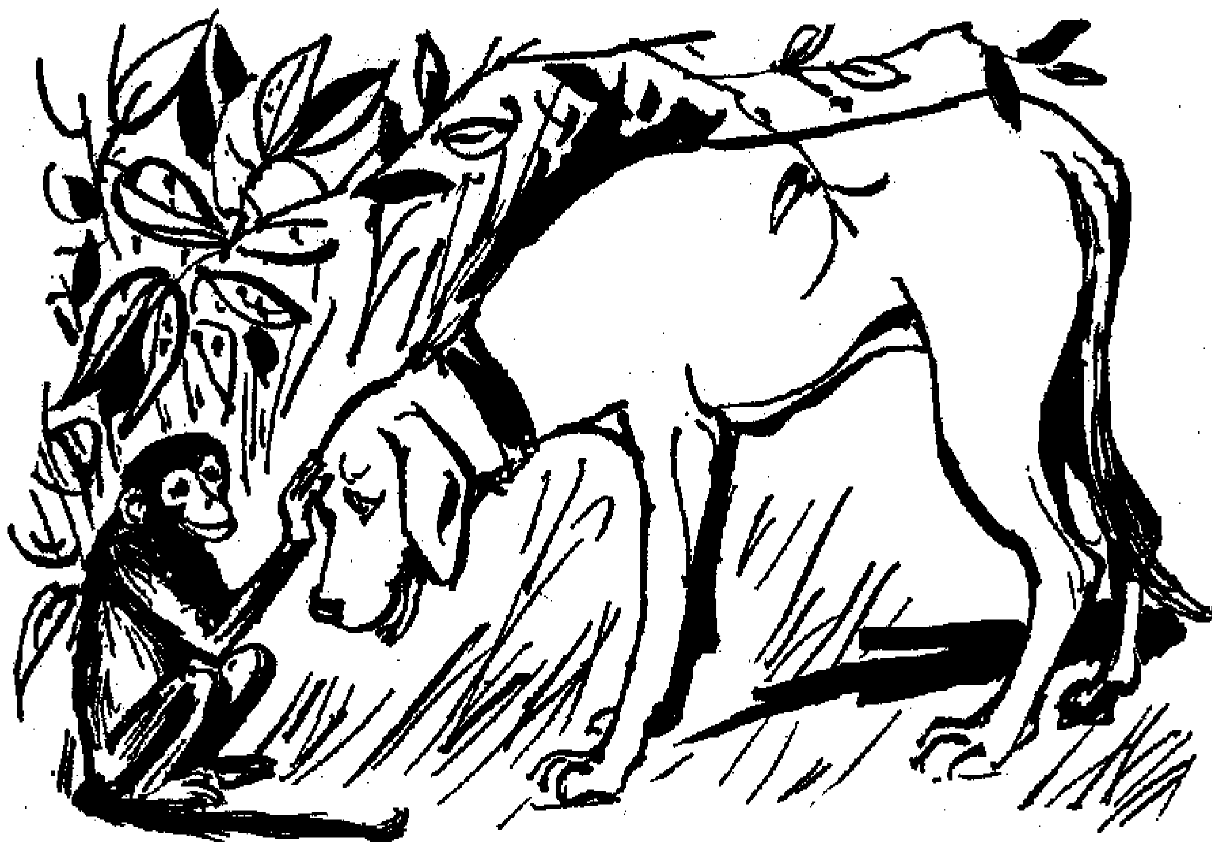
Moins de cinq minutes plus tard, le car

s'arrêta devant une très vaste propriété enclose d'une barrière en bois. Les Cinq sautèrent sur la route, rassemblèrent leurs valises et remercièrent le chauffeur. Le car repartit, et les voyageurs regardèrent par-delà la barrière.

Une longue allée aboutissait à une imposante demeure à moitié cachée par des arbres.

« *Grand Large!* murmura François. Nous voici arrivés. Quel endroit silencieux... impressionnant même! Et aucun signe de Pilou. Je suis sûr qu'il va être content de nous voir. Allons, Mick, empoigne ces valises, mon vieux, et en avant! »





CHAPITRE III

La tour mystérieuse

LES quatre enfants et Dagobert s'engagèrent dans l'allée après avoir poussé la barrière de bois dont le grincement fit sursauter le chien. « Ouah! fit Dago, surpris. — Chut! dit Claude. Si tu commences a aboyer, tu vas te faire mal voir de M. La garde. Tu sais bien qu'il déteste le

bruit autant que papa. Je pense que nous n'aurons même pas le droit de parler. Nous serons obligés de chuchoter. Voyons si tu sais chuchoter, Dago? »

Dagobert émit un faible gémissement. Il savait bien, le pauvre, qu'il lui serait impossible de chuchoter! Trottant sur les talons de Claude, il suivit la petite troupe jusqu'à la villa.. C'était une étrange maison, qui se présentait de flanc et qui possédait un nombre extrêmement réduit de fenêtres.

« C'est à croire que le professeur craint que les gens ne l'espionnent de l'extérieur, murmura Annie. Ses travaux sont très secrets, n'est-ce pas?

— Je sais qu'il est toujours plongé dans des calculs, comme l'oncle Henri, répondit Mick. Pilou m'a raconté un jour que son singe Berlingot avait fourré dans sa bouche, alors qu'il était tout petit, une page couverte de chiffres. M. Lagarde l'a pourchassé une heure entière dans l'espoir de sauver quelques morceaux de papier du désastre. Pour lui échapper, Berlingot a fini par se réfugier dans un trou de lapin où il est resté terré deux jours entiers.»

Les trois autres sourirent en évoquant le pauvre Berlingot au fond de son trou.

« Ce n'est pas toi qui pourrais utiliser

une pareille cachette, hein, mon vieux Dag? dit François. Aussi, veille bien à n'avaler aucun papier,

— II est trop intelligent pour faire ça, affirma Claude en haussant les épaules. Dagobert sait fort bien ce qui est comestible et ce qui ne l'est pas.

— Crois-tu? s'écria Annie en riant. Dans ce cas, je voudrais qu'on m'explique pourquoi il a dévoré mes pantoufles bleues pendant les dernières vacances.

— Que tu es sotte ! s'exclama Claude. On l'avait enfermé dans ta chambre. La pauvre bête s'ennuyait. Elle a passé le temps comme elle a pu. Tes pantoufles étaient une distraction toute trouvée.

— Ouah! » fit Dagobert en ayant l'air d'approuver.

Et il donna un petit coup de langue à Annie, comme pour ajouter : « Je te prie de m'excuser, Annie, mais je n'ai pas pu résister à la tentation!

— Cher vieux Dag! soupira Annie attendrie. Tu peux bien dévorer mes pantoufles si tu veux. Seulement, je t'en prie, tâche de choisir les plus vieilles la prochaine fois! »

Soudain, Dagobert se figea sur place en regardant avec obstination du coté d'un buisson. Un sourd grondement s'échappa

de sa gorge. Claude le saisit aussitôt par son collier. Elle se méfiait des serpents.

« C'est peut-être une vipère, murmura-t-elle. L'année dernière, le chien de nos voisins a marché sur une de ces sales bêtes. Il a été mordu, et sa patte a enflé terriblement. Le pauvre a beaucoup souffert. Viens, Dago! C'est un serpent venimeux qui peut te faire du mal. »

Mais Dagobert continuait à gronder. Soudain, il se tut et se mit à renifler. Puis, poussant un petit cri, il se libéra de l'étreinte de Claude et se précipita sur le buisson d'où l'on vit alors sortir, non pas une vipère mais Berlingot, le petit singe de Pilou.

D'un bond, la malicieuse créature sauta sur le dos du chien. Puis, s'agrippant à son collier, elle se mit à déverser dans l'oreille de Dago mille choses aimables en son jargon personnel. Berlingot avait l'air enchanté de retrouver un ami. Quant à Dago, il se disloqua presque le cou pour tourner la tête et tenter de lécher son cavalier imprévu.

« Berlingot! s'écrièrent les enfants en chœur. Il est venu nous souhaiter la bienvenue! »

Aussitôt le petit singe, sans cesser de

jacasser gaiement, sauta sur l'épaule de Claude, puis sur celle de François. Il tira les cheveux du garçon, lui chatouilla l'oreille droite, puis bondit sur Mick et enfin sur Annie. Il se blottit alors contre le cou de la petite fille. On voyait luire ses yeux malins qui exprimaient son contentement.

« Je suis heureuse de te revoir, Berlingot, dit Annie en le caressant. Voyons, sais-tu où est Pilou? »

On eût dit que le petit singe comprenait. Il abandonna l'épaule d'Annie et se précipita dans l'allée en direction de la maison. Les enfants achevèrent de parcourir à sa suite les quelques mètres qui les séparaient encore de la villa.

Soudain, une voix formidable s'éleva tout près d'eux.

« Que faites-vous chez moi? Voulez-vous bien vous en aller! C'est une propriété privée ici! Décampez tout de suite ou j'appelle les gendarmes!»

Un peu effrayés, les enfants s'arrêtèrent... et puis François découvrit qui avait parlé. C'était le professeur Lagarde! Le jeune garçon s'avança vers lui.

« Bonjour, monsieur! J'espère que nous ne vous dérangeons pas trop, mais vous

avez dit à ma tante que nous pouvions! venir.

— Votre tante? Qui est votre tante? Je ne connais aucune tante! déclara le professeur dans un rugissement. Vous êtes des espions ou tout au moins des indiscrets, voilà ce que vous êtes! Vous voulez voir de près le travail auquel je me livre, tout ça parce qu'un maudit journal a publié un article sur mes dernières découvertes! Vous êtes le troisième groupe de curieux que je chasse de ma propriété aujourd'hui. Allez, filez! Plus vite que ça! Et emmenez ce chien avec vous! Comment avez-vous osé l'introduire dans mon jardin?

— Mais... monsieur... ne savez-vous vraiment pas qui nous sommes? demanda François absolument stupéfait. Rappelez-vous... Vous avez fait un séjour chez les parents de Claude et….

— Assez de sottises, jeune effronté! Voici des siècles que je ne suis sorti de chez moi. Je ne vais jamais nulle part! » hurla le professeur d'une voix de stentor.

Effrayé par ces mugissements furieux, Berlingot prit la fuite, non sans laisser échapper de petits cris plaintifs, comme pour protester contre pareil vacarme,

« Si seulement Berlingot avait la bonne

idée d'aller chercher Pilou ! chuchota François à l'oreille de Mick. M. Lagarde paraît avoir oublié qui nous sommes et pourquoi nous sommes venus. Pour l'instant, inutile d'insister. Il est trop en colère. Eloignons-nous un peu... »

La petite troupe commençait déjà à battre en retraite, suivie par M. Lagarde qui continuait à tempêter et à gesticuler, lorsqu'une voix interpella les Cinq.

Ceux-ci virent alors paraître Pilou. Le jeune garçon se dirigeait vers eux en courant. Berlingot était perché sur son épaule et s'accrochait à ses cheveux pour ne pas tomber. Ainsi, l'intelligent petit singe avait répondu au souhait formule par François : il avait alerté son maître!

« On a bien raison de dire « malin « comme un singe »! murmura François tout joyeux. Bravo pour Berlingot! »

Pilou vint se planter devant son père irrité mais ne put ralentir sa progression. Alors, il se mit à sautiller sous son nez en criant à son tour :

« Papa! Ne te fâche pas, voyons! C'est toi qui les as invités à venir ici, tu le sais bien.

— Je ne sais rien du tout! vociféra le professeur. Qui sont ces gamins? Tu les connais?

— Bien sûr! Et toi aussi. Voici Claude, la fille de M. Dorsel. Les autres sont ses cousins. Ça, c'est Dagobert, leur chien. Tu leur as offert l'hospitalité parce que M. et Mme Dorsel couvent peut-être la scarlatine et qu'il y a danger de contagion aux Mouettes, expliqua Pilou sans cesser de sautiller devant son père.

— Tu as fini de faire le pitre? grommela le professeur d'un air vexé. Je ne me souviens de rien du tout. Si j'avais lancé une invitation, j'en aurais certainement parlé à Jeanne, notre bonne.



— Mais justement! Tu l'as prévenue! insista Pilou d'une voix presque aussi forte que celle de son père. Elle est allée acheter quelques provisions supplémentaires, et je l'ai même aidée à les rapporter du marché... A propos, elle aimerait bien savoir pourquoi tu n'as pas pris ton petit déjeuner. Elle l'a retrouvé intact sur le plateau, et maintenant il est presque midi : l'heure de se mettre à table!

— Pas possible! s'écria le professeur Lagarde d'un air très étonné. Je n'ai donc rien mangé depuis hier soir? Pas étonnant alors que je meure de faim et que je sois d'aussi mauvaise humeur! »

Et là-dessus, il éclata d'un rire énorme. 11 riait si fort et de si bon cœur que les enfants ne purent s'empêcher de rire à leur tour. Quel homme extraordinaire que le père de Pilou! C'était un savant, d'une intelligence prodigieuse et possédant un bagage incroyable de connaissances. Et malgré tout, il n'avait pas plus de mémoire qu'un lièvre en ce qui concernait les menu& faits de la vie courante. Sa distraction menaçait de devenir légendaire. Il oubliait l'heure de ses repas, le nom de ses invités et jusqu'à son numéro de téléphone personnel!

« II ne s'agissait que d'un malentendu, murmura François avec tact, lorsque M. Lagarde eut repris son sérieux. G est très aimable à vous, monsieur, de nous avoir invités à séjourner chez vous, puisque nous ne pouvons pas demeurer aux Mouettes. Nous essaierons de ne vous déranger en rien. Et si nous pouvons vous aider en quoi que ce soit, dites-le nous, s'il vous plaît. Nous ferons le moins de bruit possible, et vous n'aurez pas à vous plaindre de nous. »

II avait débité ce petit discours en choisissant ses mots, sur un ton d'extrême courtoisie. Le professeur en parut charmé.

« Tu entends, Pilou ? s'écria-t-il en se tournant vers son fils. Voilà comment tu devrais toujours t'exprimer toi aussi, tant pour la forme que pour le fond. As-tu jamais pensé à m'éviter du dérangement et à faire moins de bruit? Et pourtant, tu sais que je me livre à d'importants travaux... en ce moment surtout! »

II abandonna Pilou pour reporter son attention sur François.

« Quant à vous, jeune homme, poursuivit-il, vous êtes le très bienvenu si vous empêchez mon fils d'être toujours dans mes jambes... Et maintenant, une recommandation générale…

valable pour tous, entendez-vous bien!... pour tous. Interdiction absolue de monter dans cette tour. Compris? »

Suivant la direction indiquée par l'index du professeur, François, Claude, Mick et Annie levèrent les yeux et aperçurent une tour, assez grêle mais haute, qui s'élevait à quelque distance de là. De curieuses antennes, en forme de tentacules, la hérissaient au sommet et frémissaient doucement au souffle de -la brise.

« Je vous interdis aussi de me poser la moindre question au sujet de cette tour, ajouta le professeur Lagarde en jetant un coup d'œil féroce à Claude. Votre père est la seule personne au courant de mes inventions. Il est le seul qui connaisse le but de mes recherches actuelles. Lui, du moins, sait se taire!

— Rassurez-vous, monsieur, dit François. Aucun de nous n'a l'intention de se montrer indiscret. Vous avez été très bon de nous offrir l'hospitalité, mais vous pouvez me croire, quand j'affirme que nous ne vous dérangerons pas... en aucune façon!

— Bien, bien! Vous parlez comme un garçon raisonnable, murmura le professeur radouci. Je pense pouvoir vous faire confiance. Et maintenant, je vous quitte.

II est grand temps que j'aille prendre mon petit déjeuner. J'espère que Jeanne aura eu la bonne idée de me préparer beaucoup de tartines de beurre et de miel. Je me sens une faim de loup.

— Voyons, papa! s'écria Pilou. Jeanne a remporté depuis longtemps ton petit déjeuner à la cuisine. Il est plus de midi à présent! Nous allons tous passer à table.

— Ah! bon... bon! grommela le professeur. Je vous rejoins tout de suite. Mais il faudra dire à Jeanne qu'elle n'emporte plus mes repas avant gué je les aie pris! »

Il disparut à l'intérieur de la villa. Les cinq enfants lui emboîtèrent le pas, suivis de Dagobert et de Berlingot. Claude et ses cousins se sentaient assez déprimés. Ils se demandaient quelle allait être la prochaine lubie de leur hôte!

Jeanne, la bonne des Lagarde, avait préparé un excellent déjeuner pour tout le monde. Elle commença par servir des crudités de saison comme hors-d'œuvre, puis une jardinière de légumes, des pommes de terre frites et un rôti de veau des plus savoureux.

Berlingot et Dagobert ne furent pas oubliés non plus. Berlingot, qui adorait les petits pois, chipait tous ceux qu'il pouvait

atteindre dans l'assiette de son jeune maître. Pilou s'amusait de son manège et ne songeait pas à l'empêcher de se régaler.

Pour terminer, Jeanne apporta sur la table un gâteau de sa composition, dont elle n'avait jamais voulu confier la recette à personne. C'était un énorme biscuit, nappé de crème et bourré de raisins secs. Berlingot, qui appréciait la friandise, se mit à cabrioler de joie sur *la.* nappe. Il aimait les raisins plus encore que les petits pois.

Désireux de chasser le singe qui menaçait de renverser son verre, M. Lagarde avança la main pour lui donner une taloche. Mais il s'y prit si maladroitement que, au lieu de frapper Berlingot, il attrapa le plat sur lequel reposait le gâteau et envoya celui-ci faire un tour dans les airs.

Par bonheur, après cet exercice de voltige, le biscuit atterrit sagement sur le plat qu'il avait déserté, et la nappe en fut quitte pour des éclaboussures de crème.

« Oh! papa! Tu as failli nous priver de desserti s'exclama Pilou très ému. Eh là! ne coupe pas des portions si petites, s'il te plaît!... Berlingot, veux-tu ne pas mettre tes doigts dans la crème! »

Le singe disparut sous la table où, quelques instants plus tard, les convives lui

passèrent en cachette une multitude de raisins savoureux... sans que le professeur se doutât le moins du monde de la chose.

Dagobert, lui aussi, s'était réfugié sous la table. La voix presque toujours coléreuse de M. Lagarde lui faisait peur. Le pauvre toutou se sentait un peu oublié dans sa cachette. Comme il n'aimait pas beaucoup les raisins, il était moins heureux que Berlingot.

« Ha! ha! s'écria le professeur quand il eut vidé son assiette. Rien de tel qu'un bon petit déjeuner pour vous remonter!

— Mais c'est ton repas de midi que tu viens de prendre, papa! lui rappela Pilou d'un air découragé.

— Tiens, c'est ma foi vrai! » s'exclama son père en riant..

Son rire énorme vibra un long moment dans l'air. Puis il se renfrogna de nouveau.

« Maintenant, les enfants, vous êtes libres de faire ce qu'il vous plaira, sauf cependant d'entrer dans mon bureau, dans ma chambre ou dans la tour. Bref, ne fourrez pas le nez dans mes affaires!... Berlingot, laisse cette carafe tranquille! Tu vas la renverser. Voyons, Pilou, ne peux-tu surveiller ce singe? »

Et, sur un dernier froncement de sourcils

coléreux, il quitta la pièce et disparut dans la pénombre d'un couloir qui devait conduire à son repaire de savant,

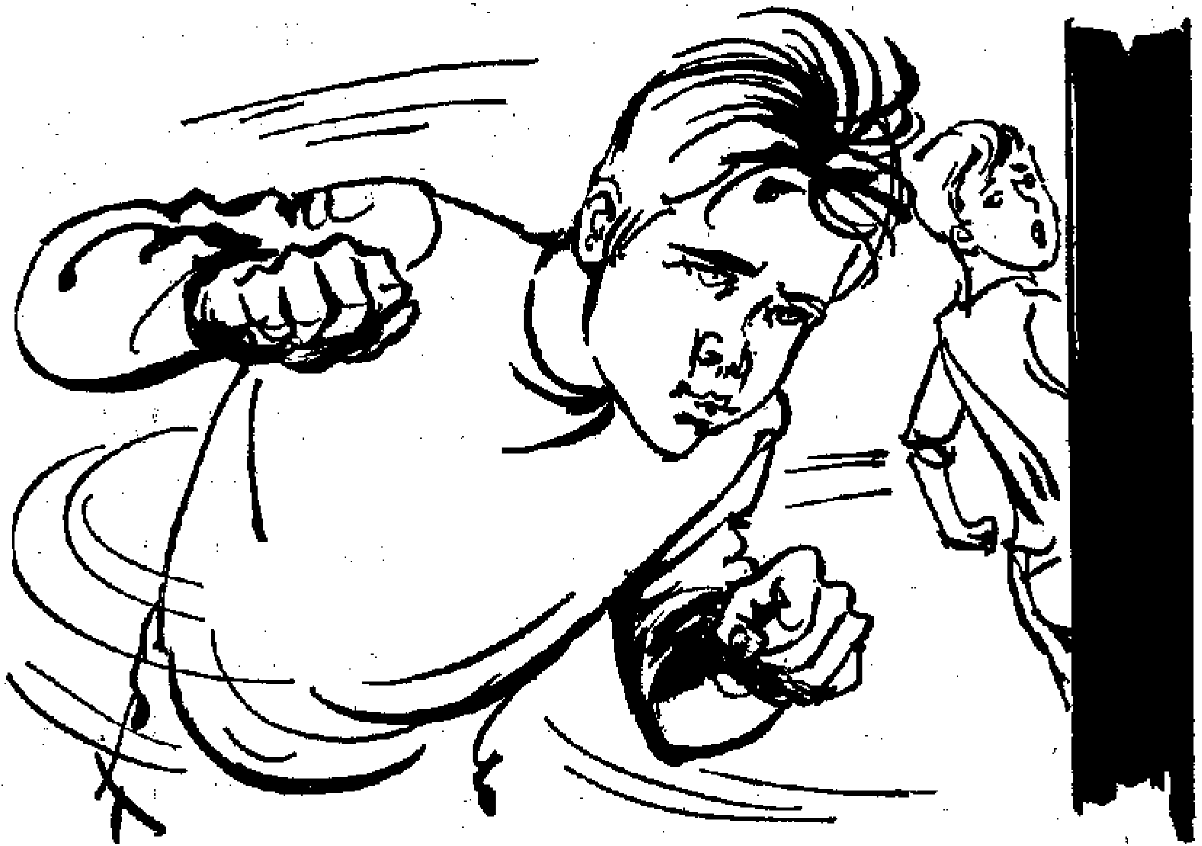
Les enfants poussèrent un soupir de soulagement.

« Nous allons débarrasser la table en vitesse, et puis je vous montrerai vos chambres, déclara Pilou. J'espère que vous ne vous ennuierez pas trop ici! »

Non, le Club des Cinq ne devait pas s'ennuyer ces vacances-la. Et si Claude l'avait craint, elle n'allait pas tarder à changer d'avis.

Car déjà l'aventure cheminait en direction de *Grand Large.* Mais cela, les enfants ne pouvaient pas le deviner...





CHAPITRE IV

L'idée de Jeanne

PILOU se précipita vers la cuisine avec l'intention d'en rapporter un ou deux plateaux qui serviraient à débarrasser la table. Tout en courant, il fit entendre un bruit comparable à la pétarade d'un moteur et du plus saisissant effet

« Comment! s'exclama François stupéfait Pilou a toujours cette ridicule habitude de se prendre pour une voiture?

Je m'étonne que son père le supporte. A quoi prétend-il ressembler en ce moment? A une grosse moto, on dirait... »

On entendit soudain un coup sourd suivi d'un hurlement. Les Cinq se précipitèrent pour voir ce qui se passait. Dagobert arriva bon premier.

Les enfants trouvèrent Pilou étalé sur le plancher. Il se releva à leur vue.

« J'ai eu un accident! annonça-t-il de sa grosse voix. J'ai pris le virage à trop grande vitesse, et ma roue avant a dérapé. Je suis « entré » dans le mur. Mon garde-boue est tout cabossé.

— Pilou... est-ce que tu es toujours aussi bête? grommela François. As-tu fini tes imitations : autos, motos, tracteurs et camions? Lorsque tu es venu aux Mouettes je me rappelle que tu as manqué nous rendre tous fous en emplissant la maison de bruits divers. Qu'est-ce que tu es maintenant?

— Une moto, expliqua Pilou en se frottant l'épaule. Ça me prend d'un coup. Je pense à telle ou telle voiture, et il faut que j'imite le bruit de son moteur. J'aurais voulu que vous m'entendiez l'autre jour, quand j'ai réussi à reproduire celui d'un poids lourd. Savez-vous ce qui est arrivé?

Papa est sorti en courant pour attraper le chauffeur. Mais il n'a trouvé que moi. Je faisais comme ça... Ecoutez! »

Un vacarme infernal emplit soudain le couloir... un vacarme à faire trembler les murs de la villa. François s'empressa de pousser Pilou dans la cuisine dont il ferma la porte.

« Ton père aurait bien dû te donner la fessée ce jour-là, et tu la mérites encore aujourd'hui, dit-il sévèrement. Vas-tu te taire, à la fin? Quand donc te décideras-tu à grandir un peu?

— Jamais, si je le peux, répondit Pilou d'un air maussade. A quoi cela me servirait-il? Je risquerais de devenir comme mon père. J'oublierais l'heure des repas et je sortirais avec un soulier à un pied et une pantoufle à l'autre. Tu me vois oubliant les repas? Ce serait épouvantable. J'aurais tout le temps faim! »

François ne put s'empêcher de rire.

« Prends vite les plateaux et débarrassons la table, dit-il. Et si tu ne peux vraiment pas t'empêcher d'imiter les moteurs de temps à autre, va-t'en au moins dehors! Le bruit que tu fais n'est pas supportable entre quatre murs. Tes imitations sont trop parfaites.

— C'est vrai ? demanda Pilou, tout content du compliment. Tu... tu n'aimerais pas que j'imite le bruit d'un nouvel avion qui passe dé temps en temps au-dessus de la maison?

— Certainement pas! assura François avec fermeté. Allons, Pilou, dépêchons-nous de desservir. Hé... regarde! Dis donc à Berlingot de décamper de là! Il s'est assis sur mon pied droit. Ma parole, il le prend pour un siège! »

Mais en dépit des efforts faits pour le déloger, le petit singe s'agrippa à la cheville de François et refusa de bouger.

« Bon, bon, maugréa François. J'en serai quitte pour me promener toute la journée avec ce... heu... passager inattendu!

— Oh! si tu tapes bien fort du pied, il s'en ira, déclara Pilou.

— C'est bon à savoir! murmura François, qui mit aussitôt le conseil en pratique. Mais tu aurais pu me passer le tuyau tout de suite, mon vieux! »

La méthode se révéla efficace. François n'avait pas parcouru deux mètres en frappant du pied que Berlingot délaissait son singulier moyen de transport pour aller se percher sur la table en grimaçant de colère.

« II lui arrive de s'installer ainsi sur le

pied de papa et d'y rester très longtemps, expliqua Pilou. C'est à peine si mon père le remarque. Une fois même, mon singe s'est assis sur sa tête. Alors papa a cru qu'il avait oublié d'enlever son chapeau en rentrant de promenade, et il a fait le geste de l'ôter. Lorsque sa main a rencontré le pelage de Berlingot, il s'est écrié d'un air surpris : « Mais c'est un bonnet à poil! »

Mick, Claude, Annie et François éclatèrent de rire.

« C'est égal, nous ne faisons que bavarder, constata Mick, lorsque chacun eut repris son sérieux. Vite, au travail! Nous les garçons, nous débarrasserons la table en empilant les plats et les assiettes sur les plateaux que nous porterons ensuite à la cuisine. Claude et Annie pourront aider Jeanne à faire la vaisselle. Surveille Berlingot, Pilou! Il est tout prêt à casser (fuel-que chose! »

Jeanne, la bonne, se montra très satisfaite de l'aide que lui apportèrent les enfants. C'était une femme petite et grassouillette, qui se dandinait en marchant, ce qui ne l'empêchait pas d'abattre sa besogne avec une extrême rapidité.

« Dès que nous aurons terminé la vaisselle, dit-elle à Pilou, je montrerai leurs

chambres à nos jeunes invités... Mais je dois te prévenir, Pilou. Les matelas que nous avons donnés à refaire ne sont pas encore rentrés. J'ai demandé au moins vingt fois à ton père de téléphoner nu matelassier, mais je suis bien sûre qu'il a oublié.

— Oh! Jeanne! s'écria Pilou consterné. Comment mes amis dormiront-ils s'ils n'ont pas de lit? Nous sommes dans un joli pétrin!

— Il faut absolument que le professeur téléphone pour exiger du matelassier qu'il renvoie ces matelas aujourd'hui même. S'ils sont faits, la camionnette peut les apporter tout de suite! »

Pilou se transforma sur-le-champ en camionnette de livraison, dévala le couloir jusqu'à la salle à manger, puis fit machine arrière, convoyé par un Berlingot ravi. Le bruit du moteur atteignait à une telle perfection que les autres enfants ne purent que s'esclaffer.

Soudain, M. Lagarde jaillit comme un boulet hors de son bureau. Ses mains étaient plaquées contre ses oreilles.

« Pilou! hurla-t-il. Viens ici!

— Heu! répondit Pilou. Excuse-moi, papa, j'imitais le fourgon de livraison... celui qui doit rapporter les matelas

que tu as oublié de réclamer pour le lit de nos invités. »

Mais le professeur ne parut pas entendre. Il s'avança d'un air menaçant vers Pilou qui s'empressa de prendre le large, Berlingot galopant sur ses talons. Alors M. Lagarde se tourna vers Jeanne.

« Ne pouvez-vous obliger les enfants à se tenir tranquilles? s'écria-t-il. Je me demande pourquoi je vous emploie?

— Pour faire le ménage, la cuisine et la lessive, riposta Jeanne sans hésiter. Vous ne m'avez pas engagée comme bonne d'enfants, monsieur. Du reste, votre Pilou à lui seul suffirait à mobiliser une demi-douzaine de nurses. Ce qui ne veut pas dire que vous auriez encore la paix. Tarit qu'il restera dans la maison, il y aura du bruit. A votre place, savez-vous ce que je ferais? Je lui permettrais d'aller planter sa tente dans le pré qui se trouve derrière la maison. Il pourrait très bien camper là avec ses amis! Le temps est au beau fixe. Il fait chaud, et... nous manquons de matelas. Je suis sûre que les enfants seraient enchantés de vivre au grand air. Je leur servirais de la bonne cuisine, ils auraient tout ce qu'il leur faut et ils s'amuseraient sans vous gêner. »

La grosse figure du professeur Lagarde s'éclaira. On sentait qu'il se contenait pour ne pas sauter au cou de Jeanne, tant la suggestion de la brave femme lui semblait excellente.

De leur côté, les enfants attendaient sa décision en retenant leur souffle. Cette proposition de camping leur plaisait beaucoup. Ce serait tellement agréable de s'ébattre en toute liberté! Car, cohabiter avec l'irascible professeur Lagarde était une perspective peu séduisante.



Dagobert lui-même aboya doucement, comme pour dire :

« Bonne idée! Partons tout de suite!

— Bonne idée, Jeanne! Très bonne idée même! s'écria au même instant le père.de Pilou, comme s'il eût voulu traduire ce que pensait Dagobert. Mais surtout, que les enfants emmènent Berlingot avec eux ! Comme ça, je serai tranquille. Cette maudite bête ne passera plus par la fenêtre de mon bureau pour mettre du désordre dans mes papiers.»

Et là-dessus, il retourna s'enfermer dans son antre, en claquant si fort la porte derrière lui que toute la maison en fut ébranlée.

Dagobert, surpris, lança un vigoureux aboiement. Le petit singe, lui, courut se réfugier à l'étage supérieur en gémissant d'effroi. Pilou, pour sa part, se mit à danser de joie. Puis, empoignant Jeanne par la taille, il lui fit faire un tour de valse à travers la cuisine.

Soudain il la lâcha et se frappa le front.

« Sapristi, mes amis, j'ai oublié quelque chose. Nous n'avons qu'une seule tente, la mienne, et elle est toute petite. Il faut que je demande à papa de nous en acheter deux grandes en supplément! »

Et, avant que les autres aient eu le temps de l'en empêcher, il se précipita sur la porte du bureau de son père, l'ouvrit à toute volée et hurla sa requête.

« Nous avons besoin de deux tentes supplémentaires, papa! Est-ce que je peux les acheter?

— Nom d'un chien, Pilou, veux-tu nie débarrasser le plancher et me laisser enfin en paix! cria le professeur, d'une voix encore plus puissante que celle de son fils. Achète six tentes si tu veux, mais déguerpis, et vite!

— Merci bien, p'pa! » lança Pilou, ravi, II s'apprêtait à disparaître quand

M. Lagarde ajouta à pleins poumons :

« Au fait! Pourquoi donc as-tu besoin de tentes?»

Pilou préféra ne pas répondre et, en garçon prudent, fila sans plus attendre. Tout comme son père une minute plus tôt, il fit claquer la porte. Claude et ses cousins se demandèrent comment la maison pouvait résister à tant d'ébranlements successifs. Elle devait avoir des fondations extraordinaires.

Pilou rejoignit ses amis en souriant.

« II faudra que je conseille à papa de s'offrir une mémoire toute neuve. La sienne ne vaut plus rien. Il vient de nous autoriser

à faire du camping et il s'étonne soudain que nous ayons besoin de tentes.

— En tout cas, avoua Annie avec, un soupir, je suis bien contente de ne pas habiter la maison même. Aux Mouettes, déjà, nous avions tout le temps l'impression de déranger le père de Claude. Ce serait pareil avec le tien, Pilou. Nous serons beaucoup mieux dehors.

— J'adore camper, déclara Claude à son tour. Mais inutile d'acheter des tentes neuves. Savez-vous ce que nous allons faire? François, Mick et moi, nous allons prendre le prochain car pour Kernach. Nous irons à la maison. J'ai remisé nos tentes dans l'abri, au fond du jardin. Nous les sortirons de là et nous les confierons au transporteur. Quant à nous, nous reviendrons de Kernach à vélo. Nos bicyclettes pourront nous être utiles ici.

— Si vous revenez à vélo, conseilla Jeanne, n'oubliez pas de donner celui d'Annie au transporteur en même temps que vos tentes. Je le connais, ce transporteur! C'est un homme sérieux. Je suis certaine que tout votre matériel vous sera livré dans la soirée. Dites-lui que c'est urgent. Le plus tôt sera le mieux. Je suis contente, moi aussi, que M. Lagarde vous

permette de camper dans le pré, derrière la maison. Quand vous serez là, peu importe que vous fassiez du bruit. Quand bien même vous vous mettriez à hurler tous ensemble, on ne vous entendrait pas... Pendant que vous serez à Kernach, je tâcherai de vous dénicher quelques vieux sacs de couchage qui doivent se trouver dans une caisse, au grenier, ainsi que des couvertures.

— Ne vous donnez pas cette peine, Jeanne, dit François. Nous possédons un équipement complet à Kernach. NOUS avons déjà campé souvent, vous savez.

— J'espère qu'il n'y aura pas de vaches dans le pré, murmura Annie timidement. Une fois, l'une d'elles a passé la tête sous ma tente et s'est mise à mugir si fort que j'ai eu une peur effroyable... Pourtant, ajouta-t-elle tout bas, j'ai presque moins peur des vaches que du professeur quand il crie.

— Il n'y a pas de vaches dans le pré, déclara Jeanne en riant, et il ne faut pas vous effrayer des éclats de voix de M. Lagarde. Au fond, c'est un excellent homme. Quand ma mère a été malade, il lui a payé une infirmière et il me donnait de l'argent pour lui acheter des fruits et des fleurs.

— Vous m'y faites penser! s'écria Claude. Notre cuisinière, Maria, a la scarlatine, la

Pauvre ! II faut que je lui envoie des fleurs.

— En attendant, vous feriez bien de vous dépêcher et d'aller guetter le car sur la route, conseilla Jeanne. Il ne va pas tarder à passer. Tâchez de revenir à temps pour le goûter, si vous pouvez! »

Claude, François et-Mick partirent donc, en emmenant Dagobert. Annie et Pilou restèrent seuls.

« Maintenant que la vaisselle est en place, déclara Jeanne, allez-vous amuser dehors. Et si tu te transformes en voiture, Pilou, n'oublie pas de venir faire le plein d'essence de temps en temps!

— Le plein de limonade, oui », répondit Pilou en riant.

Il prit Annie par la main et l'entraîna derrière la maison.

« Je vais te montrer le pré où nous camperons, lui dit-il. Nous en profiterons pour choisir un bon endroit, bien abrité du vent »

Les deux enfants contournèrent la villa et débouchèrent dans le pré. Soudain, Pilou s'immobilisa et ouvrit des yeux ronds.

« Ça alors! s'écria-t-il. Regarde à l'autre bout du pré. La barrière qui donne sur le chemin est ouverte et... vois ce gui arrive! Des roulottes! Toute une file de roulottes!

Par exemple! Attends un peu. Je vais leur dire de filer! Ce pré nous appartient! »

II s'éloigna d'un pas ferme. Annie le rappela.

« Reviens, Pilou. Tu vas t'attirer des ennuis. Reviens! »

Mais Pilou continuait à s'avancer d'un air vengeur vers les délinquants. On allait voir ce qu'on allait voir!





CHAPITRE V

Le cirque Barbarino

ANNIE, pleine d'inquiétude, suivit des yeux Pilou, qui traversa le pré sans ralentir l'allure. Déjà, quatre grosses roulottes avaient pénétré dans le vaste enclos. Derrière elles, sur le chemin, s'avançaient d'énormes fourgons sur lesquels ces mots étaient peints en lettres flamboyantes :

« *Grand cirque Barbarino* »

« Quel toupet! grommela Pilou entre ses dents. Je vais dire à ce M. Barbarino ce que je pense de lui. On n'a pas idée de s'introduire ainsi chez les gens!»

Berlingot, perché sur l'épaule de son jeune maître, calquait son attitude sur la sienne. Lui aussi grommelait tout bas. Il faut dire qu'il était mécontent de se sentir secoué au rythme de la marche accélérée du garçon.

Quatre ou cinq enfants, qui circulaient parmi les roulottes, jetèrent un regard intrigué en direction de Pilou. Un petit garçon se précipita sur lui avec une exclamation ravie :

« Un singe! Un petit singe! Il est minuscule à côté de notre chimpanzé. Comment s'appelle-t-il?

— Mêle-toi de ce qui te regarde, répondit Pilou d'un ton brusque. Où est M. Barbarino?

— M. Barbarino? répéta l'enfant. Oh! tu veux dire notre grand-père? Il est là-bas, regarde, à côté de ce gros fourgon qui vient d'arriver. Mais tu ferais bien de ne pas aller le déranger en ce moment. 11 est occupé. »

Pilou alla tout droit au fourgon qu'on venait de lui désigner et interpella l'homme

qui se trouvait là. Le directeur du cirque était corpulent. Il avait une tête volumineuse, des yeux vifs sous de gros sourcils en broussaille, une grande barbe et un nez relativement petit... Il posa un regard perçant sur Pilou et tendit la main vers Berlingot.

« Ne le touchez pas ! s'écria Pilou. Il va vous mordre. Il n'aime pas les étrangers.

— Il n'y a pas de singe au monde qui, puisse me considérer comme un étranger, déclara M. Barbarino d'une voix profonde et avec un assez fort accent. Je n'ai qu'à appeler, et ils viennent. Oui, même les chimpanzés. Même les gorilles.

— Vous pouvez toujours essayer d'appeler mon singe, affirma Pilou d'un air narquois. Il ne bougera seulement pas. Mais ce n'est pas pour parler de singes que je suis venu vous voir. Je 'Voulais vous dire... »

Avant qu'il ait pu finir sa phrase, M. Barbarino émit un curieux bruit de gorge... un peu semblable à celui que faisait Berlingot lorsqu'il était content. Le petit singe regarda l'homme d'un air à la fois surpris et heureux, puis il sauta sur son épaule et se nicha au creux de son cou en jacassant comme une pie. Pilou était tellement stupéfait qu'il ne trouva pas un mot pour protester.

« Tu as vu? dit M. Barbarino avec un sourire. Ton singe et moi, nous sommes déjà une paire d'amis. Ne reste pas bouche bée, comme ça, mon garçon. Je ne suis pas sorcier, mais j'ai apprivoisé des douzaines et des douzaines de singes dans ma vie. Si tu me confies ton petit compagnon, je lui apprendrai à se tenir sur un tricycle à sa taille en moins de quarante-huit heures.

- Ici, Berlingot! » s'écria Pilou, furieux du comportement de son favori.

Mais, au lieu de lui obéir, Berlingot se cramponna plus fermement encore au cou du gros homme. Celui-ci dut le cueillir sur son épaule et le remettre lui-même à Pilou.

« Tiens, prends-le. Il est bien mignon. Voyons, que voulais-tu me dire, fiston?

- Que ce pré appartient à mon père, le professeur Lagarde, déclara Pilou d'un air important. Et que vous n'avez pas le droit de venir vous y installer avec vos roulottes. Aussi, s'il vous plaît, allez-vous-en avec vos voitures. Du reste, mes amis et moi, nous avons l'intention de camper ici à partir de ce soir.

- Ma foi, dit rondement le gros homme, je n'y vois pas d'inconvénient. Il y a de la place pour tout le monde. Choisissez votre coin. Si vous ne venez pas nous ennuyer, ce



« Ici, Berlingot! » s'écria Pilou,
furieux du comportement de son favori.

n'est pas nous qui vous ennuierons non plus. »

Au même instant, arriva un garçon qui avait à peu près l'âge de Pilou. Il considéra avec intérêt Berlingot et son maître.

« Est-ce que tu es en train d'acheter ce singe, grand-père? demanda-t-il au directeur du cirque.

- Mon singe n'est pas à vendre! hurla Pilou de plus en plus furieux. Je suis simplement venu vous dire de partir d'ici, vous et vos roulottes. Ce pré appartient à ma famille.

Peut-être, coupa M. Barbarino sans s'émouvoir, mais je possède un vieux papier, qui date de longtemps, et qui m'autorise à venir planter ici notre chapiteau tous les dix ans pour donner une représentation. Que vous le croyiez ou non, le Cirque Barbarino existe depuis plusieurs siècles et, depuis 1648, il s'installe ici tous les dix ans. Aussi, inutile de me chercher noise, jeune homme! Je suis dans mon droit!

- Ce n'est pas vrai! s'écria fort impoliment Pilou, en perdant le peu de sang-froid qui lui restait. Je vais prévenir les gendarmes. Je vais dire à mon père que...

- Je t'interdis de parler sur ce ton à mon grand-père! jeta le garçon qui se tenait à

côté de M. Barbarino. Je te flanquerai une raclée si tu continues.

— Essaie et tu verras ! répondit Pilou, incapable de se contenir. J'ai des poings solides, tu sais! »

Pilou n'avait pas fini de parler qu'il se retrouva bel et bien étendu de tout son long sur l'herbe où l'autre garçon l'avait envoyé d'un coup de poing en pleine poitrine.

Pilou se releva d'un bond. Il était tout rouge et plus en colère que jamais. Le vieux directeur l'empêcha de se ruer sur son adversaire.

« La paix, jeune homme! dit-il d'une voix calme. Ce garçon est Gino, mon petit-fils, un Barbarino comme moi. Même si tu te jettes sur lui, il ne cédera pas. Tu ferais mieux de rentrer chez toi et de te montrer un peu plus raisonnable. Nous n'allons pas perdre notre temps avec un gamin coléreux comme toi. Notre cirque donnera une représentation ici, ainsi qu'il le fait tous les dix ans depuis le XVIIe siècle! »

Sur ces mots, il pivota sur ses talons pour aller à la rencontre de nouvelles roulottes et de nouveaux fourgons qui arrivaient.

Gino tira la langue à Pilou.

« Ça t'apprendra, fit-il en ricanant. Tu as du toupet de t'être attaqué à mon grand-père... et à moi! Pourtant, tu ne manques pas d'un certain courage! Tu me plais assez, au fond!

— Oh! Ça va! coupa Pilou qui sentait des larmes de dépit lui monter aux yeux. Attends seulement que mon père prévienne les gendarmes. Vous déguerpirez tous bien plus vite que vous n'êtes venus... et un de ces jours, aussi, ce sera mon tour de te flanquer une raclée. »

Là-dessus, il pivota sur ses talons et retourna en courant à l'endroit où il avait laissé Annie.

Au fond, il ne savait trop que faire. Maintes fois, il avait entendu son père déclarer que le grand pré, derrière la maison, était à eux. Il savait aussi que le professeur Lagarde autorisait parfois tel ou tel fermier à y faire paître ses vaches ou ses chevaux. Comment le cirque Barbarino osait-il venir planter son chapiteau dans cet enclos privé sans demander aucune permission?

« Je vais avertir papa, déclara Pilou à Annie, lorsqu'il l'eut rejointe. Lui, il saura bien comment faire pour obliger ces gens à s'en aller! C'est *notre* pré, et je l'aime beaucoup, surtout en ce moment où il est si vert et si joli avec ses haies toutes couvertes d'aubépine. Je dirai à papa que Gino,

le petit-fils du directeur, m'a jeté par terre d'un coup de poing. Comme j'aimerais lui rendre la pareille! »

II se mit à courir vers la maison, mais Annie le rappela et l'obligea à lui donner tous tes détails de son entrevue. Voyant Pilou si monté contre les gens du cirque, elle fit de son mieux pour le calmer et lui conseilla d'attendre le retour de Claude, Mick et François avant de rien entreprendre.

A l'heure du goûter, cependant, Claude rentra seule.

« Les garçons sont allés au-devant du transporteur, expliqua-t-elle. Ils ne vont pas tarder à arriver. Mais qu'y a-t-il, Pilou? Tu es tout rouge et Annie a l'air ennuyé... »

Pilou lit à nouveau le récit de sa mésaventure.

« Comment! s'écria Claude. Ce Gino t'a frappé? Mais pourquoi?

- Parce que j'ordonnais à son grand-père de déguerpir avec ses fourgons et ses roulottes, expliqua Pilou d'un air important... Remarque qu'il ne m'a pas fait mal. Juste un bon coup au milieu de la poitrine... En partant, je l'ai menacé des gendarmes.

Tu crois qu'ils vont s'en aller? demanda Annie.

- Ça se pourrait bien... s'ils ont peur

des gendarmes. Ils n'ont pas le droit de s'installer dans un pré qui nous appartient.

— Et tu vas vraiment alerter la gendarmerie? s'écria Claude, incrédule. Au fond, je ne comprends pas pourquoi tu fais toutes ces histoires, Pilou. Ces gens peuvent nous ennuyer si nous campons auprès d'eux.

- Mais puisque je te dis que le terrain est à mon père! Il me l'a répète plus de cent fois! Nous avons le droit d'y planter nos tentes, tandis que ces gens du cirque ne l'ont pas!

— Tout de même, Pilou, songes-y... Un cirque! On n'a pas l'occasion d'en voir un tous les jours, soupira Claude, dont les yeux brillaient à la pensée de toutes les merveilles que devaient contenir les fourgons. Au fond, c'est une chance unique que nous avons d'en observer un de près...»

Pilou foudroya l'imprudente du regard.

« C'est comme ça que tu défends mes intérêts! s'écria-t-il en s'emportant de nouveau. Tu aimerais, toi, que des gens viennent s'installer dans un pré qui t'appartient, avec des chevaux qui hennissent, des tigres, des lions qui rugissent, des ours qui grognent et de gros singes qui volent un las de choses!... Sans parler des garçons qui vous sautent dessus pour vous envoyer par terre d'un



coup de poing!

— Oh! Pilou! Tout ce que tu dis me donne plus que jamais envie de voir ce cirque de près! assura Claude avec enthousiasme. Tu es certain qu'il y a des lions et des tigres? Si l'un d'eux s'échappait... oh!... ce serait palpitant!

— Brrr... Je n'aimerais pas ça, moi! protesta Annie. J'aurais horreur de trouver un lion dans ma chambre ou de voir un ours me regarder par la fenêtre.

— Ça ne me plairait pas non plus, renchérit Pilou. Aussi je vais avertir papa sans attendre davantage. Il possède un vieux document

qui établit nos droits sur ce pré. Il me Ta montré un jour. C'est un véritable papier historique. S'il accepte de me le confier, j'irai directement à la gendarmerie et je ferai chasser ces gens. Pouh ! Cet horrible cirque!

— Pourquoi dis-tu qu'il est horrible? releva Claude. Tu n'en sais rien. Il donne peut-être au contraire d'excellentes représentations. Nous pouvons très bien planter nos tentes le plus près possible de ton jardin pour ne gêner personne et pour n'être pas gênés non plus. De là, nous aurons la possibilité d'observer la- vie du cirque. Nous verrons les animaux savants, nous assisterons peut-être même à certaines répétitions. Tiens... voilà ton père qui se promène dans l'allée en fumant. Ça ne lui arrive jamais quand il a un problème en train. Il se donne une petite récréation.

— Je vais en profiter pour lui demander de nous montrer le document dont je vous ai parlé, dit Pilou. Ça vous prouvera que j'ai raison... »

Pilou aborda donc son père et lui exposa sa requête. M. Lagarde ne fit aucune difficulté pour aller fouiller dans ses archives. II en sortit un vieux morceau de parchemin, jauni par les ans.

« Ha ! ha! Le voici! annonça-t-il. C'est une pièce de valeur, mes enfants, ne serait-ce qu'à cause de son âge. Elle remonte à 1650! »

Le professeur dénoua le ruban décoloré qui s'enroulait autour du parchemin et étala celui-ci sur la table du mieux qu'il put Claude, Annie et Pilou furent bien incapables de déchiffrer récriture, à la fois compliquée et en partie effacée, du document.

« Qu'est-ce que tout cela raconte? demanda Annie, intéressée.

— Un puissant duc de Bretagne, expliqua M. Lagarde, céda jadis par ce papier à ma famille le pré qui vous intéresse. Je ne sais plus lequel de mes ancêtres avait rendu à ce duc un signalé service. Bref, le duc lui fit don de cette terre et de plusieurs autres des environs. Elles ne sont jamais sorties de notre patrimoine depuis ce jour.

— Donc, s'écria Pilou d'un ton triomphant; personne n'a le droit de s'installer dans notre pré!

— Personne... en principe, répondit son père. Il existe pourtant une exception. Voyons, laisse-moi chercher le paragraphe... Oui, oui, c'est bien cela... Le duc de Bretagne était un grand ami des bateleurs et, en particulier, des Barbarino, faiseurs de tours venus d'Italie.

Avant d'avoir cédé le pré à notre famille, il avait autorisé les Barbarino à donner une représentation sur cette terre tous les dix ans. Ce privilège n'a pu être effacé par la donation... Autrement dit, pour les Barbarino, le droit de s'installer dans le pré tous les dix ans s'est perpétué à travers les âges, et je dois le respecter encore à l'heure actuelle. »

Pilou devint tout rouge.

« Tu aurais pu me dire ça plus tôt! murmura-t-il.

— Pourquoi? » demanda le professeur étonné, car son fils lui avait demandé à voir le document sans lui donner d'explications.

Claude se chargea de mettre M. Lagarde au courant.

« J'aurais voulu que le Cirque Barbarino s'en aille, avoua Pilou tout penaud. Comme nous voulons camper dans ce pré...

— Oh! je suis certain que le directeur du cirque n'y verra aucun inconvénient, coupa le professeur. Tu t'es conduit comme un sot, mon pauvre Pilou. J'espère en tout cas que tu ne t'es pas montré impoli envers ces gens?

— Heu... ils ne se sont pas montrés tellement gentils pour moi! marmonna Pilou en

se frottant machinalement la poitrine à l’endroit où Gino l'avait frappé.

— Parce que, continua M. Lagarde intrigué par l'attitude de son fils, si vous aviez des difficultés pour camper, j'irais trouver M. Barbarino et...

— Non, non! C'est inutile! s'empressa d'affirmer Annie qui ne tenait pas du tout à voir cette conversation se prolonger. M. Barbarino a déjà dit qu'il nous permettait volontiers de camper en même temps que lui et les siens.

— Ah! s'écria Claude en regardant par la fenêtre. Voici Mick et François. Ils sont chargés comme des mulets, les pauvres! Allons vite les aider à transporter les tentes... Merci beaucoup, monsieur, de nous avoir montré ce document! »

Les trois enfants sortirent en coup de vent





CHAPITRE VI

Joyeux préparatifs

Mick et François se montrèrent fort intéressés par les nouvelles : l'arrivée du cirque Barbarino les enthousiasma, mais la mésaventure de Pilou provoqua ce commentaire de François :

« Mon pauvre Pilou, tu as vraiment agi comme un nigaud. Enfin, rien n'est perdu. Ces gens n'ont pas l'air de mauvaise composition. Je crois que nous ferions bien d'aller repérer un endroit propice pour y planter

nos tentes. Personnellement, je suis bien content de pouvoir regarder vivre de près ceux qu'on appelle « les gens du voyage ». J'ai toujours eu envie de voir comment on préparait une représentation. Nous pourrons assister au déballage du matériel et au montage du chapiteau. N'est-ce pas merveilleux!

— J'ai aperçu un grand nombre de gros fourgons, déclara Annie. Tout à l'heure, je me suis avancée jusqu'à la barrière du pré. Celui-ci est presque entièrement occupé maintenant... à l'exception d'un coin, près de la haie de la villa, que M. Barbarino a sans doute laissé pour nous.

— Je savais qu'un cirque devait venir dans la région, dît Mick, mais j'ignorais qu'il s'installerait si près de nous. J'ai vu ses affiches sur les murs en revenant de Kernach. Elles annoncent un contorsionniste, un tireur d'élite, Charlie le chimpanzé joueur de tennis, Madelon et ses chevaux savants, les clowns Pink et Bingo, un âne danseur, et enfin un calculateur prodige : le célèbre M. Karkos. Il ne s'agit pas d'un cirque de rien du tout! Moi aussi, François, je suis content de camper sur le même terrain que ces gens-là. Nous aurons la chance de voir les coulisses.

— J'ai hâte de faire la connaissance de Charlie, le chimpanzé, assura François en riant. Ce serait drôle s'il s'échappait et s'il venait s'asseoir dans le bureau de M. Lagarde. Ton père est tellement distrait, Pilou, qu'il s'imaginerait voir Berlingot et s'étonnerait seulement qu'il ait grandi si vite! »

Les enfants s'esclaffèrent. Puis Claude proposa:

« Si nous goûtions tout de suite? Nous nous sommes dépêchés pour être de retour de bonne heure. Dès que nous aurons mangé, nous nous occuperons de planter les tentes.

— Hum ! grommela Mick. J'ai chaud et je suis trop fatigué pour me mettre si vite à la besogne. Le goûter me rendra des forces. Après, nous aurons encore un bon moment à flâner. Si M. Barbarino nous a réservé un coin du pré, inutile de nous presser. Attendons la fraîcheur.

— Ouah! fit Dagobert qui haletait, allongé sur le sol.

— Ah! Tu es du même avis que moi, n'est-ce pas? s'écria Mick en riant. Tu es fatigué, toi aussi, de notre longue course?

— C'est qu'il était obligé de galoper derrière nos bicyclettes à cause des voitures, expliqua François à Pilou et à Annie.

Il a attrapé toute la poussière. Pauvre vieux Dag ! Tu préfères les petits sentiers aux routes nationales, pas vrai?

— Ouah! » répondit Dagobert, en se mettant soudain sur son derrière et en donnant un coup de patte à Claude. Celle-ci eut un sourire amusé.

« II me dit qu'il n'est pas du tout fatigué, déclara-t-elle, et qu'il voudrait bien se promener encore.

— Eh bien, bougonna François, s'il n'en a pas assez de courir, moi si! Ce n'est pas toi, Dago, qui as déballé un tas de caisses pour en retirer nos tentes et notre matériel de camping, non? Alors, tiens-toi tranquille, mon vieux. »

Dagobert gémit. Aussitôt Berlingot sauta de l'épaule de Pilou sur le dos du chien. Il entoura le cou de son ami de ses deux petites pattes velues et lui prodigua mille marques d'affection et de réconfort en baragouinant dans son jargon personnel.

« Que tu es sot, mon pauvre Berlingot! s'écria Pilou. Veux-tu laisser Dago tranquille? »

Mais le petit singe n'entendait rien. Il se disait que, puisque son ami soupirait de façon aussi lamentable, c'est qu’il avait un sérieux motif de tristesse.

Dagobert, reconnaissant, se retourna pour donner un grand coup de sa langue rosé sur le bout du nez de son consolateur. Puis, tout soudain, il dressa les oreilles et se mit à écouter. Il avait entendu quelque chose,

« On dirait de la musique, murmura Annie. Ah!... Je devine de quoi il s'agit!

— Qu'est-ce que c'est? s'écrièrent les autres.

— L'orchestre du cirque Barbarino qui répète en vue de la représentation, je suppose, expliqua Annie.

— C'est demain qu'ils donnent leur spectacle, rappela Claude qui avait vu, elle aussi, les affiches remarquées par Mick. Oui, tu as raison, Annie... ce doit être l'orchestre. Peut-être verrons-nous les musiciens lorsque nous irons dans le pré planter nos tentes... Je pense à tous ces numéros du cirque. J'aimerais bien voir l'homme-serpent !

— Pas moi! s'écria Annie. J'ai horreur des contorsionnistes. Quelle horreur! En revanche, je m'intéresse beaucoup aux chevaux et à Fane qui danse. Est-ce qu'il suit la musique de l'orchestre, à votre avis?

— Sans doute, répondît Mick. Nous contrôlerons le fait nous-mêmes Autant que possible. Si M. Barbarino n'est pas trop fâché

contre Pilou, peut-être nous permettra-t-il d'assister à une répétition.

— Ça ne me tente pas, grommela Pilou, maussade. M. Barbarino n'a pas été aimable avec moi... et son petit-fils m'a donné un coup de poing.

— Tu aurais fait comme Gino si un garçon avait parlé impoliment à ton grand-père, Pilou! s'écria François. Car je suis sûr que tu n'as pas été poli! »

Pilou, qui ne tenait pas à s'étendre sur le sujet, alla voir à la cuisine si le goûter était prêt, II revint presque aussitôt pour annoncer avec dépit :

« Jeanne ne pensait pas que Claude, Mick et François seraient rentrés si tôt. Le goûter n'est pas prêt. Jeanne nous conseille de flâner avant de manger et de monter nos tentes après... exactement le contraire de ce que nous avions décidé.

— Bah! Qu'est-ce que cela fait? s'écria Claude, en s'allongeant sur la pelouse. Reposons-nous! »

Les autres l'imitèrent et s'étendirent sur l'herbe. Mick s'amusa à chatouiller Berlingot avec une brindille. Le petit singe éternua trois fois coup sur coup. Puis il se frotta le museau en jetant un regard de reproche au jeune garçon.

« Le voilà qui éternue encore! constata François en riant. Prends donc un mouchoir, mon vieux Berlingot. »

Alors, au grand amusement de chacun, le petit singe se précipita sur Mick comme s'il avait compris et, d'un geste précis, lui prit son mouchoir dans la poche. L'air grave, il fit mine de s'essuyer le nez.

Sa mimique provoqua une explosion de rires. Berlingot parut flatté du succès obtenu.

« Si tu continues ainsi, lui dit Mick, on te volera un de ces jours pour te montrer dans un cirque. Berlingot, le Singe Voleur! Hé, sacripant, rends-moi mon mouchoir! »

II reprit sa pochette tandis que François renchérissait :

« Tu as raison, Mick. Berlingot ferait merveille dans un cirque.

— Oh! Je ne voudrais pas l'y voir! s'écria Pilou avec conviction. Il y serait trop malheureux.

— Ce n'est pas certain, affirma François. En général, les gens du voyage aiment beaucoup leurs animaux. Ils sont fiers d'eux. Du reste, s'ils les traitaient mal, les bêtes ne seraient pas bien portantes comme elles le sont. Et elles répugneraient à faire leurs tours. Je crois vraiment qu'ils considèrent leurs



animaux comme faisant partie de leur famille.

— Quoi! Même un chimpanzé! s'exclama Annie stupéfaite.

— Les chimpanzés ne sont pas méchants, et leur intelligence est bien connue, déclara François. Berlingot, ne recommence pas à chiper le mouchoir de Mick! C'était drôle la première fois. Ça le serait beaucoup moins la seconde... Allons, bon! Le voilà qui essaie de détacher le collier de Dagobert!

— Veux-tu rester tranquille, à la fin, Berlingot! » grommela Pilou mécontent.

Docile, la petite créature grimpa sur

l'épaule de son maître en émettant une série de cris plaintifs.

« Quel touche-à-tout tu fais! soupira Pilou en caressant son singe. Méfie-toi. Je serais bien capable de te céder à un cirque... Je demanderais qu'on me donne un éléphant à la place. »

Claude et ses cousins éclatèrent de rire. Ils se représentaient Pilou flanqué d'un éléphant. Qu'aurait-il fait d'un pareil mastodonte?

Soudain, la voix de Jeanne parvint aux enfants des profondeurs de la maison.

« Pilou! Pilou! Tes amis ont laissé leurs tentes et leur matériel de camping dans le vestibule. Il faut dégager le passage, mon garçon. Si ton père sort de son bureau, il trébuchera dessus, c'est certain. Dépêchez-vous d'enlever toutes ces choses, mes petits!

— Une minute, Jeanne! répondit Pilou. Nous sommes occupés!

— Espèce de blagueur! s'écria Claude. Nous ne sommes pas occupés. Ou alors, nous sommes occupés à ne rien faire. Nous ferions bien de nous débarrasser tout de suite de cette corvée. Venez, nous allons déblayer le vestibule!

— Bah! murmura Annie en bâillant. Nous avons bien encore dix minutes. Il fait tellement

chaud! Je parie que M. Lagarde s'est endormi sur son travail. Il n'y a aucune raison pour qu'il sorte dé son bureau. »

Or, Annie se trompait. Le père de Pilou était bien éveillé. Lorsqu'il eut fini un calcul compliqué, il soupira d'aise et éprouva soudain le besoin de déguster une boisson fraîche. Il ouvrit donc sa porte et se dirigea à grands pas vers la cuisine...

Comme l'avait prévu Jeanne, il se prit les pieds dans l'attirail qui encombrait le vestibule et dégringola parmi les tentes et les gamelles de camping en faisant un vacarme épouvantable.

Jeanne surgit de la cuisine en courant. Ses cris d'effroi furent bientôt couverts par les clameurs du professeur Lagarde, qui hurlait sa colère à tous les échos. En se débattant pour" se relever, il s'entortilla la tête dans un sac de couchage et projeta en l'air un piquet de tente gui lui retomba sur le dos.

« Qu'est-ce que c'est que ces maudits objets! vociférait-il. Qui a laissé ça dans le vestibule? Jeanne! Jeanne! Jetez ces affaires au feu! Et vite, encore!

— Notre matériel de camping! s'écria Claude, alarmée, en se levant d'un bond. Dépêchons-nous! Il ne faut pas qu'on le brûle...

J'espère que ton père ne s'est pas blessé en tombant, Pilou! Oh! là! là! quelle histoire! Pressez-vous, vous autres! »

A la suite de Claude', Annie et les trois garçons se précipitèrent dans la maison.

Tandis que Mick et François s'empressaient de déblayer le vestibule et d'emporter toutes les affaires dans le jardin, Claude et Annie s'efforcèrent de réconforter le professeur. Elles surent si bien s'apitoyer sur lui que le savant sentit sa colère diminuer peu à peu.

Assis sur une chaise, il s'épongea le front avec vigueur. Cependant, il n'abandonnait pas l'idée de faire périr par les flammes les objets qui avaient osé l'offenser. Bien entendu, il ne s'était même pas rendu compte de quoi il s'agissait.

« Je veux être obéi, déclara-t-il d'un ton sévère. Avez-vous emporté toutes ces choses au fond du jardin, près du feu de bois?

— Oui, répondit Pilou sans mentir. Seulement... heu... le feu n'est pas encore allumé.

— Je l'allumerai moi-même demain », décida M. Lagarde avec fermeté.

Pilou laissa échapper un soupir de satisfaction. Il savait bien, lui, que d'ici le lendemain son père aurait oublié sa résolution...

D'ailleurs, avant le soir, tout le matériel de camping aurait été transporté dans le pré, derrière la villa.

« Et maintenant, monsieur, dit Jeanne en apparaissant, un plateau à la main, vous allez boire une tasse de café. Ça vous désaltérera autant qu'une boisson fraîche, tout en vous remettant d'aplomb. »

La brave femme se tourna ensuite vers Pilou et lui fit les gros yeux.

« Est-ce que je n'avais pas prévu ce qui est arrivé? murmura-t-elle. Si tu m'avais 5béi tout de suite, cet incident n'aurait pas eu lieu. Ton père aurait pu se blesser sérieusement, le cher homme! Allez, file à la cuisine avec tes amis! Je vous servirai votre goûter dans une minute.

— C'est ça, approuva Annie. Et aussitôt après, nous dresserons les tentes dans le pré. Nous allons bien nous amuser. J'espère, Pilou, que tu ne t'attireras pas de nouveaux ennuis avec les gens du cirque.

— Compte sur moi pour l'en empêcher! déclara Claude d'une voix ferme. En attendant, allons prévenir Mick et François que le goûter est prêt. »

A eux deux, les cousins de Claude avaient

transporté les tentes, les sacs de couchage, les couvertures et le reste contre la haie du jardin. Dagobert bondissait autour d'eux en aboyant, heureux de cette distraction imprévue. Berlingot, de son côté, jouait à se percher sur tous les objets qu'il voyait. Ce faisant, il ne cessait de jacasser inlassablement. Soudain, la malicieuse créature déroba un piquet de tente. Il allait s'enfuir avec, lorsque Dago attrapa le piquet entre ses crocs, obligea Berlingot à le lâcher et, solennellement, le rapporta à François.

« Bravo, Dag! s'écria le garçon, ravi. Tiens Berlingot à l'œil, veux-tu? Je compte sur toi, mon vieux! ». On eût juré que Dagobert comprenait. Il se mit à suivre pas à pas le petit singe, au point que celui-ci, agacé de cette surveillance, sauta sur le dos de son ami et se mit à jouer « au cheval » avec lui.

Claude, qui arrivait en courant, s'esclaffa à la vue de la monture et du cavalier.

« Reconnais qu'ils auraient du succès dans un cirque! s'écria Mick.

— Peut-être, mais je ne voudrais pour rien au monde voir Dago sur une piste... Alors, vous avez empilé toutes nos affaires?... Parfait! Et maintenant, en route pour goûter. Jeanne vous fait dire qu'il est servi!

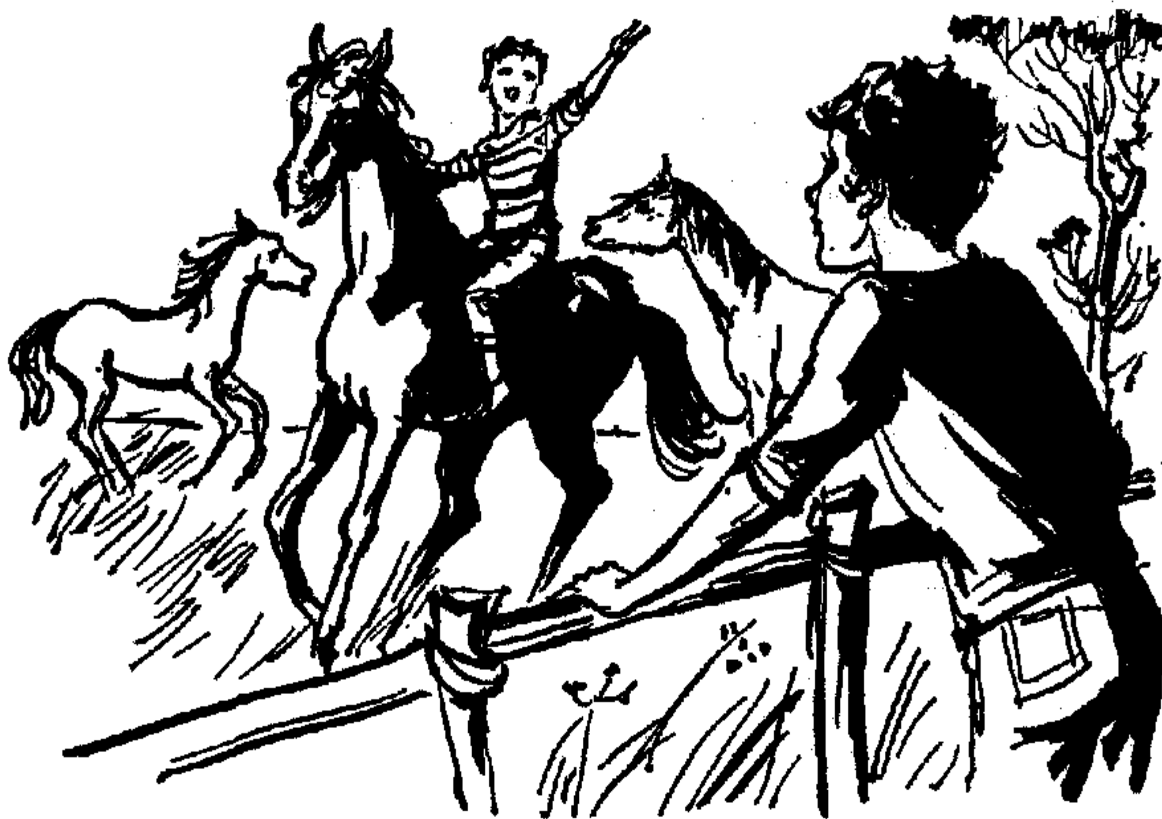
— Ça tombe à pic! J'ai une faim de loup ! avoua François.

— Moi aussi! assura Mick.

— Ouah! » fît Dagobert en écho.

Car il était tout à fait de l'avis des autres.





CHAPITRE VII

L'installation

LE CLUB des cinq, Pilou et Berlingot goûtèrent de bon appétit. Ayant ainsi repris des forces, ils se disposèrent à aller planter leurs tentes dans le pré.

« Partons vite, dit Mick. Une fois notre camp dressé, nous regarderons comment vivent nos voisins. N'est-ce pas épatant d'être aussi près des roulottes?

— A ta place, Pilou, conseilla François

mi-sérieux mi-plaisant, je surveillerais Berlingot. Les gens du cirque seraient bien capables de l'emmener avec eux en s'en allant.

— Ils n'oseraient pas! rugit Pilou, indigné. En voilà une idée! De toute façon, Berlingot refuserait de les suivre. Je te parie n'importe quoi qu'il se tiendra à l'écart de ces saltimbanques!

— Attends et tu verras! chantonna Mick. Et puis, ne parle donc pas avec tant de dédain des gens du voyage. Ils nous valent bien, tu sais! » Les enfants se dirigèrent en courant vers l'endroit où se trouvait leur matériel de camping. Ils regardèrent par-dessus la haie qui séparait le pré du jardin de la villa. Le spectacle qui s'offrit à eux fit briller les yeux de tous, excepté ceux de Pilou.

Le pré était couvert de grosses voitures sur lesquelles on lisait le nom de M. Barbarino écrit en lettres de couleurs vives. Il y avait aussi de nombreuses roulottes, moins volumineuses que les énormes fourgons, dont les petites fenêtres s'ornaient de rideaux blancs.

Les gens du cirque vivaient dans ces roulottes, bien entendu, et Claude aurait aimé pouvoir les imiter. Une maison ambulante lui semblait tellement préférable à une résidence fixe!

« Regardez les chevaux! » s'écria Mick, en désignant un groupe qui venait d'apparaître.

C'étaient des animaux magnifiques. Ils avançaient en agitant leur belle tête. Gino, le garçon qui avait boxé Pilou, les escortait en sifflant. Il venait de les faire sortir d'un fourgon spécial, appelé « van », et les chevaux avaient l'air enchanté de se retrouver en liberté, au milieu d'un pré à l'appétissante herbe verte.

« La barrière de l'enclos est bien fermée, au moins? cria soudain une grosse voix.

— Oui, grand-père! répondit Gino. Je l'ai vérifiée moi-même. Les chevaux ne risquent pas de s'échapper. Ma parole! Cette herbe a l'air de leur plaire fameusement! »

Soudain, il aperçut François et les autres qui le regardaient derrière la barrière. Il agita *la* main dans leur direction.

« Vous avez vu mes chevaux? demanda-t-il tout fier. Ils sont beaux, n'est-ce pas? »

Et, pour mieux les faire admirer, il sauta sur le dos du premier et le fit trotter. Claude regarda le garçon d'un air d'envie. Ah! si elle avait pu monter un cheval comme ça!

« Ne restons pas plantés là, conseilla

Pilou. Transportons les affaires dans le pré.

— D'accord, approuva Mick. Je suis bien content que M. Barbarino nous ait laissé un coin près des roulottes. Plus nous serons près et plus nous verrons de choses intéressantes. »

II sauta par-dessus la barrière, suivi de Pilou.

« Je vais vous passer les tentes et le reste, dit François. Claude m'aidera. Elle est aussi forte qu'un garçon. »

Claude sourit. Elle était toujours contente quand dn la comparait à un garçon.

Ce ne fut pas une mince besogne que de faire passer le matériel de camping pardessus le portillon qui servait à fermer le pré. Les enfants n'osaient pas l'ouvrir, de crainte qu'un des animaux du cirque ne s'échappât. Les tentes, en particulier, étaient lourdes et peu commodes à manier. Enfin, on en vint tout de même à bout.

Alors, François, Annie et Claude franchirent à leur tour la barrière et considérèrent l'endroit où ils allaient camper.

« Nous serons très bien là, près de ces gros buissons, constata François. Ces trois arbres nous protégeront du vent. Ils nous permettront aussi de ne pas être tout contre

les gens du cirque. Ça ne leur plairait peut-être pas de nous avoir constamment sur le dos. Et nous serons assez près, cependant, pour observer quantité de choses passionnantes.

— Que je suis contente! Que je suis donc contente! ne cessait de répéter Annie, dont les yeux brillaient de joie.

— Il serait peut-être bon que j'aille voir le grand-père de Gino, dit soudain François. C'est lui le directeur du cirque, n'est-ce pas? Je l'avertirai simplement que nous sommes arrivés. Il ne faudrait pas qu'il nous confonde avec des resquilleurs n'ayant pas le droit de s'installer ici.

— Par exemple! protesta Pilou de sa grosse voix. Tu n'as pas besoin de demander la permission de camper dans *mon* pré que je sache!

— Ne recommence pas à prendre la mouche. Pilou, riposta François. Ma visite sera une pure visite de politesse. J'ai de bonnes manières, moi... chose dont tu ne peux pas te vanter, mon pauvre vieux! Comment pouvons-nous savoir si les gens du cirque ne sont pas ennuyés que nous campions aussi près d'eux? Il vaut mieux leur faire quelques avances, crois-moi, et nouer avec eux des relations amicales.

— Très bien! Fais comme tu voudras, maugréa Pilou d'un air boudeur. N'empêche que je ne te comprends pas. Je te répète que c'est *mon pré* Alors, pourquoi se montrer amical avec des gens aussi désagréables que ce Gino?

— Peut-être pour éviter qu'il ne te boxe encore! répondit Claude, narquoise. Allons, Pilou, sois raisonnable! Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion d'avoir un cirque au bout de son jardin et de se mêler aux gens du voyage! »

François se dirigea vers la roulotte la plus proche. Elle était sans doute vide, car personne ne répondît lorsqu'il frappa à la porte.

Il s'en éloignait déjà, quand une petite fille aux cheveux en désordre arriva en courant.

« Vous cherchez quelqu'un? demanda-t-elle d'une voix musicale,

— Où est M. Barbarino? demanda François en souriant à l'enfant, qui levait sur lui ses yeux aussi limpides que sa voix.

— Il est avec un des chevaux, expliqua la petite fille. Qui êtes-vous?

— Mes amis et moi, nous sommes vos voisins, dit François. Veux-tu me conduire à M. Barbarino?

— Bon-papa est de ce côté, murmura la petite en glissant une patte pas très propre dans la main du garçon. Je vais te montrer. Tu as l'air gentil, toi!»

L'enfant guida François jusqu'au milieu du pré. Mick, Claude, Annie et Pilou suivaient à quelques pas derrière. Soudain, un gémissement s'éleva au loin. Claude s'arrêta net.

« C'est Dagobert! murmura-t-elle. Il s'est aperçu que nous avions quitté le jardin. Je retourne là-bas pour le chercher.

— Non. Il vaut mieux pas! déclara François. Dago pourrait ne pas s'entendre avec les autres animaux. Suppose qu'il rencontre le chimpanzé. Celui-ci aurait vite fait de le réduire en chair à pâté.

— Tu plaisantes! » s'écria Claude. Cependant, elle renonça à aller chercher son chien. François espérait que Dagobert ne sauterait pas par-dessus la barrière pour venir les rejoindre.

« Ah! voici grand-papa Barbarino! annonça soudain la petite fille en souriant à François qu'elle n'avait pas lâché... Ce que tes mains sentent bon! ajouta-t-elle d'un air extasié.

— C'est que je les lave à l'eau et au savon au moins dix fois par jour, expliqua

le garçon. Tes mains sentiraient bon aussi si tu faisais comme moi. »

La petite fille renifla les doigts de François une fois encore, puis elle appela le vieil homme assis sur les marches d'une roulotte.

« Bon-papa! Voilà des visites pour toi! »

M. Barbarino était fort occupé à inspecter le sabot d'un très beau cheval marron qui se tenait immobile devant lui.

Les enfants, soucieux de ne pas le déranger, s'arrêtèrent et en profitèrent pour le dévisager. Il était exactement comme Pilou l'avait décrit à ses camarades : grand et gros, avec les cheveux et la barbe en broussaille.

« Bon-papa! appela de nouveau la petite. Quelqu'un veut te parler! »

M. Barbarino leva alors les yeux, qui étaient étrangement clairs sous ses gros sourcils. Il reposa à terre le sabot du cheval et donna une tape affectueuse sur la croupe de la bête.

« Allez, lui dit-il. Tu courras sans boiter maintenant. J'ai enlevé ce caillou pointu qui te gênait. Tu pourras recommencer à danser. »

Le cheval leva bien haut sa noble tête et hennit comme pour exprimer sa satisfaction.



« Bon-papa! Quelqu'un veut te parler! »

Pilou sursauta et Berlingot, surpris, poussa un cri de frayeur et se cacha la tête sous le bras de son maître.

« Là, là! murmura M Barbarino d'une voix douce. N'aie pas peur, petit singe! Ce n'est qu'un cheval qui hennit. Tu n en as donc jamais entendu?»

Quoique encore craintif, Berlingot sortit sa tête de sous le bras de Pilou pour écouter cette voix apaisante. Annie, qui mourait d'envie de caresser le museau soyeux du cheval, demanda avec timidité :

« Est-ce que ce cheval danse pour de bon, monsieur?

— S'il danse! C'est un des meilleurs danseurs du monde! » affirma M. Barbarino.

Et là-dessus, il se mit à siffler un petit air entraînant. Aussitôt, le cheval dressa les oreilles, regarda son maître et commença à danser! Les enfants le contemplaient, au comble de la surprise. Jamais ils n'auraient imaginé rien de semblable.

Le cheval, en effet, décrivait des cercles comme s'il valsait. Ce faisant, il hochait la tête en cadence, tandis que ses sabots frappaient le sol, en cadence également. M. Barbarino continua à siffler, mais sur un rythme un peu plus rapide. Le cheval suivit encore la musique.

« Que c'est donc gracieux! s'écria Claude, enthousiasmée. Ce cheval est aussi léger qu'une ballerine! Est-ce que tous vos chevaux dansent aussi bien, monsieur?

— Oui. Quelques-uns même dansent mieux encore, assura M. Barbarino. Celui-ci a de l'oreille et attrape bien le rythme. Mais certains de ses compagnons ont une oreille vraiment supérieure. Ils passent d'une cadence à une ,autre sans jamais se tromper.

— J'aimerais bien voir ça! murmura Annie.

— Eh bien, vous pourrez les admirer demain soir, quand ils seront tous empanachés! C'est un très joli spectacle. On a bien raison d'appeler le cheval la plus noble conquête de l'homme! »

François comprit qu'il était temps d'expliquer sa visite. Il fit un pas en avant et s'adressa courtoisement au vieil homme.

« Monsieur Barbarino... nous venons de la villa que vous voyez là-bas, derrière cette haïe. Comme vous le savez sans doute, M. Lagarde, le père de mon ami Pilou que voici, est propriétaire de ce champ et...

— Oui, oui, je sais... mais un très vieux privilège nous autorise à planter ici notre chapiteau tous les dix ans, répliqua le

directeur du cirque en élevant la voix. Inutile de discuter avec moi parce que...

— Oh! je ne suis pas venu pour discuter, affirma François avec gentillesse. Je venais seulement vous prévenir que, mes amis et moi, nous allions profiter de l'autorisation que vous avez donnée à Pilou et camper dans le pré. Pourtant, nous ne voudrions pas que cela vous gêne. C'est pourquoi... »

Ce fut au tour de M. Barbarino d'interrompre François.

« Bon! Si c'est tout ce que vous désirez, jeune homme, soyez les bienvenus! Les très bienvenus même! Je pensais que vous songiez peut-être à nous « faire déguerpir » comme nous en avait menacé votre ami, le jeune Lagarde! »

Et, tout en parlant, il pointait vers Pilou un doigt accusateur.

Pilou se sentit rougir mais ne dit rien. Le vieil homme éclata de rire devant son air piteux.

« Ha! ha! ha! s'écria-t-il. Mon petit-fils Gino n'a pas trouvé ton discours à son goût, pas vrai? Il t'a flanqué un bon coup de poing qui t'a renversé avant que tu aies eu le temps de dire ouf! C'est qu'il est vif et emporté comme toi, mon Gino. Pourtant, j'ai idée qu'une autre fois, c'est peut-être

lui qui se retrouvera sur le dos, si vous vous battez encore.

— Ça, c'est sûr! répondit Pilou, un peu réconforté par l'attitude du vieil homme.

— Parfait! Dans ce cas, vous serez tous deux à égalité, et vous vous serrerez la main comme deux garçons sportifs doivent le faire, continua M. Barbarino dont les yeux pétillaient gaiement. Et maintenant, si vous vous occupiez d'installer vos tentes? Si vous voulez, je peux vous prêter Charlie, le chimpanzé, pour vous aider. Pour la force, il vaut quatre hommes à lui tout seul! »

A cette proposition inattendue, An nie pâlit un peu et fit un pas de retraite sans même s'en rendre compte.

« Le... le chimpanzé? bégaya-t-elle, pas très rassurée. Mais... heu... "est-il vraiment assez apprivoisé pour nous aider, monsieur?

— Le vieux Charlie est plus intelligent que vous tous réunis, et aussi « apprivoisé » je vous l'assure! s'écria le grand-père de Gino en s'esclaffant de bon cœur. Ha, ha, ha! Et il est tellement adroit qu'il vous battrait au tennis si vous lui lanciez un défi! Apportez vos raquettes et vous verrez!... En attendant je vais l'appeler pour qu'il vous donne un coup de main. Charlie! Charlie Où es-tu? Je parie qu'il

s'est endormi. Charlie! Veux-tu venir, mauvais sujet! »

Mais Charlie ne se montrait toujours pas.

« Je vais le chercher. Il est là-bas! déclara M. Barbarino en désignant du doigt une grande cage d'aspect solide qui se dressait dans un coin du pré. Mon chimpanzé exécutera tous les ordres que vous pourrez lui donner, à condition que vous l'encouragiez de temps en temps avec un petit mot de louange, C'est qu'il est très sensible aux compliments, Charlie.

— Nous vous accompagnons, monsieur, dit Mick avec entrain. C'est égal, je n'aurais jamais imaginé qu'un chimpanzé puisse nous aider à monter nos tentes! »

Et les cinq enfants, à la suite de M. Barbarino, se dirigèrent vers la cage de Charlie. Tous, sauf Annie, étaient impatients de faire sa connaissance.





CHAPITRE VIII

Charlie

PILOU fut le premier à atteindre la cage. Il regarda à l'intérieur. Charlie, le chimpanzé, était bien là. Il ne dormait pas. Assis tout au fond, il dévisagea avec curiosité son jeune .visiteur.

Puis, sans se presser, il se leva et, s'approchant tout près de Pilou, pressa son museau contre les barreaux. Avant que le garçon ait eu le temps de reculer, Charlie se mit

à souffler très fort. Pilou fit un bond en arrière.

« II m'a postillonné au visage ! cria-t-il avec indignation aux autres qui arrivaient. Pouah! C'est dégoûtant. »

Claude et ses cousins éclatèrent de rire. Le chimpanzé eut l'air de rire lui aussi et émit un drôle de bruit, que Berlingot s'efforça aussitôt d'imiter.

Charlie. remarqua alors le petit singe et parut surexcité. Il commença à sauter dans sa cage en produisant des bruits curieux.

« Ah! dit soudain M. Barbarino. J'aperçois Gino qui vient par ici. Dites-lui que je vous prête Charlie. Moi, j'ai affaire ailleurs. »

Le directeur du cirque s'esquiva avant que Gino se soit aperçu de sa présence. En fait, il n'avait d'yeux que pour Pilou.

« Hé! s'écria-t-il. Qu'est-ce que tu fais au chimpanzé? Je te reconnais... C'est toi qui as parlé impoliment à mon grand-père et que j'ai flanqué par terre d'un coup de poing.

— Oui, c'est moi. Et je te préviens : si tu me sautes dessus cette fois, tu recevras une volée! riposta Pilou, qui s'emportait de nouveau.

— Du calme, Pilou! pria François en

intervenant fort à propos... Ton nom est bien Gino? continua-t-il en se tournant vers le jeune Barbarino. Nous venons d'avoir une conversation avec ton grand-père. Il nous prête le chimpanzé pour nous aider à monter nos tentes de camping. Crois-tu qu'il soit vraiment prudent de laisser ce gros singe sortir de sa cage?

— Oh! oui! assura Gino. Je le sors deux ou trois fois par jour. Il s'ennuie tout seul... Il sera très content dé vous donner un coup de main! Il a du reste l'habitude de nous aider quand nous nous installons. Il est plus fort qu'un lion, vous savez!

— Tu es certain qu'il est inoffensif? insista Mick, pas très rassuré.

— Inoffensif? Qu'est-ce que tu veux dire par là? demanda Gino, surpris. Il ne ferait pas de mal à un bébé au maillot. Allons, Charlie, sors de là ! Remue-toi un peu! Tu sais très bien ouvrir ta cage quand tu veux! »

Les enfants considérèrent Gino d'un air stupéfait. Le garçon se mit à rire.

« Ça vous étonne, pas vrai? Mais c'est ainsi. Charlie peut sortir quand bon lui semble. Seulement, il sait qu'il lui est interdit de circuler sans être accompagné. Alors, quand on n'a pas le temps de le promener

ou quand on n'a pas besoin de ses services, eh bien, il reste sagement enfermé. Alors, Charlie! Tu viens, mon vieux! »

Le chimpanzé fit entendre un petit rire. Il passa sa main à travers les barreaux, tira le verrou, poussa la porte et sauta sur l'herbe.

« Vous voyez? dit Gino en souriant. Pas plus malin que ça! Et maintenant, Charlie, tu vas nous suivre. Il y a de la besogne pour toi! »

Sans se faire prier, Charlie emboîta le pas à la petite troupe. On arriva à l'endroit où les enfants avaient laissé leur matériel de camping.

Le chimpanzé se déplaçait en posant ses poignets sur le sol, d'une manière fort disgracieuse, et sans cesser d'émettre une série de bruits bizarres qui roulaient au fond de sa gorge avant de passer ses babines toujours en mouvement.

Au début, un peu effrayé, Berlingot marcha derrière lui à bonne distance. Soudain, Charlie parut deviner ses craintes. Il se retourna brusquement, attrapa le petit singe et le percha sur sa vaste épaule. Berlingot se cramponna à lui, ne sachant encore s'il devait se réjouir ou s'affoler.

« Quel dommage que je n'aie pas mon appareil photographique! s'écria Annie.

Regarde-les» Claudel... Ah! On dirait que Berlingot n'a plus peur du tout! »

Gino attendit que François et Claude aient choisi l'emplacement exact où ils désiraient planter leur tente. Seulement alors, il ordonna à Charlie en lui désignant les paquets : « Prends ça, Charlie, et suis-nous! »

Le chimpanzé allongea ses grands bras, attrapa tentes, piquets et couvertures et, ainsi chargé, obéit à Gino.

« Maintenant, dépose les affaires ici et retourne chercher ce qui reste encore, Charlie. Dépêche-toi. Ne reste pas planté là sans rien faire!.» Qu'est-ce que tu regardes donc? Au travail! Au travail! »

Mais Charlie ne bougeait pas. Claude suivit la direction de son regard et s'exclama :

« Oh! je crois qu'il voudrait que Berlingot aille avec lui, vas-y, Berlingot! Remonte sur l'épaule de ton nouvel ami! »

D'un bond, le petit singe se percha de nouveau sur l'épaule du chimpanzé. Aussitôt, celui-ci se mit en route pour aller chercher le restant des affaires. Tandis qu'il les rapportait, une toile de tente se défit et s'entortilla autour de sa tête au point qu'il ne pouvait plus y voir. Charlie se mit alors

en colère et commença à sauter sur placé, encore et encore, tout en grognant d'une manière assez effrayante.

Les enfants ne se sentaient guère rassurés.

« Voyons, Charlie! s'écria Gino. Cesse de faire l'imbécile! »

Tout en parlant, il tira la toile de tente d'un geste prompt et la plia vivement. Libéré, le chimpanzé se calma aussitôt. Il recommença à transporter les choses sans se faire le moins du monde prier.

Lorsque François et Mick eurent leur matériel à portée de la main, ils commencèrent à monter les tentes. Charlie suivit le travail avec un vif intérêt. Plus d'une fois, même, il aida de lui-même les garçons, en prévenant leurs désirs avec une merveilleuse intelligence.

« N'est-ce pas qu'il est précieux? demanda Gino, fier de son ami à quatre mains. Il sait se rendre utile et ne rechigne jamais à la besogne. Ayez-vous remarqué comme il a enfoncé ce piquet juste au bon endroit? Il faut que vous le voyiez, lorsqu'il charrie des seaux d'eau pour les chevaux. C'est son travail quotidien en dehors des représentations. Il porte un seau dans chaque main,

— Vous devriez le payer, dit Pilou.

— Mais nous le payons! s'écria Gino en riant. Il reçoit chaque jour huit bananes et autant d'oranges qu'il veut. Quelquefois aussi, nous lui donnons des bonbons. Il adore les sucreries.

— Tu m'y fais penser! marmonna Pilou en fouillant dans sa poche. Il doit me rester quelques berlingots. »

Au milieu d'objets divers, il finit par trouver ce qu'il cherchait : un fond de sac de berlingots, hélas! si bien collés les uns aux autres qu'ils ne formaient plus qu'une masse poisseuse.

« Tu n'oseras pas lui offrir ça! protesta Annie. Ces vieux bonbons à moitié fondus! »

Mais Charlie ne fit pas le dégoûté. Il arracha presque le sac de papier des mains de Pilou, le flaira... et mit le tout dans sa bouche.

« Sapristi! Il va s'étouffer! murmura François, très inquiet.

— Lui, s'étouffer! Vous ne connaissez pas Charlie, déclara Gino. Laissez-le donc faire. Il va retourner droit à sa case, y entrer, pousser le verrou et s'asseoir dans un coin pour sucer ses berlingots jusqu'à ce qu'il les ait finis. Aussi longtemps qu'ils dureront, il sera heureux comme un roi.

— De toute façon, il méritait bien une récompense, déclara Claude. C'est lui qui a fourni te plus d'efforts. Il ne nous reste qu'à mettre quelques petites choses en place. Finissons vite de tout ranger,,. Dites donc, vous autres! Vous ne trouvez pas ça agréable... que nous couchions cette nuit sous nos tentes? Mais ayant, où allons-nous dîner? A la villa? Ou ici même, d'un repas froid?

— Venez dîner avec nous, si cela vous fait plaisir, proposa soudain Gino. Je vous invite. Si on ne nous prépare pas de petits plats,



comme vous en avez sans doute l'habitude d'en manger, on nous sert cependant de bonnes choses. C'est notre vieille grand-mère elle-même qui s'occupe du tricot. Elle a deux cents ans, vous savez! »

Claude et ses cousins se mirent à rire d'un air incrédule.

« Deux cents ans! s'écria Mick. Personne ne peut vivre aussi longtemps!

— Je le pense aussi, avoua Gino. Grand-mère affirme pourtant qu'elle a bel et bien deux siècles. Et elle les paraît, c'est un fait! Elle a au moins cent mille rides, mais ses yeux sont aussi vifs que les vôtres... Alors, je lui dis que vous allez partager notre repas de ce soir?

— C'est-à-dire, commença Claude qui avait une envie folle d'accepter, que nous ne voudrions pas l'a déranger et lui imposer une fatigue supplémentaire.

— Et puis, ajouta François, hésitant à son tour, peut-être n'y aura-t-il pas assez pour cinq convives de plus! Il vaudrait mieux que nous apportions notre dîner. Oui, c'est ce que nous allons faire. Comme ça, nous mettrons les provisions en commun. Ce sera très amusant. De toute manière, Jeanne, la bonne de M. Lagarde, nous aura préparé de quoi manger. Elle

fait très bien la cuisine. Je crois l'avoir entendue parler de pâté en croûte, de saucisses aux lentilles, de pommes et de bananes.

— Chut! Ne prononcez pas le mot de «banane» devant Charlie, conseilla Gino. Il se mettrait à vous en mendier et ne vous laisserait plus en paix une seule minute. Il en est fou! D'accord pour ce soir. Apportez vos provisions et nous partagerons tout autour d'un bon feu de camp. Je vais prévenir ma vieille grand-mère. Ce sera un dîner en musique, vous savez! Fred le Violoneux a promis de nous jouer quelques nouveaux airs de s'a composition! Quand vous l'entendrez, vous serez transportés. Il tire de tels accents de son instrument qu'on se croirait davantage au ciel que sur la terre!»

La perspective de ce divertissement imprévu mit le comble à la joie des jeunes campeurs. Puis François jugea qu'il était temps de rentrer à la villa. Il ne fallait pas que Jeanne s'inquiétât de l'absence prolongée des cinq compagnons. II fallait en outre lui faire part de l'invitation à dîner des Barbarino et la prier de préparer un repas froid à emporter.

« Nous reviendrons aussi vite que nous

le pourrons, déclara François à Gino. Je te remercie pour ton aide, mon vieux. Allons, viens, Berlingot. Dis au revoir à ton ami Charlie. Ne fais pas cette tête-là, voyons! Tu le reverras tout à l'heure. Nous allons revenir, je te dis! »

Claude, Mick, François, Annie et Pilou franchirent de nouveau la barrière séparant le pré du jardin de la villa. Ils commençaient à se sentir un peu fatigués de leur journée. Cela ne les empêcha pas cependant de parler de l'agréable soirée qu'ils avaient encore devant eux. Pilou lui-même commençait à partager l'enthousiasme de ses amis.

« Ce soir, dit-il, nous aurons un peu l'impression de faire partie du cirque. Nous nous assiérons avec les Barbarino autour de leur feu de camp et nous mangerons ce que la vieille grand-mère de Gino aura préparé dans son énorme marmite. Je suis sûr que son fricot aura un goût délicieux. »

II se rembrunit soudain et ajouta en hochant la tête :

« Je n'y avais pas pensé plus tôt, mais je me demande à présent si papa nous donnera l'autorisation de partager le repas des gens du cirque.

— Ne te tracasse donc pas! lui dit Claude.

Ton père ne s'apercevra même pas que nous avons quitté la villa. Mon père ne remarque jamais les détails d'aussi mince importance. Quelquefois même, il ne voit pas les gens alors qu'ils sont juste sous son nez!

— Ce doit être bien commode pour lui quand il s'agit de gens qu'il n'aime pas, fit remarquer Pilou en riant. Et maintenant, allons voir ce que Jeanne peut nous donner comme provisions à emporter. »

Jeanne écouta d'un air surpris ce que les enfants lui racontèrent.

« Eh bien ! s'exclama-t-elle, lorsqu'ils eurent fini. Vous allez camper avec les gens du cirque! Je me demande ce que vous imaginerez la prochaine fois! Hum... Qu'est-ce que vos parents penseraient de ça, Français? Seraient-ils d'accord?

— Ils ne nous l'interdiraient pas, il me semble, répondit le grand garçon avec un sourire. En attendant, vous allez bien nous préparer notre dîner, n'est-ce pas? Nous remporterons au camp.

— Je ne vais vous donner que des choses froides, décida Jeanne. Un gros pâté en croûte..., des saucisses..., de la mortadelle..., un concombre, des laitues et des tomates du jardin..., des petits pains, des pommes et des bananes. Cela vous suffira-t-il?

— Bien sûr! s'écria Pilou qui n'en espérait pas tant. Mais il ne faut pas oublier la boisson.

— Prenez autant de bouteilles d'eau minérale et de jus de fruits que vous le désirerez, dit Jeanne. Et maintenant, écoutez-moi bien : je vous interdis formellement d'entrer dans le bureau de M. Lagarde. Le pauvre cher homme a travaillé dur toute la journée et il est fatigué.

— Fatigué... et de mauvaise humeur, je suppose! avança Pilou en grimaçant. Les gens sont souvent nerveux quand ils sont fatigués... sauf vous, Jeanne, qui avez toujours le sourire.

— Si tu commences à me faire des compliments, Pilou, c'est que tu désires obtenir encore quelque chose, fit remarquer avec finesse la brave Jeanne.

— Ma foi, murmura Pilou en rougissant, nous aimerions bien avoir quelques morceaux de sucre pour donner aux chevaux.

— Prenez-en donc. Et n'oubliez pas non plus la pâtée de Dagobert. Elle est là, toute prête. Il pourrait même la manger tout de suite, ce serait plus simple. »

Dago ne se fit pas prier pour dévorer la succulente pâtée. Pendant ce temps, les enfants rassemblèrent leurs provisions.

Quand tout fut prêt, ils souhaitèrent bonne nuit à Jeanne et partirent en emportant leurs victuailles. Ils avaient jugé préférable de ne pas déranger le père de Pilou.

« C'est plus prudent, avait déclaré Pilou. S'il est de méchante humeur, il serait bien capable de nous interdire de nous mêler aux gens du cirque. »

Lorsque la petite troupe arriva dans le pré, le soleil se couchait déjà à l'horizon, Tous se réjouissaient à l'avance du pittoresque dîner autour du feu de camp. Tous aussi étaient impatients d'écouter Fred le Violoneux. Certes non, ce ne serait pas un dîner ordinaire!





CHAPITRE IX

Une soirée pas comme les autres!

Dès que Gino aperçut ses nouveaux amis qui revenaient, il courut à eux pour les aider à porter leurs provisions. Il était enchanté à l'idée de recevoir des invités personnels. Solennellement, il les conduisit auprès de son grand-père qui accueillit la petite troupe avec un sourire de bienvenue. « Nous ne dînerons pas avant un bon moment encore, expliqua M. Barbarino.

D'ici là, tu pourrais faire faire un tour à tes camarades, Gino. Ils seront contents de voir le cirque d'un peu près. La représentation n'a lieu que demain, mais ce soir nous répétons. La piste est déjà en place. Vous pourrez donc admirer quelques-uns de nos numéros, mes enfants. »

Cette nouvelle inattendue provoqua une explosion de joie. François, Mick, Claude, Annie et Pilou constatèrent que des éléments de bois incurvés, peints en rouge vif, avaient été emboîtés les uns dans les autres de manière à décrire une circonférence délimitant la piste. Ils se précipitèrent vers celle-ci au moment même où les chevaux danseurs faisaient leur entrée sous la direction de Madelon, une charmante jeune fille portant un costume doré.

« Les belles bêtes! s'écria Annie, admirative. Voyez comme elles font onduler les grandes plumes qui ornent leur tête! »

L'orchestre attaqua un air entraînant et bien rythmé. Immédiatement, les chevaux se mirent à trotter en mesure.

A dire vrai, l'orchestre offrait un aspect insolite. Les musiciens étaient vêtus de costumes disparates qui ne les mettaient guère en valeur : ils réservaient leur bel uniforme rouge pour les soirs de représentation.

Les chevaux continuèrent à évoluer un moment en cadence. Puis ils quittèrent la piste. Madelon les conduisait, debout sur le premier d'entre eux.

Fred le Violoneux succéda à Madelon. En fait, ce « violoneux »-là était un merveilleux violoniste. Durant quelques minutes, hélas trop brèves, il tint ses auditeurs sous le charme. Il entama un morceau lent et solennel qui, peu à peu, précipita son rythme pour devenir finalement si endiablé que les enfants se mirent à sautiller sur place.

« Je ne peux pas m'empêcher de danser et de sauter! s'écria Annie hors d'haleine. Mes pieds s'agitent tout seuls. »

La musique de Fred avait vraiment quelque chose d'ensorcelant. On en eut bientôt une nouvelle preuve.

Charlie, le chimpanzé, parut soudain. Au lieu d'utiliser ses quatre membres pour marcher, comme il le faisait d'habitude, il s'avançait debout sur ses pattes de derrière et paraissait immense.

Avant rejoint les enfants, il se mit, lui aussi, à sauter, ce qui lui donnait l'air très drôle. Quand Fred s arrêta de jouer, le grand singe se précipita sur la piste et entoura les jambes du violoniste de ses bras velus.

« II aime beaucoup Fred, expliqua Gino.

Et maintenant, c'est à lui de répéter. Il va jouer au tennis, et je dois lui servir de partenaire.»

A son tour, Gino passa sur la piste. Charlie alla gravement à sa rencontre et lui donna l'accolade. Une petite fille apporta des raquettes aux deux joueurs. Charlie s'empara de la sienne et, la tenant à bout de bras, la fit siffler dans l'air, comme pour s'exercer.

La partie commença alors. Gino lança une balle que Charlie attrapa aussitôt. Puis il en lança une autre, une autre encore, à une vitesse de plus en plus grande. Charlie les rattrapa toutes. Les balles étaient faiblement gonflées, ce qui les empêchait de rebondir trop loin lorsqu'elles touchaient l'herbe. Elles ne pouvaient ni s'égarer ni blesser les spectateurs en sortant de la piste.

Soudain, Charlie courut à Gino et lui arracha sa raquette. Cela faisait partie de leur numéro. Le chimpanzé avait maintenant une raquette dans chaque main. Gino se mit à lui envoyer les balles à toute vitesse. Charlie les rattrapa tantôt avec une raquette, tantôt avec l'autre. A un moment donné, il en manqua une. Alors, il jeta les deux raquettes d'un air de dépit et, pour prouver à quel point il était contrarié, il se roula par terre en poussant des cris de colère.

« Tu as perdu! » cria alors Gino.

Charlie n'attendait que cette parole pour jouer la seconde partie de son numéro. Il se releva d'un bond, ramassa sa raquette d'un air plus furieux que jamais et se mit à poursuivre Gino tout autour de la piste. A la fin, il lui jeta la raquette à la tête (Gino, qui s'y attendait, n'eut aucun mal à l'éviter) et il quitta la piste en bougonnant et en se grattant sous le bras d'un geste fort peu élégant.

Les enfants se tenaient les côtes de rire. Us n'avaient jamais assisté à une partie de tennis aussi comique.

« Ce Charlie! s'écria Mick en s'esclaffant. C'est un vrai clown. Est-ce qu'il fait son numéro tous les soirs?

— Je pense bien! répondit Gino. Et il est fameusement adroit avec sa raquette. Quelquefois, nous invitons un spectateur à venir se mesurer avec lui. Il ne rate jamais une balle.

— Ça m'amuserait bien d'échanger quelques balles avec lui, murmura Pilou.

—Je pense que si tu demandes la permission à grand-père, il te le permettra », dit Gino en souriant.

Pilou rougit un peu. Il devinait ce que

signifiait le sourire de son nouvel ami... Après avoir voulu interdire l'accès de « son » pré au cirque Barbarino, voilà que Pilou s'enthousiasmait pour ce même cirque et rêvait presque d'en faire partie.

Ce jour-là, Charlie se sentait sans doute d'humeur facétieuse car, au lieu de regagner sa cage, il vint retrouver les enfants. Pris d'une fantaisie soudaine, il enlaça Gino de ses grands bras et tenta de lui faire perdre l'équilibre.

Le jeune garçon se dégagea vivement.

« Hé, pas de ça, mon vieux! Bas les pattes! Je t'aime bien, mais je me méfie quand même de ce qui peut te passer dans le crâne. Tu ne connais pas ta force et tu pourrais me faire mal sans le vouloir. Tiens... regarde plutôt l'âne danseur qui vient d'entrer en piste! »

L'âne en question offrait un aspect des plus étranges. Il avait un pelage d'un beau gris sombre, et Annie constata qu'il agitait fièrement la tête, tandis qu'il faisait un premier tour de piste en galopant.

Soudain, il s'immobilisa et regarda autour de lui. Puis il s'assit brusquement, leva une patte et se gratta le museau. Annie écarquilla les yeux d'étonnement. Elle n'avait jamais vu un animal pareil!

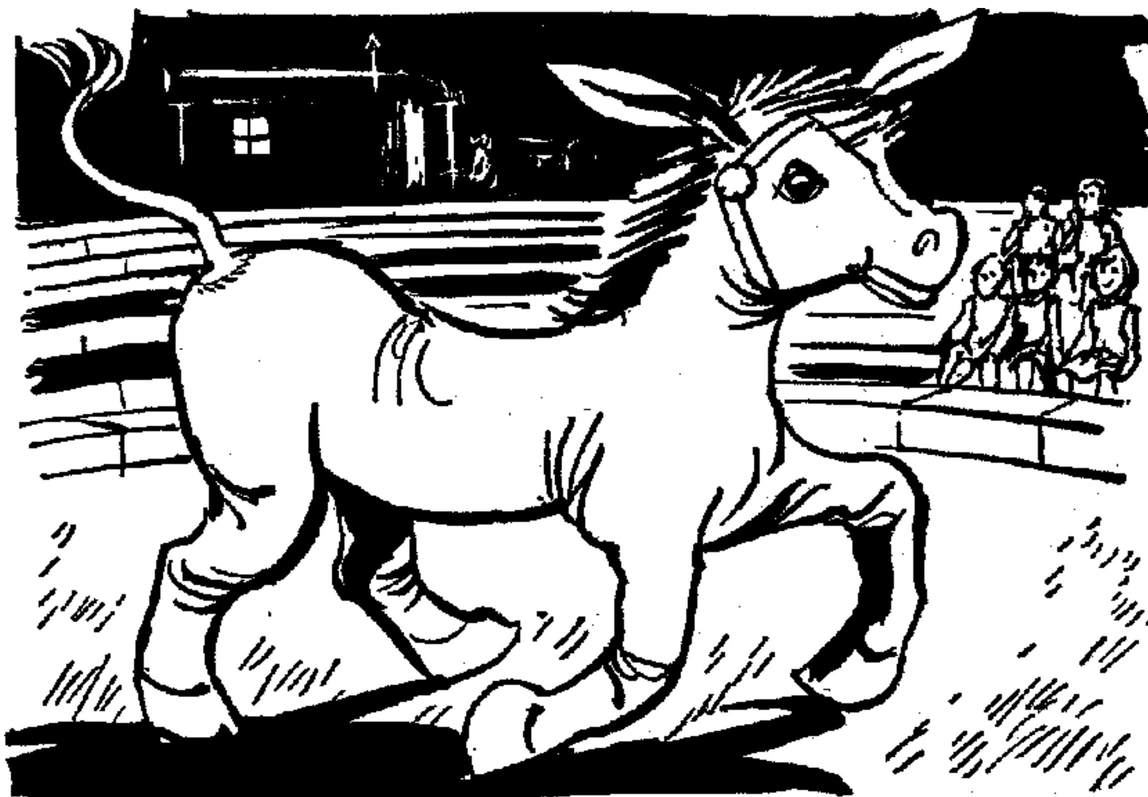
Et voilà que l'orchestre se mettait à jouer. On vit alors l'âne se relever et écouter de toutes ses oreilles qu'il agitait» tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, cependant qu'il hochait la tête bien en mesure.

L'orchestre attaqua une marche. L'âne parut écouter plus attentivement que jamais, puis il se mit à marcher en suivant le rythme de la musique, tout autour de la piste : clip-clop, clip-clop, un-deux, un-deux!

A un certain moment, il parut fatigué, car il s'assit lourdement, comme s'il n'en pouvait plus. Les enfants éclatèrent de rire. L'âne voulut alors se relever mais sans doute s'y prit-il fort mal, car ses pattes de derrière s'emmêlèrent avec ses pattes de devant et il retomba sur son arrière-train de la plus ridicule des manières. Les rires redoublèrent. Annie fut la seule à s'inquiéter.

« J'espère qu'il ne s'est pas fait mal, dit-elle. Pauvre âne! Il finira par se casser une patte s'il continue comme ça! Oh! Gino! Va donc l'aider! Il s'emmêle de plus en plus! »

Le malheureux quadrupède émit un braiement lamentable, essaya une nouvelle fois de se lever et retomba encore un coup.



L'orchestre changea d'air, et l'âne, subitement requinqué, bondit sur ses quatre pattes et se lança dans une gigue désordonnée qui, presque aussitôt, s'assagit pour se transformer en danse des claquettes. Clic-clicliclic-clic-clac! Clic-clicliclic-clic-clac! Cet âne était un merveilleux danseur de claquettes!

Annie exprima tout haut son étonnement.

« Je n'aurais jamais cru qu'on puisse apprendre à un âne à faire des claquettes! » s'écria-t-elle, tandis que les autres se tordaient de rire.

Mais, bientôt, l'âne commença à donner de nouveaux signes de fatigue. Il cessa de

danser, tandis que l'orchestre continuait à jouer. L'âne galopa jusqu'à lui et se mit à trépigner sur place. Une voix caverneuse s'échappa de sa poitrine.

« Trop vite! Beaucoup trop vite! »

Les musiciens ne tinrent aucun compte de l'observation et poursuivirent leur morceau à toute allure. L'âne se baissa alors, et sa tête commença à s'agiter frénétiquement. Tout d'un coup, elle se détacha du corps et tomba par terre, Annie sursauta en poussant un cri de frayeur.

« Que tu es donc sotte, Annie! s'écria Mick. Tu croyais vraiment qu'il s'agissait d'un âne véritable?

— Ce... ce n'en est donc pas un? murmura Annie, soulagée. Il ressemble beaucoup à celui qui promène les enfants, sur la plage de Kernach. »

Cependant, l'âne venait de se séparer en deux. Un homme de petite taille surgit de chacune des moitiés après avoir libéré ses jambes des étuis de véritable peau d'âne qui les entouraient.

« J'aimerais bien posséder une peau d'âne comme ça! s'écria Pilou. Comme ce serait amusant! Tu ne crois pas, Mick? Tu pourrais jouer le rôle des pattes de derrière et moi celui des pattes de devant.

— Ma foi, déclara François en riant, je crois que tu pourrais faire l'âne à toi tout seul, si j'en juge par la manière dont tu te conduis souvent. Ah! Voici Dick, le tireur d'élite! »

Mais avant que le fameux tireur ait pu commencer son numéro, une discussion assez violente s'engagea entre les deux hommes constituant l'âne danseur et les musiciens de l'orchestre.

« Pourquoi jouez-vous si vite? demandaient les deux compères. Vous savez bien que nous sommes incapables de vous suivre à une telle allure. Vous voulez gâcher notre numéro ou quoi? »

Les musiciens crièrent en retour quelque chose que les enfants n'entendirent pas. La réplique devait être assez brutale, car les deux hommes serrèrent les poings et firent mine de se jeter sur leurs insulteurs.

A la même seconde, une voix autoritaire s'éleva. Tout le monde tressaillit. C'était M. Barbarino, le vieux grand-père, qui intervenait fort à propos. Il n'était certes pas question de discuter ses ordres.

« Assez! rugit-il. Tonio et Beppo! Sortez immédiatement de cette piste. Et toi, Flavio, tout chef d'orchestre que tu sois, j'aurai un mot à te dire tout à l'heure. »

Tonio et Beppo se retirèrent aussitôt, emportant la peau d'âne avec eux.

Dick, le tireur d'élite, ne payait pas de mine. Il avait l'air quelconque dans un vieux complet de flanelle grise.

« Bien entendu, expliqua Gino à ses amis, ce n'est pas dans ce costume qu'il se présente devant le public. Vous pourrez l'admirer demain dans toute sa splendeur, pendant la représentation. Ce soir, son entraînement durera peu, mais il est capable d'accomplir une foule d'exploits extraordinaires. Si on jette une minuscule pièce de monnaie très haut en l'air, il ne manque jamais de la toucher en plein vol. Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres. Et il a beaucoup d'allure dans son costume de cow-boy. Quant à son petit cheval, c'est une pure merveille. Il fait le tour de la piste sans le moindre écart, alors que le pistolet de son maître lui pétarade aux oreilles. Tenez... regardez-le d'ailleurs. Il ne quitte pas Dick des yeux, prêt à répondre à son premier appel. »

Un très joli petit cheval blanc se tenait en effet à l'entrée de la piste, suivant des yeux tous les mouvements de Dick. Il piaffait même sur place comme pour lui dire :

« Allons! Dépêche-toi. Je t'attends! Vas-tu me faire signe d'avancer, à la fin? »

Or, juste comme Dick, qui s'était entraîné seul un moment, allait appeler sa monture, M. Barbarino intervint de nouveau.

« C'est suffisant pour ce soir, Dick. On m'a dit que ton cheval s'était légèrement blessé à la patte... Laisse-le se reposer jusqu'à demain.

— Très bien, patron. Merci », répondit le tireur d'élite.

Il fit au directeur du cirque un petit salut plein d'élégance et courut prendre son cheval blanc par la bride.

« Quel est le prochain numéro, Gino? demanda Claude qui appréciait beaucoup cette répétition pleine d'imprévu.

— Je n'en sais rien. Les numéros ne se succèdent dans un ordre fixe que pendant les représentations. Ah! voici les acrobates... mais comme le chapiteau n'est pas encore dressé, ils ne peuvent pas se servir de leurs trapèzes. Ils s'exerceront demain matin seulement. Je pense que c'est le tour de l'homme-serpent. Oui, le voilà qui arrive. C'est un contorsionniste de premier ordre, vous savez! Je l'aime bien. Il m'offre souvent des bombons et des illustrés. »

L'Homme-Serpent avait une allure très particulière. Il était d'une maigreur incroyable et d'une taille remarquablement

haute. Il fit son entrée en piste avec une extrême simplicité.

« Je me demande, murmura Mick aux autres, .pourquoi on appelle quelquefois les contorsionnistes des « désossés »!

Il n'allait pas tarder à comprendre...

Brusquement, le contorsionniste parut se disloquer. Ses jambes plièrent mollement aux genoux, tandis que ses chevilles se déboîtaient. Il s'affaissa en tas sur le sol, comme s'il eût été incapable de marcher. L'effet était saisissant.

Puis il se mit à ployer les bras de plusieurs façons différentes. Sa tête elle-même pivota si bien sur son cou qu'il pouvait regarder derrière lui.

Ainsi lové sur lui-même, il méritait bien son nom d'Homme-Serpent.

« Du reste, expliqua Gino, à la représentation, il est vêtu d'un collant qui imite la peau de serpent. Son corps semble onduler comme celui d'un python.

— Je me demande comment il fait, murmura François, intrigué.

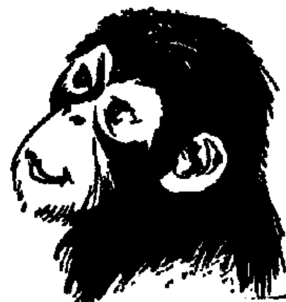
— Oh! il est entraîné depuis l'enfance, répondit Gino. Il a si bien exercé ses muscles et ses tendons que toutes les positions lui sont-devenues faciles. Nous nous casserions les os en essayant de l'imiter! Je vous le

présenterai tout à l'heure si vous voulez. C'est mon ami. Il est très gentil et je suis sûr qu'il vous plaira! »

Annie en doutait. L'homme-serpent lui paraissait un peu effrayant tout de' même. Quels drôles de gens on rencontrait dans les cirques!

Soudain, les enfants sursautèrent Une trompette, quelque part, sonnait avec force.

« C'est pour annoncer que le dîner est prêt, dit Gino. Vite! Allons retrouver grand-mère et son fricot! »





CHAPITRE X

Autour du feu de camp

TOUT joyeux, Gino entraîna ses amis loin de la piste. Comme celle-ci était brillamment éclairée, la nuit semblait d'autant plus sombre au-delà. Cependant, on arriva bientôt près du feu de camp qui flambait joyeusement, dissipant les ténèbres autour des roulottes.

Une gigantesque marmite était suspendue

au-dessus. Un agréable fumet s'en échappait.

La vieille grand-mère Barbarino était là, bien sûr, qui surveillait la cuisson de son repas. Elle remua son fricot dès qu'elle aperçut les enfants et son mari.

« Tu es resté bien longtemps sur la piste, dit-elle à celui-ci. Quelque chose n'allait pas?

— Tout allait très bien, au contraire.., mais j'ai une faim de loup, déclara le directeur du cirque en humant l'air. Ta cuisine sent bon. Allons, Gino, aide ta grand-mère!

— Volontiers! » s'écria Gino en faisant passer à son aïeule les assiettes qu'elle emplit au fur et à mesure.

Les parents de Gino et ses deux petites sœurs (dont celle qui avait conduit François en lui tenant la main) se trouvaient là aussi. Tous reçurent une énorme portion de viande et de savoureux légumes qui avaient longuement mijoté. Le vieux Barbarino se tourna vers ses convives.

« Alors? leur demanda-t-il. Avez-vous apprécié notre petite répétition?

— Oh! oui! s'écria François avec conviction. Je regrette seulement de n'avoir pas pu admirer tous les numéros, y compris es acrobates et les clowns.

— Tenez, dit en riant le grand-père de Gino, voici justement un clown qui passe... oui, cet homme, en compagnie de Madelon.

— Lui! Un clown? s'écria Mick surpris. Mais il n'a pas l'air drôle du tout. Il semble même affreusement triste.

— C'est pourtant notre célèbre Bingo, assura le directeur. Il est comique au possible quand il est sur la piste. Demain soir, il fera rire notre public aux larmes. Mais dans la vie privée, il n'est pas gai du tout. L'autre clown, Pink, est beaucoup plus dynamique, mais en piste, il a moins de succès. Tenez, le voilà qui s'approche de Madelon à pas de loup et qui lui tire les cheveux...»

La jeune écuyère, surprise par le geste du clown facétieux, se retourna avec vivacité et lui donna une tape légère sur la joue gauche. Immédiatement Pink se mit à hurler en se frottant la joue droite.

« Hou! là! là! Elle m'a frappé! Hi, hi, hi! que j'ai mal! »

Les enfants se mirent à rire en écoutant ces gémissements outrés. Mais Berlingot avait bon cœur. II crut sincèrement que le pauvre Pink souffrait et, d'un bond, se percha sur son épaulé. Puis il se pencha à son oreille et lui prodigua des mots réconfortants en son langage personnel.

Ce que voyant, Charlie s'empressa de sortir de sa cage et vint prendre Pink par la main pour lui témoigner sa sympathie,

« En voilà assez, Pink! cria M. Barbarino au clown. La prochaine fois, ce seront les chevaux qui viendront vous consoler! Recommencez ce petit numéro demain soir devant le public et je vous prédis un joli succès! »

Le clown s'éloigna en riant.

« II y a encore un membre de votre troupe que nous n'avons pas vu à la répétition, déclara François au directeur du cirque. C'est le calculateur prodige que vous annoncez sur des affiches spéciales comme « Le Magicien des Chiffres ». Il s'appelle M, Karkos, je crois.

— Oh! Karkos ne répète jamais, expliqua M. Barbarino. Il n'en a pas besoin. Peut-être se décidera-t-il à venir nous dire bonsoir tout à l'heure. Il ne fait que ce qui lui plaît. C'est un personnage étrange.

— Mais ce n'est pas un magicien véritable, n'est-ce pas? demanda Annie d'une voix timide.

— Ma foi, plaisanta M. Barbarino, je me pose quelquefois la question. Il connaît les chiffres à fond, et il n'existe pas un problème,

je crois, qu'il ne soit capable de résoudre. Demandez-lui de multiplier un nombre de douze chiffres par un autre aussi long, et il vous donnera le résultat en un clin d'œil. Il ne devrait pas gagner sa vie en s'exhibant dans un cirque. Ce n'est pas sa place. Il devrait être inventeur... un inventeur obligé de jongler avec des chiffres et des formules à longueur de journée.

— Comme mon père, alors! s'écria Pilou en se rengorgeant. Car mon père est un grand savant, vous savez... un inventeur! Parfois, quand je me glisse dans son bureau, j'aperçois des pages et des pages de chiffres, parmi des plans et des graphiques.

— Très intéressant, murmura M. Barbarino. Ton père et Karkos devraient se rencontrer. Ça les amuserait peut-être de parler chiffres ensemble! Tiens, qu'est-ce que c'est que ça, mes petits?

— Ce sont les provisions que nous avons apportées, expliqua Claude. Prenez donc une ou deux saucisses, avec un petit pain. Et voici des tomates cueillies dans le jardin de Pilou!

-— Je vous remercie, dit M. Barbarino, l'air content. C'est gentil à vous de nous offrir ce supplément sur lequel nous ne comptions pas. Vous êtes de bons petits.

— Grand-père! murmura soudain Gino en se levant. Voici M. Karkos. »

Les enfants regardèrent le nouveau venu. Ainsi, songeaient-ils, c'était là le fameux « magicien des chiffres »! Il n'était vraiment pas comme tout le monde.

Il se tenait debout, un demi-sourire aux lèvres, grand, dominateur, un peu énigmatique. Son épaisse chevelure était aussi noire que du jais. Ses yeux reflétaient les flammes du feu de camp. Il portait une barbiche en pointe. Sa voix avait des sonorités graves. A son accent, on devinait bien qu'il était originaire de quelque pays lointain,

« Vous avez des invités, ce soir, dit-il à M. Barbarino. Puis-je m'asseoir un instant avec vous?

— Oh! oui! répondît Annie qui perdait brusquement toute timidité, tant elle était heureuse de parler au célèbre magicien. Est-ce qu'un morceau de pâté en croûte vous ferait plaisir? »

M. Karkos accepta avec grâce et s'assit auprès des enfants, jambes croisées.

« Nous avons été déçus de ne pas vous applaudir à la répétition, déclara Mick. J'aurais bien aimé vous voir effectuer de tête les opérations les plus difficiles!

— Mon père serait capable de calculer

aussi vite que vous! assura Pilou qui ne pouvait s'empêcher de fanfaronner. C'est, lui aussi, un magicien des chiffres. Il est inventeur!

— Inventeur! répéta M. Karkos en savourant son pâté en croûte. Et qu'est-ce qu'il invente? »

II n'en fallait pas plus pour que Pilou se mît sur-le-champ à décrire toutes les choses merveilleuses qui étaient sorties du cerveau fertile de son' père.

« II est capable d'inventer n'importe quoi, affirma-t-il fièrement. Il a imaginé, entre autres, un nouveau système de pilotage automatique pour avion. Il a inventé aussi le « rytramon », dont vous avez sûrement entendu parler, et aussi le « bégatron » qui est une sorte de radar perfectionné qui doit rendre les plus grands services. »

M. Karkos parut soudain très intéressé.

« Attends un peu, mon garçon! s'écria-t-il. Oui» j'ai entendu parler de ces inventions en effet! Pourtant, je ne peux pas dire que je les connais.

— Oh! C'est qu'elles sont encore plus ou moins secrètes! répondit Pilou.

— Ton père doit être très intelligent, c'est certain. Il doit avoir un cerveau peu ordinaire. »

Le compliment toucha Pilou. Il rayonnait d'orgueil.

« Les journaux ont publié des articles sur ses plus récentes découvertes, dit-il. Des reporters sont venus à la maison interviewer papa, et on voulait même le faire passer à la télévision, mais il n'a pas voulu. Il s'est fâché tout rouge. Il a horreur qu'on le dérange. Ça se comprend, du reste. Il travaille en ce moment sur une nouvelle idée qui, croit-il, doit révolutionner le monde. C'est vous dire qu'il ne tient pas à ce que les gens viennent lui faire perdre son temps.



Pourtant, il y a toujours des curieux qui se faufilent dans le jardin de la villa dans l'espoir d'admirer sa tour de près.

— Sa tour? Quelle tour? » demanda M. Karkos, surpris.

Pilou allait répondre, quand il reçut un coup de coude de François. Il se tourna vers celui-ci et vit que son ami lui faisait les gros yeux. Claude aussi le foudroyait du regard. Pilou devint subitement très rouge. Il se rappelait que son père lui avait bien recommandé de ne jamais parler de ses travaux à quiconque. Ses recherches devaient rester secrètes.

Il fit alors mine de s'étouffer et se mit à tousser dans son mouchoir, en espérant que ses camarades en profiteraient pour aiguiller la conversation sur un autre sujet., ce que François s'empressa de faire.

« Oh! Monsieur Karkos ! dit-il au calculateur prodige. Cela vous ennuierait-il beaucoup de nous donner un échantillon de votre talent? Il paraît que vous trouvez le résultat de n'importe quelle opération en un temps record!

— C'est vrai, affirma M. Karkos. Les chiffres n'ont pas de secrets pour moi. Posez-moi n'importe quel problème, et je vous fournirai aussitôt la réponse.

— Eh bien! s'écria Pilou, multipliez donc 63 342 par 80 953! Ha, ha! Il vous faudra un certain temps pour calculer ça, je suppose?

— Pas du tout, répondit M. Karkos. Le résultat est 5 127 724 926!... Ta question était bien facile, mon garçon!

— Ça, alors! s'exclama Pilou, stupéfait. La réponse est-elle exacte, François? »

François fit la multiplication sur un bout de papier, ce qui lui demanda un long moment.

« Oui, dit-il. Tout à fait exacte. Vraiment, monsieur, vous calculez avec une rapidité prodigieuse.

— A mon tour! s'écria Claude. Puis-je vous donner deux nombres, monsieur? Combien fait 602 491 multiplié par 352?

— J'obtiens 212076832! » déclara sur-le-champ M. Karkos.

Une fois encore, François vérifia sur le papier.

« Exact! annonça-t-il. C'est merveilleux. Comment faites-vous, monsieur?

— C'est un truc de magie... de magie élémentaire, assura M. Karkos. Je suis sûr que le père de votre ami serait capable de calculer aussi vite que moi! ajouta-t-il en regardant Pilou... Vrai, mon garçon, je serais très heureux si je pouvais rencontrer

ton papa. Nous aurions certainement beaucoup de plaisir à discuter ensemble. J'ai entendu parler de sa fameuse tour. Comme tu vois, même nous, étrangers, sommes au courant des travaux de ton illustre père. Je suis sûr qu'il doit avoir peur qu'on lui vole ses secrets?

—- Oh! non, je ne crois pas, répondit Pilou. Ils sont en sûreté. La tour constitue une bonne cachette et... »

II s'arrêta net et rougit brusquement. C'est que François venait de lui allonger un nouveau coup de coude. Comment avait-il pu être assez sot pour révéler que les plans secrets de son père se trouvaient cachés dans la tour?

François, désireux de prévenir de nouvelles gaffes de Pilou, décida qu'il était temps de l'entraîner loin de M. Karkos et de le gronder sévèrement pour s'être montré trop bavard.

Il consulta donc sa montre et fit mine d'être horrifié par l'heure tardive.

« Sapristi! Comme le temps a filé vite! Nous avions promis à Jeanne d'aller lui dire bonsoir avant de nous coucher, et elle doit se demander où nous sommes passés. Allons, viens, Pilou. Venez aussi, vous autres! Il faut partir. Nous vous remercions

beaucoup, ajouta-t-il en se tournant vers le directeur du cirque et sa femme, de votre aimable invitation.

— Mais vous n'avez pas terminé votre repas! s'écria M. Barbarino, surpris. Et Fred le Violoneux n'est pas encore venu!

— C'est vrai, mais nous ne voulons pas faire attendre Jeanne plus longtemps », déclara Claude, sautant sur le prétexte imaginé par son cousin.

Elle se leva, et les autres l'imitèrent. « Mangez au moins vos bananes et vos pommes, proposa M. Barbarino.

— Oh! nous les avions apportées pour Charlie *»,* affirma François en faisant une légère entorse à la vérité.

Pilou, qui était- gourmand, commençait à protester, mais les autres ne le lui permirent pas. Ils l'entraînèrent vivement.

Quand tous les enfants se retrouvèrent dans le jardin de M. Lagarde, François et Claude se précipitèrent sur Pilou.

« As-tu perdu la tête, espèce d'animal? lui jeta François furieux. Tu ne t'es donc pas rendu compte que Karkos essayait de te faire trahir les secrets de ton père... ou du moins le peu que tu en sais?

— Bah! protesta Pilou. Tu t'imagines des choses. Tu exagères toujours.

— En tout cas, moi, je ne laisse jamais échapper un mot des recherches de mon père! affirma Claude avec un regard lourd de mépris pour Pilou.

— Mais je n'ai rien dit! hurla Pilou. Et JM. Karkos est un monsieur très convenable. Je me demande de quoi vous pourriez le soupçonner!

— Il ne me plaît pas, déclara François avec gravité. Cet homme ne m'inspire pas confiance. Et tu lui as débité bien gentiment tout ce qu'il a voulu. J'ai honte de toi, Pilou ! Tu as eu la langue beaucoup trop longue, et ton père serait fou de rage s'il apprenait comment tu t'es conduit ce soir. »

C'en fut trop pour Pilou. Il sentait les larmes lui monter aux yeux. Pivotant sur ses talons, il s'enfuit en direction de la villa, pressant Berlingot contre son cœur.

« C est vrai, Berlingot, murmurait-il tout en courant. J'ai eu tort. J'ai trop parlé. Mais c'est que je me sentais tellement fier de papa! Oh! quel imbécile je fais! »

En passant près de la tour, il vit une lumière briller tout en haut. Le professeur Lagarde était en plein travail. Les longues antennes émettaient un

faible son. Pilou resta là un moment, à renifler ses larmes. Soudain, la lumière s'éteignit.

« Papa va rentrer se coucher, pensa Pilou. Je ferais bien d'en faire autant. Je ne me sens pas le courage de rejoindre les autres sous la tente. Je ne peux plus supporter leurs reproches! »

Sans bruit, le jeune garçon se faufila dans la maison et gagna sa chambre à coucher. Il se dévêtit et fît rapidement sa toilette, un peu réconforté par le babil familier et amical de son petit singe.

Les événements de la soirée avaient secoué Pilou.

« Jamais je n'arriverai à m'endormir! » songeait-il en se glissant entre ses draps.

Et pourtant, moins de cinq minutes plus tard, il était plongé dans un profond sommeil.





CHAPITRE XI

Activités nocturnes

EN VOYANT Pilou s'éloigner d'eux à toutes jambes, François et les autres n'avaient rien tenté pour le retenir.

« Qu'il aille donc bouder dans son coin! murmura François qui se sentait de très mauvaise humeur. Allons bavarder un moment dans une des tentes avant de nous coucher.

— Cela m'ennuie que Pilou ne campe pas avec nous pour la première nuit, déclara Annie. S'il s'est montré indiscret, je ne pense pas qu'il l'ait fait exprès.

— Il ne manquerait plus que ça! protesta Claude. Il a agi comme un étourneau. Cette leçon devrait bien lui mettre un peu de plomb dans la tête. Mon Dieu, que je suis fatiguée! Pas toi, Dago? »

Elle se mit à bâiller, et Dagobert en fit autant. Puis ce fut le tour de Mick.

« Ma parole! C'est contagieux! » dit-il en riant.

Tous les enfants, à dire vrai, éprouvaient le besoin de dormir. Aussi ne prolongèrent-ils pas la veillée. François fit remarquer que la nuit était chaude, le temps sec, et qu'un beau croissant de lune brillait au ciel. Après quoi, les garçons prirent congé de Claude et d'Annie.

« Dormez bien, leur dit François, et ne poussez pas des hurlements si une araignée vous réveille. Je vous préviens : il en faudrait davantage pour que je vole à votre secours! »

Annie riposta aussitôt:

« Je voudrais bien savoir ce que tu ferais, toi, si une de ces sales bestioles se promenait sur ton visage et se mettait à tisser sa toile

entre ton nez et ton menton avec l'espoir d'attraper des mouches. »

François éclata de rire, tandis que Claude rassurait sa cousine.

« Ne te tracasse pas, Annie. Je n'ai pas peur des araignées, moi. Je te défendrai contre le monstre! Et toi, Dago, tâche d'ouvrir l'œil cette nuit pour nous signaler l'ennemi à temps!

— Allons, bonne nuit, les filles! marmonna Mick dont les yeux se fermaient déjà. Dommage que Pilou nous ait abandonnés. Enfin, la prochaine fois, espérons qu'il saura se taire quand il le faut! »

Quelques instants plus tard, François, Mick, Claude et Annie étaient endormis, Aucun bruit ne s'élevait de leur petit camp.

Un peu au-delà, le cirque, lui aussi, reposait tranquillement, bien que l'on pût encore voir quelques lumières briller ça et là parmi les roulottes. Quelqu'un, même, jouait en sourdine du banjo. Mais cette musique était si faible qu'elle ne troublait pas vraiment le silence.

Quelques nuages cachèrent la lune. Les dernières lueurs du cirque s'éteignirent les unes après les autres. Le vent agita le sommet des arbres. Une chouette ulula.

Dans le vaste pré, personne n'entendit le

léger bruit qui, soudain, dénonça la présence de quelqu'un qui se mouvait au milieu des roulottes. Personne ne vit non plus la silhouette qui se glissait à pas furtifs de voiture en voiture. Les gens du voyage dormaient aussi profondément que le Club des Cinq.

Car Dagobert, lui aussi, dormait. Tout à coup, sans savoir pourquoi, il s'éveilla. Il ne bougea pas, mais ses oreilles se dressèrent, et il écouta avec attention. Puis il gronda sans pour autant tirer Claude de son sommeil. Il n'avait pas l'intention d'aboyer, aussi longtemps que l'inconnu qui circulait au-dehors ne s'approcherait pas de la tente de Claude ou de celle des garçons.

Soudain, un raclement de gorge bizarre lui parvint, qu'il reconnut aussitôt. Charlie, le chimpanzé!... Bon! C'était un ami! Il n'y avait pas à se tracasser! Et là-dessus, Dagobert se rendormit.

A la villa *Grand Large,* Pilou, dans son lit, ronflait de tout son cœur, Berlingot à ses pieds. Il n'entendit pas un faible son provenant de la cour qui séparait la maison de la tour. Il est vrai que ce bruit était à peine audible : on eut dit le pied de quelqu'un heurtant une pierre. Peu après, cependant, d'autres bruits suivirent : une

personne invisible chuchotait dans l'ombre,;, des pas effleuraient le sol...

Tout cela serait demeuré ignoré de tous si Jeanne, soudain, ne s'était réveillée, en proie à une soif terrible. Sans allumer sa lampe de chevet, elle tendit la main vers le verre d'eau qu'elle disposait chaque soir à côté d'elle. Comme elle le reposait après avoir bu, son oreille enregistra un son bizarre.

« Ce ne sont pas les enfants, songea-t-elle. J'ai aperçu Pilou qui regagnait sa chambre tout à l'heure, et les autres campent dans le pré. Hé, là ! J'espère qu'il ne s'agit pas d'un cambrioleur... ou d'un espion à la recherche des précieux secrets du professeur! C'est que M. Lagarde laisse traîner ses papiers un peu partout. Encore heureux qu'il enferme les plus importants dans la tour! »

N'entendant plus rien, Jeanne s'apprêtait à se rendormir, quand elle perçut à nouveau le bruit suspect. Cette fois, elle s'en alarma sérieusement.

« On dirait que ça vient de la tour, murmura-t-elle tout en se levant. Pourtant, je ne vois aucune lueur de ce côté! ».

La tour, en effet, restait plongée dans l'obscurité la plus complète.

La lune boudait toujours. Jeanne, debout devant sa fenêtre, attendit que le vent veuille bien dissiper les nuages.

Soudain, un nouveau bruit se fit entendre. Etait-ce un glissement? Et voilà qu'un chuchotement s élevait de la cour.

Cette fois, Jeanne éprouva une peur réelle. Un frisson courut le long de son dos. Elle comprit qu'il fallait au plus vite réveiller M. Lagarde. Peut-être s agissait-il de quelqu'un cherchant à s'emparer des plans de sa nouvelle et encore secrète invention!

Au même moment, la lune surgit enfin de derrière les nuages, et Jeanne regarda par la fenêtre... Alors, la brave femme poussa un cri perçant, et se rejeta en arrière.

« Au voleur! hurla-t-elle. Un homme est en train d'escalader le mur de la tour… Monsieur Lagarde! Monsieur Lagarde, réveillez-vous! Vite! vite! Au voleur! Au secours! Appelez la police! »

Le bruit d'un long glissement lui parvint de dehors. Réunissant tout son courage, la domestique plongea ses regards dans la cour. Hélas! la lune était de nouveau cachée, et l'on ne pouvait rien voir.

Maintenant, le silence était tel que Jeanne ne put le supporter plus longtemps. Elle se

précipita hors de sa chambre en se remettant à crier :

« Au voleur! Arrêtez-le! Monsieur, réveillez-vous! »

Cette fois-ci, le professeur se réveilla en sursaut, bondit hors de son lit, enfila sa robe de chambre en toute hâte-et se rua dans le corridor où il faillit tamponner Jeanne. Il ne la reconnut pas tout de suite et, croyant que c'était elle le voleur, il l'empoigna d une main ferme. Jeanne, de son côté, s'imagina qu'elle était attaquée par un inconnu et redoubla ses clameurs. Tous deux luttèrent quelques secondes avant de s'apercevoir de leur méprise. Finalement, M. Lagarde se rendit compte qu'il tenait non pas un cambrioleur mais la pauvre et rondelette Jeanne.

« Jeanne ! s'écria-t-il. Qu'avez-vous à hurler ainsi? Auriez-vous eu un cauchemar, par hasard? ajouta-t-il en donnant la lumière dans le couloir.

— Oh! non! Non, monsieur! répondit l'infortunée domestique, encore haletante de s'être débattue. Il y a vraiment des voleurs dans la maison... ou tout au moins dans la cour. J'en ai vu un en train de grimper le long de la tour... Il devait y en avoir d'autres en bas. Je les ai entendus chuchoter, monsieur.



Mon Dieu, que j'ai eu peur! Qu'allons-nous faire? Vous devriez téléphoner tout de suite à la police, monsieur!

— Hum... murmura le professeur, incrédule. Etes-vous bien sûre, Jeanne, de n'avoir pas eu un mauvais rêve? Je veux dire... s'il s'agit de véritables voleurs, je téléphonerai à la gendarmerie, c'est certain... mais la gendarmerie est loin d'ici, et je ne voudrais pas déranger pour rien nos braves pandores.

— Au moins, monsieur, supplia Jeanne, prenez une torche électrique et allons voir si-quelque chose est arrivé. Vous savez bien

que vous avez des documents précieux enfermés dans cette tour... entre autres, les plans de votre nouvelle invention. Oh! oui, monsieur, vous vous étonnez que je sois au courant, mais j'ai des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, n'est-ce pas? C'est moi qui fais votre ménage et, bien souvent, je range des papiers que vous ne devriez pas laisser traîner. Et puis aussi, vous parlez souvent tout haut quand vous êtes seul. Mais tranquillisez-vous, monsieur, je ne répète jamais rien. Au contraire, je veille à ce que vos secrets ne soient pas connus à l'extérieur.

— Je sais, ma bonne Jeanne, je sais, affirma le professeur en essayant d'endiguer le flot de paroles de sa fidèle servante. Je ne doute pas de vous. Mais tout semble fort paisible maintenant. J'ai jeté un coup d'œil dans la cour avant de quitter ma chambre et je n'ai rien vu. Vous savez bien, du reste, que personne ne peut pénétrer dans ma tour. Elle a trois clefs différentes : une pour la porte du bas, une pour la porte qui se trouve à mi-hauteur de la tour, et la dernière pour la porte du haut. Allons, Jeanne, je fais appel à votre bon sens. Personne ne peut s'être servi de mes trois clefs... Voyez vous-même, ajouta-t-il en poussant la porte

de sa chambre. Elles sont toutes là, sur ma commode. »

Jeanne parut se calmer un peu. Pourtant, elle n'était pas entièrement satisfaite.

« Je suis certaine d'avoir entendu chuchoter et aussi d'avoir vu une ombre grimper le long de la tour, monsieur. Et quand je dis grimper... peut-être descendait-elle, au contraire. Ça paraît fantastique, mais c'est ainsi. Je vous en prie, monsieur, venez avec moi et faisons une ronde. Toute seule, je n'oserais pas. Et je ne pourrais pas me rendormir avant d'avoir vérifié si, oui ou non, quelqu'un a forcé la porte de la tour ou s'est servi d'une échelle pour y monter.

— Très bien, Jeanne, dit le professeur en poussant un gros soupir. Allez passer un peignoir, et nous irons voir de quoi il retourne. Nous contrôlerons la fermeture de toutes les portes... et nous vérifierons aussi pour l'échelle. Quoique, vous savez, il en faudrait une gigantesque pour atteindre le faîte de la tour! Le voleur devrait être d'une force herculéenne pour transporter Une échelle pareille... d'un tel poids et d'une telle longueur. Enfin... puisque cela doit vous. rassurer... »

Quelques minutes plus tard, Jeanne et

M. Lagarde se retrouvèrent dans la cour, fort perplexes. Aucune trace d'échelle! Aucune trace d'escalade sur le mur de la tour! Et la porte d'entrée de celle-ci était dûment fermée à clef!

« Ouvrez-la, monsieur, suggéra Jeanne, et allons voir si les autres portes sont aussi bien fermées!

— Je crois que vous exagérez, Jeanne, répondit le professeur avec impatience. Tenez, prenez donc les clefs vous-même et allez vous rendre compte. Vous devriez bien comprendre que, puisque la porte du bas est fermée, les autres le sont aussi! Dépêchez-vous... »

Jeanne, tremblante malgré elle, introduisit une grosse clef dans la serrure de la porte d'entrée qu'elle ouvrit. Elle commença à monter l'escalier en spirale. A mi-hauteur de la tour, la seconde porte l'arrêta : cette porte, comme la première, était fermée à clef. Jeanne se traita tout bas de sotte mais n'en poursuivit pas moins son ascension. La troisième porte — celle du haut — était fermée comme les précédentes. Jeanne ne prit pas la peine de l'ouvrir. Elle poussa un soupir de soulagement et redescendit sans oublier de refermer avec soin la porte du milieu et celle du bas. Après quoi elle rendit

les trois clefs au professeur qui l'attendait dans la cour.

« Tout est fermé, monsieur, assura-t-elle d'un air penaud. N'empêche que j'ai vu quelqu'un et que j'ai surpris des chuchotements. Je le jurerais s'il le fallait!

— Je crois que vous étiez si effrayée que vous avez imaginé un tas de choses, répliqua M. Lagarde en réprimant un bâillement. Vous conviendrez avec moi, Jeanne, que le mur de la tour est tellement dépourvu d'aspérités que personne ne pourrait l'escalader. Quant à traîner une immense échelle dans notre petite cour sans faire beaucoup de bruit, cela me semble impossible.

— Je regrette bien de vous avoir dérangé, murmura la pauvre Jeanne. Heureusement que Pilou ne s'est pas réveillé. On a le sommeil profond à cet âge.

— Comment! s'exclama le professeur étonné. Mon fils ne campe donc pas dans le pré avec les autres?

— Heu... je pense qu'ils ont dû se disputer. Pilou est rentré seul et dort dans sa chambre.

— Ah! bon! Retournez vous coucher et ne vous tracassez plus, Jeanne. Tout va bien. Demain, vous serez la première à rire de votre cauchemar. »

Et, abandonnant la servante désemparée, M. Lagarde regagna sa chambre en bâillant. Avant de se glisser entre ses draps, il jeta un dernier regard à la cour paisible et haussa les épaules. Décidément, songeait-il, Jeanne avait trop d'imagination. Comme si quelqu'un avait pu grimper le long du mur de la tour et pénétrer dans la pièce du haut! Quelle sottise!

Un sourire de pitié aux lèvres, M. Lagarde se recoucha et ne tarda pas à se rendormir.

Hélas! Jeanne ne s'était pas trompée. Quelqu'un s'était bel et bien glissé dans le bureau secret du professeur, tout au sommet de la tour!

Le père de Pilou éprouva un rude choc, le lendemain matin, lorsque, après avoir traversé la cour, ouvert la porte d'entrée de la tour, gravi l'escalier en spirale jusqu'à mi-hauteur, ouvert la seconde porte, continué son ascension et ouvert enfin la troisième et dernière porte, il se trouva soudain devant un spectacle ahurissant...

Debout sur le seuil, le professeur n'en croyait pas ses yeux. Tous ses papiers précieux, toutes ses notes secrètes se trouvaient épars sur le plancher. Au fait, y étaient-ils bien fous? M. Lagarde se jeta à quatre pattes pour ramasser les feuillets

volants et, très vite, s'aperçut qu'un grand nombre manquait. Chose curieuse, ceux qui avaient disparu semblaient avoir été volés au hasard : quelques plans, quelques pages couvertes de chiffres, quelques lettres oubliées sur le bureau...

Le professeur constata aussi que son encrier avait été renversé et également, chose surprenante, qu'une petite pendulette sans valeur s'était envolée en même temps *que* les documents précieux.

Ainsi, Jeanne ne s'était pas trompée. Un voleur était bien venu la nuit précédente. Un voleur qui pouvait, semblait-il, passer à travers trois portes fermées à clef ou dresser une échelle interminable et ensuite l'escamoter en quelques secondes sans faire de bruit. Inimaginable!

« Je vais alerter les gendarmes, se dit M. Lagarde. Mais c'est un véritable mystère! Et Pilou n'a certainement rien entendu du tout. Sinon, il serait déjà là! Cette histoire est bien curieuse! »



CHAPITRE XII

La tour garde son secret

CE matin-là, lorsque Jeanne lui apprit les événements de la nuit, Pilou parut bouleversé.

« Ton père est dans tous ses états, expliqua Jeanne au jeune garçon. Il est descendu de très bonne heure, car il avait un travail urgent à finir dans la tour, et qu'est-il arrivé?... A peine a-t-il eu ouvert la porte de la pièce du haut qu'il a aperçu ses documents

éparpillés sur le sol. Beaucoup ont disparu et...

— Jeanne! s'écria Pilou horrifié. Est-ce possible? Mais c'est terrible! Papa gardait là-haut ses papiers les plus précieux... entre autres, les plans de sa toute dernière invention. Il s'agit d'un appareil merveilleux, Jeanne, que je serais bien incapable de vous décrire mais qui doit servir à...

— Il ne faut souffler mot de l'invention de ton père à personne, même à moi, déclara Jeanne d'un ton sévère. Tu es trop bavard, Pilou, et je ne serais pas étonnée si tu avais eu la langue trop longue ces jours-ci. Quelqu'un de mal intentionné a pu t'entendre... »

Pilou devint brusquement tout pâle. Il se demandait si Jeanne n'avait pas raison. Avait-il trop parlé en public? Dans l'autobus, peut-être? Ou au cirque? Que diraient les autres — surtout Claude et François —, lorsqu'ils apprendraient que certains précieux documents du professeur Lagarde avaient été volés dans la tour? François déclarerait que le cambriolage n'aurait pas eu lieu si lui, Pilou, s'était montré plus discret. Et puis, savait-on si les journaux ne publieraient pas toute l'affaire en première page? Dans ce cas, ce serait de

nouveau l'envahissement de la villa par des hordes de curieux venus visiter « le lieu du crime » et contempler la tour aux antennes mouvantes.

Pilou se dépêcha de faire sa toilette et de s'habiller. Il alla rejoindre Jeanne dans sa cuisine pour tenter d'obtenir des détails supplémentaires. Jeanne lui dit qu'elle était sûre d'avoir entendu des chuchotements dans la cour pendant la nuit, et aussi d'avoir aperçu une ombré à mi-hauteur de la tour.

« Ton père affirme que, pour atteindre le sommet de la tour, il aurait fallu une échelle si longue qu'il était pratiquement impossible de la faire pénétrer dans la cour, expliqua-t-elle. Mais moi, je pense qu'on s'est peut-être servi d'une échelle coulissante. Tu vois ce que je veux dire?... Une partie de l'échelle peut glisser sur l'autre au moyen d'une corde que l'on tire.

- Oui. J'ai vu des laveurs de carreaux s'en servir quelquefois.

- Eh bien, ces échelles sont légères et facilement transportables. Sais-tu ce que nous allons faire, Pilou? Dès que j'aurai fini la vaisselle du petit déjeuner, nous irons tous les deux dans la cour et nous essaierons de voir s'il y a par terre des marques d'échelle. Je n'en ai pas vu cette nuit, mais



Jeanne avait aperçu une ombre à mi-hauteur de la tour.

à la lumière du jour nous nous rendrons mieux compte... Je me demande si l'échelle n'aurait pas été traînée. Car en plus des chuchotements j'ai entendu aussi une sorte de raclement.

Vous avez peut-être raison, soupira Pilou très ennuyé. Tiens... regardez Berlingot! Il vous écoute comme s'il comprenait ce que vous racontez. Berlingot, pourquoi ne m'as-tu pas réveillé cette nuit, quand les voleurs sont venus? En général, tu ne tiens pas en place lorsque tu entends un bruit suspect! »

Berlingot sauta dans les bras de son maître et se blottit contre lui. Il sentait que Pilou était contrarié, et cela bouleversait le sensible animal. Il se mit à frotter sa joue contre le menton du jeune garçon tout en lui prodiguant des « mots » de réconfort.

Jeanne coupa court à ces effusions.

« Pilou, dit-elle, tu ferais bien d'aller trouver ton père. Essaie de le consoler. Le pauvre cher homme est effondré. Il est là-haut, dans la tour, où il tente de mettre un peu d'ordre parmi les papiers qui lui restent. Si tu avais vu la pièce après le passage du ou des voleurs! Quel chantier! »

Pilou se mit en route, presque en tremblant.

Il se demandait si son père ne devinerait pas qu'il avait été indiscret. Dans ce cas, peut-être le tiendrait-il pour responsable du vol. Si M. Lagarde l'interrogeait, Pilou serait bien forcé d'avouer la vérité : il s'était vanté en public des inventions de son père et avait même prononcé le nom du « bégatron »!

Par bonheur, le professeur était bien trop occupé à trier et à classer ses papiers pour s'inquiéter des indiscrétions possibles de son fils. Lorsque Pilou entra dans la pièce du haut de la tour, M. Lagarde achevait de dresser la liste des documents volés.

« Ah! Te voilà, Pilou! s'écria-t-il. Allons, le mal est moins grave que je ne pensais. Le cambrioleur de la nuit dernière a agi d'une façon vraiment curieuse. Il a jeté par terre tous les papiers qui couvraient ma table de travail et n'en a emporté qu'une partie. Chose étrange, il semble avoir pris des feuillets au hasard. La chance veut qu'il ait laissé les plus importants. Je les ai retrouvés épars sur le tapis. Quant à ceux qui ont été volés, je doute qu'ils profitent à notre malfaiteur. Il faut être un homme de science pour les comprendre, et encore à condition de posséder les autres : ceux qui sont restés ici!

— Tu crois que le voleur pourrait revenir chercher les feuillets qui lui manquent? demanda Pilou.

- Sans doute, répondit son père. Mais il ne les trouvera pas. Je vais les cacher autre part.

- Papa, je t'en prie, ne cache pas toi-même ces papiers! dit Pilou d'un ton suppliant. Ou du moins, indique-moi l'endroit où tu les auras mis. Tu sais comme tu es! Tu n'as pas de mémoire. Tu oublierais où tu as dissimulé ces précieux documents et tu ne pourrais plus continuer tes recherches!... As-tu une copie des feuilles de chiffres et des plans qui t'ont été volés?

- Non, mais je peux les reconstituer de tête, affirma le professeur Lagarde. Il me suffira de recommencer mes calculs. Cela me fera perdre du temps, mais j'y arriverai. C'est bien ennuyeux cependant. J'étais déjà en retard. Allons, file maintenant, Pilou. J'ai à travailler. »

Pilou, pensif, descendit l'escalier de la tour. Il devait surveiller son père de près pour s'assurer qu'il cachait bien ses documents... et dans un endroit sûr.

« Espérons, songeait le jeune garçon, qu'il ne fera pas comme la dernière fois où il avait décidé de mettre des plans à

l'abri. Il les a fourrés dans la cheminée. Et le lendemain matin, Jeanne a failli y mettre le feu. Je n'arrive pas à comprendre que quelqu'un d'aussi génial que papa agisse parfois de manière aussi sotte! »

Pilou se tracassait pour de bon. Il était persuadé que son père oublierait tout une fois qu'il aurait caché ses papiers. Il alla exposer ses préoccupations à Jeanne.

« Jeanne, lui dit-il, il paraît que le voleur n'a emporté que certains papiers et qu'il ne pourra les utiliser que s'il possède ceux qu'il a négligé de prendre. Papa croit que, lorsque notre cambrioleur s'en apercevra, il reviendra pour tenter de dérober le reste des documents.

- Eh bien, qu'il essaie! jeta la brave domestique d'un ton de défi. Je me charge de dissimuler ces notes en un lieu où aucun voleur au monde ne sera capable d'aller les dénicher. Mais pour cela, il me faut la permission de ton père, Pilou. Quant à toi, tu peux être sûr que je ne te confierai pas le secret de la cachette. Bavard comme tu l'es... »

Pilou était trop inquiet pour se sentir vexé. Il exprima tout haut ses craintes :

« J'ai peur que papa veuille cacher ses papiers dans une cheminée, comme la dernière fois,

ou encore dans un autre endroit invraisemblable où ils ne seront pas du tout à l'abri. Or, il faut les mettre là où personne ne songerait à venir les chercher. Malheureusement, si la cachette est trop bonne, papa l'oubliera très vite et ne pourra plus jamais remettre la main sur ses notes. Oh! là! là! Que c'est donc compliqué! »

Jeanne commença à s'alarmer de son côté.

« Ecoute, dit-elle. Sous prétexte d'enlever l'encre qui a taché le tapis, nous allons monter dans la tour et voir si ton père n'a pas déjà emporté ses notes pour les cacher quelque part. Ça lui ressemblerait bien de les fourrer dans la pièce même que le voleur a déjà visitée! Le vaurien n'aurait qu'à revenir dresser son échelle pendant que nous sommes endormis, entrer par la fenêtre, faire main basse sur tout ce qu'il trouverait et repartir bien tranquille! Non, non, pas de ça!

Vous avez raison, Jeanne, approuva Pilou qui ne demandait qu'à agir. Allons vite à la tour. Pourvu que papa y soit encore! »

Au même instant, Jeanne regarda par la fenêtre de la cuisine et poussa une exclamation.

« Hé! le voilà qui traverse la cour! s'écria-t-elle. Regarde, Pilou, il porte quelque chose sous son bras. Peux-tu distinguer ce que c'est? »

Pilou avait une vue excellente.

« Ce sont des journaux, constata-t-il. Ceux de ce matin, je suppose. Sapristi! Papa doit se préparer à les lire. Oh! Jeanne, pourvu que ceux de demain ne parlent pas de cette fâcheuse histoire! Nous serions de nouveau envahis par une foule de curieux. La dernière fois, papa était furieux. Les gens avaient piétiné tous nos massifs de fleurs.



— Si tu crois que j'étais contente moi-même! bougonna Jeanne. Il n'y avait plus moyen de circuler autour de la villa. Nous n'étions plus chez nous. J'avais les nerfs à fleur de peau. J'ai même vidé une casserole d'eau sur la tête d'un reporter depuis la fenêtre du premier étage... oh... heu... sans le faire exprès, bien sûr! Je ne pouvais pas deviner qu'il était là, le nez en l'air, n'est-ce pas? »

Pilou se mit à rire.

« Vous auriez dû m'appeler pour que je profite du spectacle, dit-il. Si des indiscrets reviennent traîner par ici, c'est moi, cette fois, qui leur verserai des casseroles d'eau sur la tête... toujours sans le faire exprès, naturellement. Allons, Jeanne, montons à la tour pendant que papa n'y est pas. Je vois d'ici qu'il est sorti en laissant la porte ouverte. Ce qu'il peut être étourdi, mon père! Vite, dépêchons-nous! »

Pilou et la domestique passèrent dans la cour. Tout en la traversant, Jeanne examina le sol.

« Que regardez-vous? lui demanda Pilou, - Je cherche si l'échelle du voleur n'aurait pas laissé de traces ici ou là, répondit Jeanne. Comme je te l'ai déjà expliqué, j'ai eu l'impression qu'on traînait quelque

chose par terre... ou contre le mur. Je ne peux pas préciser davantage. »

Mais c'est en vain que, au grand jour, les deux détectives improvisés tentèrent de découvrir une piste quelconque. Si échelle il y avait eu, il n'en restait aucune marque.

« Bizarre! grommela Jeanne. Ce bruit que j'ai entendu continue à me tracasser »

Elle leva les yeux et regarda le mur à pic de la tour.

« Un chat lui-même ne pourrait pas y grimper, constata-t-elle. Encore moins un homme. Il glisserait, c'est fatal.

— Et pourtant, fit remarquer Pilou, vous affirmez avoir aperçu une ombre à mi-hauteur.

— Décidément, soupira Jeanne, j'ai dû avoir la berlue... et cependant, je jurerais avoir entrevu une silhouette. Enfin, la nuit, il est facile de se tromper... Et je finis par croire que le voleur ne s'est pas non plus servi d'une échelle. Elle aurait laissé des traces. Vrai, je n'y comprends plus rien... Allons, Pilou. Grimpons là-haut avant que ton père ne revienne. »

Tous deux montèrent l'escalier en spirale. Aucune des portes n'était fermée. Sans doute le professeur ne s'était-il absenté que le temps d'aller lire ses journaux dans un

coin ensoleillé du jardin, II n'allait pas tarder à revenir.

« C'est égal, dit Jeanne mécontente. Il ne devrait pas tout laisser ainsi grand ouvert, fût-ce une seule minute. Ah! nous y voilà! Il y a des éclaboussures d'encre un peu partout. Et cette pendulette qui marchait si bien a disparu. Je me demande ce qu'un voleur à la recherche de plans secrets peut vouloir faire de cette petite pendule de quatre sous! »

Jeanne et Pilou regardèrent avec soin autour d'eux, et soudain la domestique poussa un cri de stupeur.

« Vois donc, Pilou! Ces plans... ces croquis... là, sur le bureau de ton père! Ma parole, ce sont les papiers sur lesquels il travaille en ce moment. Vois ces feuillets couverts de calculs compliqués! »

Pilou examina les papiers que lui désignait Jeanne.

« Mais oui, dit-il enfin. Ces feuilles concernent sa dernière invention. Il me les a montrées ce matin même! Je me rappelle très bien ce graphique, entre autres. Jeanne! Est-il possible qu'il soit parti comme ça, en laissant les portes ouvertes... avec ces précieux papiers sur la table? C'est invraisemblable. Et dire que tout à l'heure encore, il

me disait qu'il se disposait à les cacher soigneusement pour les mettre à l'abri d'un nouveau cambriolage! L'idée lui sera sortie de la tête, c'est sûr!

— Ecoute, Pilou. Cachons ces notes nous-mêmes. Le voleur reviendra, c'est certain, quand il s'apercevra que ces papiers lui sont indispensables pour comprendre ceux qu'il possède déjà. Il ne faut pas qu'il les trouvé. Voyons, peux-tu imaginer quelque bonne cachette?

— Eh bien... ma foi oui... c'est ça! s'écria Pilou après quelques secondes de réflexion. Nous pourrions les cacher dans l'île de Kernach! Dans un coin secret du vieux château en ruine! Jamais personne n'aura l'idée d'aller les chercher là-bas!

— L'idée me semble bonne, opina Jeanne. Je serai soulagée de les savoir loin de cette maison. »

Elle réunit vivement les feuillets épars et ajouta :

« II serait prudent de mettre François et les autres dans la confidence, Pilou. Allez cacher ces notes dans l'île le plus tôt possible. Je ne respirerai pas tant que ce ne sera pas chose faite. »

Pilou prit les papiers et redescendit dans la cour avec Jeanne. Arrivés là, ils aperçurent

le professeur qui, tout joyeux, vint à leur rencontre en annonçant :

« Ça y est! C'est fait!... Je sais bien pourquoi vous me cherchiez. Vous vouliez que je cache mes précieux documents, n'est-ce pas? Eh bien, je vous le répète, c'est fait. Approchez que je vous dise à l'oreille le secret de ma cachette! J'ai enfoui mes notes dans la cave à charbon, sous les boulets! Ha! ha! ha! »

Le pauvre croyait chuchoter mais il criait très fort.

« N'est-ce pas que c'est une bonne cachette, Jeanne? insista-t-il. Et je ne l'oublierai pas, vous savez! »

Jeanne et Pilou échangèrent un coup d'œil malicieux. Cher professeur Lagarde, si distrait! C'étaient des journaux et non ses précieuses notes qu'il avait dissimulés dans le charbon. Mais à quoi bon lui révéler son erreur? Cela n'aurait servi à rien.

Il ne restait plus qu'à mettre les précieux feuillets à l'abri!



CHAPITRE XIII

Plan défensif

PILOU commença par aller acheter les journaux du matin pour remplacer ceux cachés dans la cave à charbon. Puis il se dit qu'il était temps de se rendre au camp de ses amis et de les mettre au courant des événements de la nuit

Certes, il se sentait encore mortifié des observations que François et Claude lui avaient faites la veille. Pourtant, il ne pouvait

tarder davantage à leur communiquer les graves nouvelles. Et puis, ne fallait-il pas que tous se mettent d'accord pour transporter les documents dans l'île de Kernach?

Il partit donc, Berlingot perché sur son épaule. Claude, François, Mick et Annie se trouvaient réunis dans le pré. Ils revenaient juste de faire des provisions, et les yeux de Pilou commencèrent à briller à la vue des bonnes choses que ses amis avaient rapportées du village.

François ne fut pas fâché de constater que Pilou avait l'air plutôt en train. Il avait craint que le jeune Lagarde ne continuât à bouder, ce qui aurait gâché le plaisir de tout le monde.

« Dites donc! s'écria Pilou en guise de salut. J'ai des nouvelles sensationnelles à vous apprendre! »

Et il raconta aux autres ce qui s'était passé au cours de la nuit, sans oublier d'ajouter comment son père, croyant cacher ses précieuses formules, avait enfoui de simples journaux sous les boulets de la cave.

Claude, revenue la première de sa surprise, s'exclama :

« Pilou! Pourquoi n'as-tu pas dit à ton père qu'il s'était trompé?

— Si je l'avais fait, papa aurait emporté ses notes pour les cacher Dieu sait où, et elles auraient risqué d'être perdues à jamais.

— Mais toi, demanda Mick, que comptes-tu en faire?

— J'ai eu une idée de génie, déclara Pilou avec toute la modestie dont il était capable. Pourquoi ne les cacherions-nous pas dans... l'île de Kernach? Qu'en pensez-vous? Et comme nous connaîtrions tous la cachette, nous ne pourrions pas l'oublier. Les papiers seraient en sûreté là-bas.

— Hum!... peut-être faudrait-il mettre ton père au courant! suggéra François.

— Jeanne n'est pas de cet avis, expliqua Pilou. Voyez-vous, papa n'a pas besoin de ces notes actuellement pour continuer ses travaux. Malgré tout, il pourrait s'opposer à ce que nous les emportions hors de la maison. Or, Jeanne est persuadée que le cambrioleur va revenir a brève échéance. Il faut que d'ici là les papiers soient loin d'ici.

— Je comprends, murmura Mick.

-— Et moi j'ai une idée! s'écria Claude. Si nous griffonnions un tas de chiffres sur des feuilles de papier? Ils ne voudraient rien dire du tout, mais nous les mettrions dans la tour, à la place des notes véritables. C'est le voleur qui serait volé s'il revenait! Il n'emporterait que des papiers sans valeur. »

A cette proposition, tous les visages s'épanouirent.

« Pas bête ! approuva François en hochant la tête. Et pendant ce temps, les papiers de M. Lagarde seraient à l'abri dans l'île de Kernach. Oui... je crois que le plan est bon!

— Quand partirons-nous là-bas ? demanda Claude. Il me semble qu'il y a des siècles que je n'ai mis-les pieds sur mon île. Et la dernière fois que j'y suis allée, quelle mauvaise surprise pour moi ! Le croiriez-vous, des pique-niqueurs sans gêne étaient passés par là! Ils avaient laissé des sacs en papier, des débris de verre, des peaux d'orange et même une boîte de conserve vide!

— Pourquoi les gens font-ils ça? demanda Annie. Ils n'aimeraient pas s'installer au milieu d'ordures laissées par d'autres personnes, n'est-ce pas? Alors, ils devraient bien faire un effort pour ne pas salir les lieux où ils s'arrêtent pour manger.

— Bah! Ces gens-là sont des souillons, déclara Mick. Chez eux, ils doivent vivre dans le désordre et la malpropreté.

— Il ne faut pourtant que peu de temps pour ramasser des papiers gras et des épluchures, insista Annie.

Qu'as-tu fait des débris que tu as trouvés sur ton île, Claude?

- J'ai fait un trou dans la terre et je les ai poussés dedans, expliqua Claude. Et, chaque fois que j'enfonçais ma bêche dans le sol, je maudissais à haute voix ces affreux pique-niqueurs! J'aurais voulu pouvoir les enterrer eux aussi au fond de mon trou! »

Claude avait pris un air si féroce que les autres éclatèrent de rire. Dagobert laissa pendre sa langue comme s'il riait lui aussi, et Berlingot se mit à danser de joie.

« Cette Claude, tout de même! s'exclama François. Elle dit toujours ce qu'elle pense.,, mais je ne suis pas certain qu'elle ferait tout ce qu'elle dit! »

Puis l'on en revint aux notes du professeur Lagarde.

« Ecoute, François, conseilla Claude, tu devrais te charger avec Mick de fabriquer les faux documents. De nous tous, c'est vous qui savez le mieux dessiner et tracer des chiffres. Ensuite, Pilou ira porter votre chef-d'œuvre dans la tour.

- Et pendant ce temps, acheva Annie, tu iras toi-même cacher les véritables documents dans l'île de Kernach, Claude!

- Non, non! protesta Mick. Il ne faut

pas que Claude aille là-bas avant la nuit. Si par hasard quelqu'un nous guettait, en voyant Claude partir comme ça, on pourrait deviner ses intentions et la suivre. A propos, où sont les papiers de ton père, Pilou? Tu ne les as pas laissés à la villa, j'espère?

- Bien sûr que non! C'aurait été trop risqué, répondit Pilou. Je les ai fourrés là... sous mon pull, ajouta-t-il en se caressant l'estomac.

-t- II me semblait bien que tu avais grossi! s'écria Claude, malicieuse. Voyons, François, comment allons-nous procéder?

- Nous allons commencer par fabriquer de faux graphiques et de fausses formules, expliqua François. Mais pour cela, il vaudrait mieux rentrer à la villa.

- Hum! Et si mon père nous voit? avança Pilou. Il nous demandera ce que nous sommes en train de faire. Nous ne pourrons pas le lui dire, et ça provoquera un tas d'histoires.

— Si tu as quelque chose de mieux à proposer?

- Eh bien, riposta Pilou, je pourrais retourner seul à la villa, y prendre la planche à dessin de mon père, quelques feuilles de son papier habituel, ainsi qu'une

plume et de l'encre. Avec ce matériel, il ne vous restera plus qu'à vous mettre à l'œuvre... ici même, dans votre tente. Vous pourrez vous inspirer des notes authentiques que j'ai là, sous mon pull-over, pour fabriquer vos fausses formules. Qu'en pensez-vous? »

François comprit qu'au fond, Pilou n'avait pas tort. Le professeur Lagarde pourrait s'étonner de voir les enfants s'enfermer dans la chambre de son fils. Il poserait sans doute des questions embarrassantes. Il valait mieux ne pas s'exposer à un interrogatoire gênant.

« Entendu! dit François. Va chercher de quoi dessiner et reviens vite. Accompagne-le, Claudel »

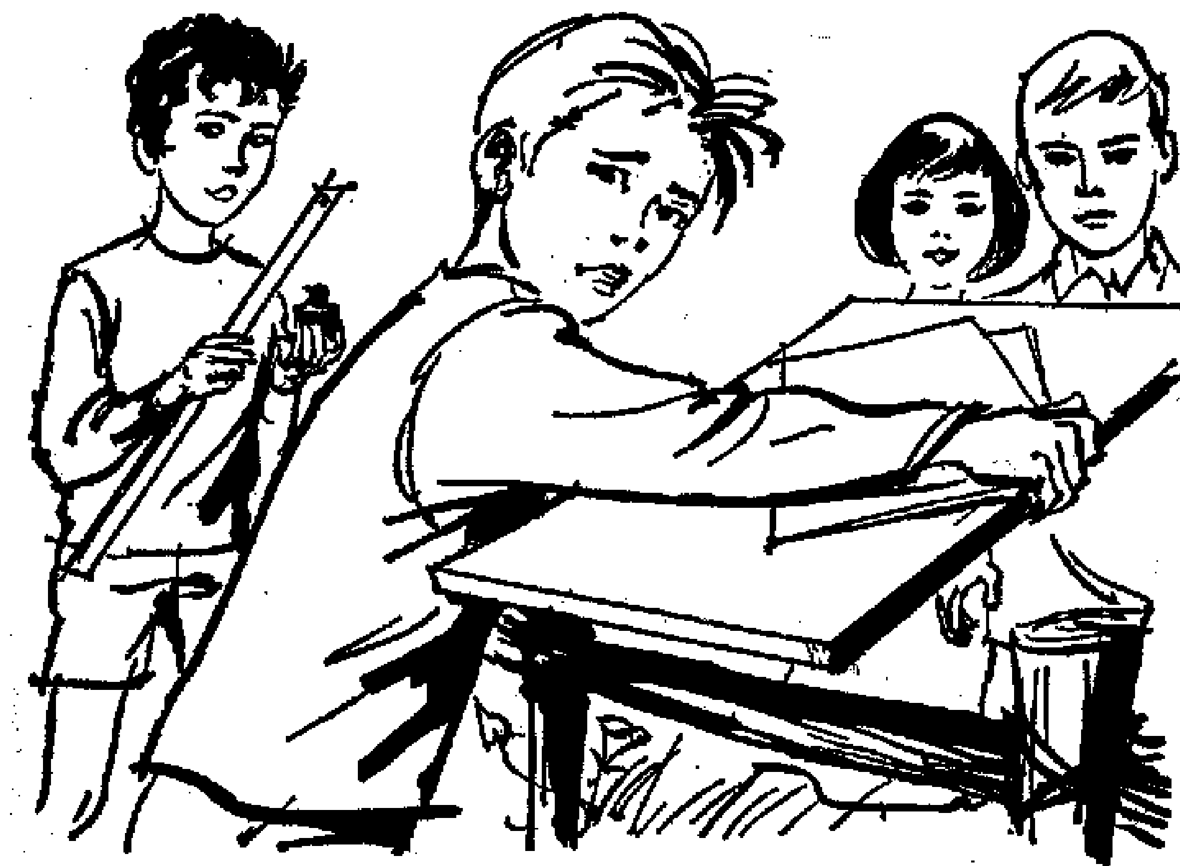
Claude et Pilou partirent en courant en direction de la maison. Par bonheur, M. Lagarde était invisible. Pilou en profita pour dénicher une planche à dessin, quelques feuillets analogues à ceux dont le professeur se servait couramment pour ses travaux, une règle, de l'encre de Chine, une plume, et aussi un livre bourré de graphiques dont il serait facile de copier — tout de travers — certaines figures. Il mit aussi la main sur un buvard et sur des punaises destinées à fixer les feuilles de

papier sur la planche à dessin. Claude aida Pilou à transporter son butin.

« C'est une chance que ton père ne soit pas là, fit-elle remarquer à son compagnon. Profitons-en!»

Les deux enfants se hâtèrent de traverser le jardin de la villa. Les autres les attendaient dans le pré, de l'autre côté de la barrière. Claude et Pilou leur firent passer le matériel de dessin avant de les rejoindre,

« Mission accomplie! constata François. Bravo! Maintenant, à nous de jouer! Nous



allons tracer de magnifiques formules qui ne voudront rien dire et de non moins magnifiques diagrammes qui ne signifieront rien du tout!

— Ne restons pas là, conseilla Claude. Entrez vite sous la tente. Ce serait ennuyeux si les gens du cirque se doutaient de ce que nous faisons. »

Les cinq amis s'engouffrèrent dans la tente de Claude qui était la plus spacieuse. Dagobert et Berlingot suivirent. François se mit au travail sans même avoir recours à Mick. Les autres le regardèrent opérer en silence, pleins d'admiration pour ses talents.

François disposait de fort peu de place, tant ses amis et lui se trouvaient entassés. Néanmoins, il arriva à tracer, rapidement et d'une écriture élégante, une quantité de chiffres du plus bel effet. Il venait de remplir ainsi une demi-page lorsque Dagobert se mit à gronder.

D'un geste prompt, François retourna la planche à dessin et... s'assit dessus. Au même instant le pan de toile qui servait de porte à la tente se souleva... et les enfants aperçurent Charlie le chimpanzé qui leur souriait.

« Ah! Ce n'est que toi, Charlie! s'écria

François. Bon, bon, bon! Comment vas-tu aujourd'hui, mon vieux? »

Le grand singe accentua son sourire grimaçant et tendit la main. François la lui serra gravement. Alors, Charlie fit le tour de la tente en serrant la main de chacun.

« Assieds-toi donc, Charlie, proposa Mick. Du moins, si tu trouves une place, Je parie que tu es sorti de ta cage tout seul et que tu viens voir ce que nous avons pour déjeuner. Eh bien, j'ai le plaisir de t'apprendre qu'il y aura quelque chose pour toi si tu es bien sage. »

Charlie réussit à s'insinuer entre Dagobert et Berlingot. D'un air plein d'intérêt, il se mit à contempler François qui avait repris sa plume et sa planche à dessin.

« Je suis sûre, déclara Annie en riant, que ce chimpanzé serait capable de dessiner et d'écrire aussi bien que toi, si seulement on lui mettait un crayon entre les doigts! »

Mick, trouvant l'idée de sa sœur excellente, s'amusa à donner son calepin et son stylobille à Charlie. Immédiatement le grand singe entreprit de gribouiller.

« Ma parole! Il essaie de t'imiter, François! s'écria Annie en se tordant de rire. Et il n'y réussit pas si mal que ça.

— Pour peu qu'il insiste, répliqua François, je vais lui confier mon travail !... Voyons, Claude, pendant que je termine, parle-moi un peu de tes projets pour ce soir. Si tu vas à l'île de Kernach pour y cacher les notes du professeur, il te faut emmener Dagobert avec toi.

— Bien suri s'écria Claude. Remarque que je n'ai pas peur. Mais Dago me tiendra compagnie. Nous ferons la traversée tous les deux et je cacherai les papiers.

— Où? insista François.

— Ma foi, je déciderai sur place, répondit Claude. Dans un endroit sûr, en tout cas. Je connais les moindres recoins de ma petite île. Nous laisserons les papiers dans leur cachette jusqu'à ce que le danger soit passé. Puisque ton père n'en a pas besoin pour l'instant, Pilou, il ne s'en inquiétera pas. Continuons à lui laisser croire qu'il les a dissimulés lui-même dans le tas de charbon.

— Je suis persuadé que si le voleur revient chercher le reste des notes, il prendra mes formules pour les vraies, déclara François. Et voyez comme ce graphique est réussi! »

Les autres se penchèrent d'un air admiratif sur les chiffres et les dessins tracés

par François. Soudain, Dagobert recommença à gronder. Charlie lui tapota le cou comme pour dire « Alors, qu'est-ce qui ne va pas, mon vieux? » Mais Dago ne fît pas attention au chimpanzé et, grondant plus fort, se précipita hors de la tente. Une voix s'écria à l'extérieur :

« Bas les pattes! Allez coucher! »

Claude sortit à son tour de la tente... pour se trouver nez à nez avec M. Karkos. Le calculateur prodige avait l'air effrayé. Dagobert lui reniflait les mollets de manière fort peu rassurante. Charlie rejoignit le petit groupe et, comme il avait une véritable adoration pour M. Karkos, il se dressa devant Dagobert et montra les dents. Claude eut peur.

« Empêchez-les de se battre I cria-t-elle au magicien.

— Charlie! » appela M. Karkos.

Le singe abandonna sur-le-champ son attitude belliqueuse et alla s'accrocher au bras du magicien. Entre-temps, Mick, François, Pilou et Annie avaient surgi de leur tente, M. Karkos leur fit à tous un salut plein d'élégance.

« J'espère, mes petits amis, dit-il avec une exquise politesse, que ma venue ne vous a pas dérangés. Je cherchais Charlie.

J'ai une corvée à lui confier. Vous nous ferez l'honneur d'assister à la représentation de ce soir ou à celle de demain, je pense? Nous restons deux jours sur place, vous savez.

— Comptez sur nous! » répondit Mick en remarquant que le calculateur avait les yeux fixés sur les feuillets couverts de chiffres que François tenait encore à la main.

A la même seconde, François s'aperçut de sa négligence et mit les feuillets derrière son dos. Il ne tenait pas à ce que M. Karkos les vît. Quelque chose, dans le regard de l'homme, ne lui plaisait pas. Il se demandait même si le magicien n'était pas mêlé de près ou de loin au vol des documents de M. Lagarde. Après tout, les nombres, c'était sa partie. Il devait être capable de déchiffrer les formules les plus compliquées du professeur!

« Mais bien malin, songea François, s'il comprend une seule de celles que je viens d'imaginer! »

M. Karkos prit congé des enfants sur un autre salut et s'éloigna, suivi de Charlie.

François fronça les sourcils d'un air ennuyé.

« Je n'aurais jamais cru, dit-il, que

quelqu'un puisse s'approcher si près de notre tente sans être entendu. Je me demande s'il a surpris notre conversation.

— Je me le demande aussi, grommela Mick, perplexe.

— Ce serait grave s'il avait compris que Claude se propose de transporter ce soir a l'île de Kernach les précieux documents du professeur Lagarde. S'il en était ainsi, je ne voudrais à aucun prix que Claude aille là-bas. Ça pourrait être dangereux. Oui, mieux vaut qu'elle reste!

— Ne sois pas stupide, François! s'écria Claude. Je ne risquerai rien puisque Dago m'accompagnera.

— Tu as compris ce que j'ai dit, Claude? insista François. Tu n'iras pas là-bas! Je m'y rendrai à ta place, dès que la nuit sera tombée. C'est moi qui me chargerai de cacher les papiers!

— Bon..., très bien, murmura Claude d'une voix étonnamment douce. Après tout, fais comme tu voudras!

— Parfait », dit François tout heureux que sa cousine ait cédé si vite.

Plus il y pensait, et plus il se persuadait que, s'il y avait un danger à courir, c'était à lui de prendre les risques. D'ailleurs,

n'avait-il pas promis à sa tante de protéger Claude?

François n'oubliait qu'une chose : c'est que Claude était hardie comme un garçon... mais futée comme une fille!





CHAPITRE XIV

Enquête ...et divertissements

LES ENFANTS suivirent des yeux M. Karkos et le chimpanzé. Ils virent Charlie ramasser deux seaux vides et, sur un signe de son compagnon, se précipiter vers la droite.

« Où va-t-il? demanda Annie, étonnée.

— M. Karkos a dû lui ordonner d'aller chercher de l'eau dans ces seaux, répondit Claude. Sans doute est-ce pour faire boire

les chevaux. Rappelle-toi ce que Gino nous a raconté! »

Claude ne se trompait pas. Charlie revint bientôt, portant de chaque main un seau plein.

« Eh bien, constata Mick, on peut dire que ce singe sait se rendre utile! Ah! Voici Madelon avec les magnifiques chevaux que nous avons vus hier à la répétition. Ce matin, elle porte un vieux pantalon. Comme ça la change! Regardez Charlie... Il pose les seaux à côté d'elle. Je suis sûr que si elle veut encore de l'eau, elle n'aura qu'un signe à faire pour qu'il retourne à la fontaine. Il est aussi complaisant qu'obéissant.

— J'aime bien Charlie, moi ! déclara Annie. J'en avais un peu peur au début, mais plus maintenant. Je croyais qu'il appartenait aux Barbarino. Or, Gino m'a appris qu'il n'en était rien. Son maître, c'est M. Karkos.

— Voilà pourquoi il le défendait si bien tout à l'heure! » s'écria Claude.

François considéra les feuilles de papier sur lesquelles il avait tracé avec tant de soin chiffres et diagrammes.

« J'ai l'impression, dit-il, que ces papiers ne peuvent plus nous servir à grand-chose désormais. Je suis sûr que M. Karkos a

deviné que j'étais en train de fabriquer de fausses formules secrètes. Et j'ai des soupçons sur lui, vous savez... Il me semble qu'il s'est trahi, l'espace d'une seconde, lorsqu'il a vu ce que je tenais. Il a tressailli, et une lueur bizarre a passé dans ses yeux. On aurait dit que mes papiers lui en rappelaient d'autres... D'autres qu'il aurait vus tout récemment!

— Ça se comprend, si c'est lui qui a volé les notes de mon père! s'écria Pilou d'un ton féroce. Moi aussi, François, je suis prêt à soupçonner tout le monde.

— Si nous commencions sur-le-champ une petite enquête? proposa Claude. Nous pourrions rôder autour des roulottes et voir si nous ne trouvons pas une échelle assez longue pour atteindre le sommet de la tour.

— Bonne idée! approuva Mick. Allons-y! Lance cette planche à dessin et ces feuillets par-dessus la barrière, François. Nous les retrouverons tout à l'heure. Pour l'instant, ils ne nous servent plus à rien. Je me demande même si c'est la peine que tu termines tes faux documents! »

Le Club des Cinq, Pilou et Berlingot se dirigèrent vers le campement des gens du voyage. Presque aussitôt, Mick aperçut une

échelle abandonnée dans l'herbe. Il donna un coup de coude à son frère.

« François! Tu as vu? Crois-tu que cette échelle soit assez longue pour avoir servi au cambrioleur? »

François examina l'objet sans en avoir l'air. Certes, l'échelle était longue, très longue même. Mais pas assez cependant pour atteindre le sommet de la tour du professeur Lagarde. N'importe! Il serait peut-être utile de savoir à qui elle appartenait.

Au même instant, le contorsionniste vint à passer. Il marchait de la façon la plus naturelle. En voyant les enfants, il leur sourit et, brusquement, parut se disloquer devant eux. Il s'effondra en tas sur le sol, comme si ses os eussent été rompus, et tourna sa tête de manière à regarder derrière lui. Enfin, il noua ses bras d'étrange façon. Annie ne put retenir un cri.

« Non, non! Je vous en prie. Ne faites pas ça! Ça... ça m'impressionne! avoua-t-elle en frissonnant. On croirait que vous êtes désarticulé et que vous ne pourrez plus jamais vous relever! »

Comme s'il n'avait pas entendu, l'homme-serpent se tassa un peu plus sur lui-même, puis se mit à ramper d'un air malheureux.

II semblait ne plus posséder ni bras ni jambes. François et ses amis l'applaudirent.

Soudain, constatant l'extrême souplesse du contorsionniste, Mick lui demanda hardiment :

« Vous n'auriez aucun mal à grimper sur une échelle très haute, n'est-ce pas?

— Bien sûr! répondit l'acrobate, surpris. Je serais capable de la monter non seulement de face mais encore de côté et même de dos.

— Cette échelle vous appartient? demanda Claude en désignant celle qui reposait sur l'herbe.

— Ma foi, je m'en sers... comme tout le monde ici! Elle fait partie du matériel du cirque. »

Pour répondre à Claude, il avait tourné la tête de telle sorte qu'on eût cru qu'il se la dévissait. Annie frissonna pour la seconde fois. Décidément, elle n'arrivait pas à s'habituer à l'étrange spectacle...

L'homme se redressa lentement, semblant se déplier. Il se tint en équilibre sur les mains, les jambes fléchies, les pieds touchant la tête. Dans cette position, il avança de quelques pas... si Ton peut dire!

« Est-ce que vous utilisez cette échelle pour planter le drapeau au sommet du chapiteau?

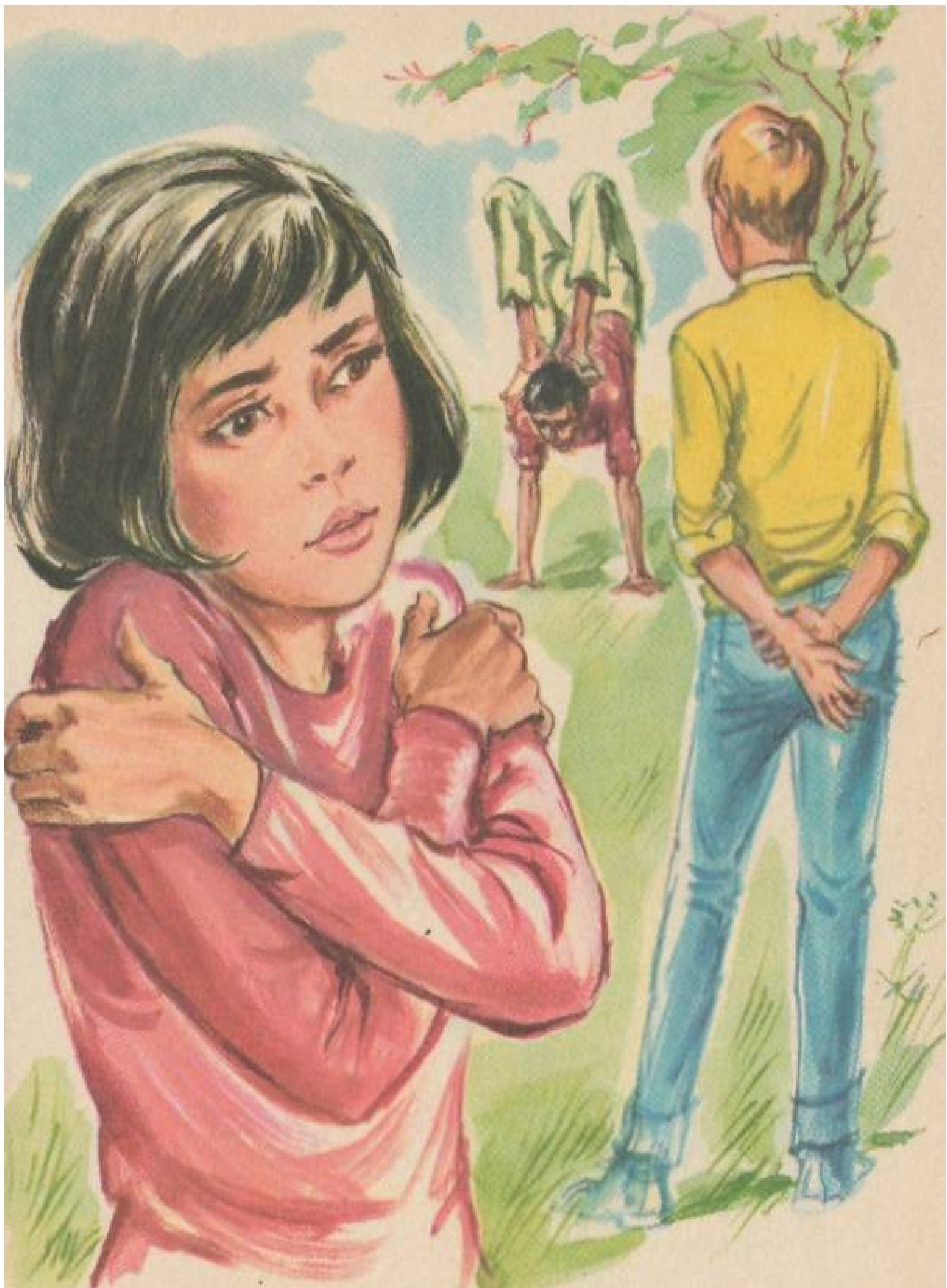
demanda encore Mick qui tenait à son idée. Elle ne me semble pas assez grande pour ça!

- Et elle ne Test pas, en effet », répondit le contorsionniste en se remettant debout sur ses jambes, ce qui arracha un soupir d'aise à la pauvre Annie. « II en existe une autre, d'une belle taille celle-là. Elle est si lourde qu'il faut trois hommes pour la transporter. C'est la seule qui permette d'atteindre le faîte du chapiteau : il est à une jolie hauteur, comme vous pouvez le constater. »

Les enfants échangèrent des regards d'intelligence. S'il fallait trois hommes pour porter la très longue échelle en question, cela la mettait hors de cause. Elle n'avait certainement pas été utilisée pour le vol de la nuit précédente. En effet, trois hommes en train de chuchoter auraient produit un bruit beaucoup plus fort que celui, si léger, perçu par Jeanne.

« Existe-t-il d'autres échelles dans le camp? insista Mick, tenace.

- Non, répondit l'homme-serpent. Il n'y a que ces deux-là. Mais pourquoi vous intéressez-vous à nos échelles? Vous avez l'intention d'en acheter une, ou quoi?... Allons, je vous quitte. Le patron me fait signe. »



Décidément, elle n'arrivait pas à s'habituer à l'étrange spectacle.

Le contorsionniste s'éloigna après un dernier sourire amical aux enfants.

« Si nous enquêtions du côté des trapézistes? proposa François. Ils doivent pouvoir grimper n'importe où. Ils sont si agiles! Ils sont bien capables d'avoir escaladé le mur de la tour.

— Oh! non! Je ne crois pas! déclara Pilou. J'ai bien examiné ce mur, ce matin. Evidemment, il est couvert de lierre jusqu'à mi-hauteur. En admettant à la rigueur qu'un homme ait pu se glisser jusque-là, comment aurait-il fait pour continuer son ascension? Au-delà du lierre, ce ne sont que des pierres lisses, sans la moindre saillie. Même un acrobate ne viendrait pas à bout d'un mur comme ça!

— Si c'étaient les clowns les coupables? suggéra Claude. Il paraît qu'ils sont également acrobates et, je crois, très malins. Peut-être ont-ils trouvé un truc pour grimper au sommet de la tour?... Mais non, plus je réfléchis, plus je pense que le voleur ne se trouve pas parmi les gens du cirque.»Un peu découragés, les enfants se remirent à rôder à travers le campement.

« Tiens! s'écria soudain Mick. Qu'est-ce que c'est que ça?... Là, par terre, dans ce coin... »

Claude se pencha sur l'objet, qui ressemblait à une fourrure gris sombre.

« Ma parole! s'exclama-t-elle. C'est la peau de l'âne danseur!

- Ouï! Je la reconnais », affirma à son tour Pilou.

Tout heureux, il essaya de la ramasser, mais elle était si lourde qu'il ne put y arriver seul. Mick et Claude l'aidèrent... et se glissèrent à l'intérieur. Mick, qui « faisait » la partie avant de l'animal, s'aperçut qu'il pouvait très bien y voir. A hauteur d'yeux, dans le cou de l'âne, deux trous avaient été percés. La tête elle-même était bourrée de papier.

Claude, elle, représentait l'arrière-train. Elle se mit à ruer joyeusement, et l'âne s'anima de façon très drôle.

François, Pilou et Annie se tenaient les côtes de rire. Soudain, une voix grondeuse se fit entendre.

« Hé, là! Voulez-vous laisser cette peau d'âne tranquille? »

C'était Gino. Il arriva en courant. Il semblait furieux. Avec un bâton qu'il tenait à la main, il se mit à frapper le postérieur de l'âne. La pauvre Claude, qui était bien loin de s'attendre à pareille attaque, poussa un cri de douleur.

« Aïe! aïe! aïe!... Arrêtez! Ça fait mal! »

Pilou foudroya Gino du regard.

« Tu n'as pas honte? s'écria-t-il, indigné. Mick et Claude sont à l'intérieur. Lâche ce bâton tout de suite! »

Mais Gino ne parut pas entendre. Son bâton s'abattit une seconde fois, sur les jambes de derrière de l'âne. Claude réagit en hurlant. Pilou, incapable de se contenir, se jeta alors sur Gino et tenta de lui arracher son bâton. Le jeune Barbarino se mit à lutter, cramponné à son arme. Mais Pilou était déchaîné. Il lui décocha un bon coup de poing en pleine poitrine... et Gino roula dans l'herbe.

« Tu vois! s'écria Pilou triomphant. Je t'avais prévenu que j'aurais ma revanche et je l'ai battu aujourd'hui. Allez, relève-toi et viens ici. Je t'apprendrai, moi, à frapper une fille! »

François s'interposa.

« Arrête, Pilou, dit-il. Comment Gino aurait-il pu deviner que Claude était dans cette peau d'âne? Et ensuite, il était tellement en colère qu'il n'a plus rien vu ni entendu. Allez, vous antres, sortez de là. Mick! Claude! Dépêchez-vous! J'aperçois M. Barbarino qui vient par ici. »

Pendant ce temps, Gino s'était relevé.

II dansait maintenant autour de Pilou, les poings à hauteur des épaules. Mais avant que les deux adversaires aient pu se porter u 11 seul coup, la voix de M. Barbarino leur parvint.

« Voulez-vous cesser, galopins! »

Gino fit la sourde oreille et lança son poing en avant. Pilou l'évita d'un bond .souple et riposta. Gino recula... et tomba dans les bras de son grand-père qui l'immobilisa d'une poigne ferme.

Dans l'intervalle, Claude et Mick s'étaient glissés hors de la peau d'âne, pas fiers du tout. Le vieux M. Barbarino leur sourit, sans cesser de maintenir son petit-fils furieux.

« La bataille est finie, jeunes gens, déclara le directeur du cirque à Pilou et à Gino. Si vous tenez absolument à continuer la bagarre, eh bien, *je* suis à votre disposition. Mes poings sont encore solides, vous savez! »

Les deux garçons n'avaient nulle envie de recevoir une correction. Ils se tinrent donc l'un devant l'autre, l'air penaud.

« Allez! Serrez-vous la main et soyez amis! ordonna M. Barbarino. Plus vite que ça..., voyons! » Pilou tendit la main à la seconde même

où Gino avançait la sienne. Ils se sourirent alors d'un air de bonne humeur.

« Voilà qui est parfait! approuva le vieil homme. Vous êtes quittes désormais. Il n'y a ni plaie ni bosse, ni membre cassé. Tout va donc pour le mieux!

Tu as toujours raison, grand-père! » déclara Gino avec loyauté.

M. Barbarino se tourna alors vers Claude et Mick.

« Quant à vous, mes petits, si vous désirez emprunter cette peau d'âne, je n'y vois pas d'inconvénient. Seulement, il serait normal



que vous demandiez d'abord la permission à ses propriétaires.

— Qui, monsieur. Je vous prie de m'excuser », répondit Mick avec un sourire un peu confus.

Il songea soudain que ce serait très drôle si Claude et lui revêtaient cette peau d'âne et allaient trouver en galopant M. Lagarde et sa fidèle bonne. Mais non... cette apparition insolite risquerait d'effrayer Jeanne. A contrecœur, Mick se résigna à abandonner son projet.

M. Barbarino s'en alla. François détendit l'atmosphère en adressant la parole à Gino qui, gêné, ne savait s'il devait s'éloigner lui aussi ou rester.

« Nous avons vu Charlie qui allait chercher deux seaux d'eau pour les chevaux, dit-il. Il est joliment fort! »

Gino sourit, heureux que la paix soit faite. Il ne demandait pas mieux que de profiter de la compagnie du Club des Cinq et de Pilou. Les six amis flânèrent un bon moment ensemble à travers le cirque, admirant une fois de plus au passage les superbes chevaux. Puis ils virent Dick, le tireur d'élite, qui répétait son numéro, et aussi un petit acrobate qui se livrait à une série de sauts et de bonds du plus saisissant effet.

Berlingot, pour sa part, s'en donnait à cœur joie. Il se sentait très à l'aise dans l'ambiance du cirque. Il sauta sans façon sur le dos des chevaux, et fit ensuite mine d'aider Charlie à porter un seau d'eau. Après quoi, il chipa le chapeau de cow-boy de Dick et alla l'enfouir dans la paille, à l'intérieur de la cage du chimpanzé. Non content de tous ces exploits, il se précipita ensuite dans la roulotte de M. Barbarino et en ressortit avec une petite bouteille de jus de fruit. Mais c'est en vain qu'il tenta d'en ôter la capsule. En désespoir de cause, il tendit le flacon à Charlie, qui le déboucha et... s'empressa d'en boire le contenu!

Les enfants s'amusèrent beaucoup de l'air furieux de Berlingot qui voyait ainsi une friandise lui passer sous le nez.

Un peu plus tard, ils purent applaudir les clowns qui répétaient leur numéro. Ces deux-là étaient vraiment impayables.

Cependant, le temps passait et l'heure du déjeuner approchait. Soudain, une voix lointaine appela :

« Pilou! Pilou! A table! »

Berlingot fut le premier à entendre. Il se précipita à toute allure à travers le pré et se dépêcha d'escalader la barrière du jardin de la villa.

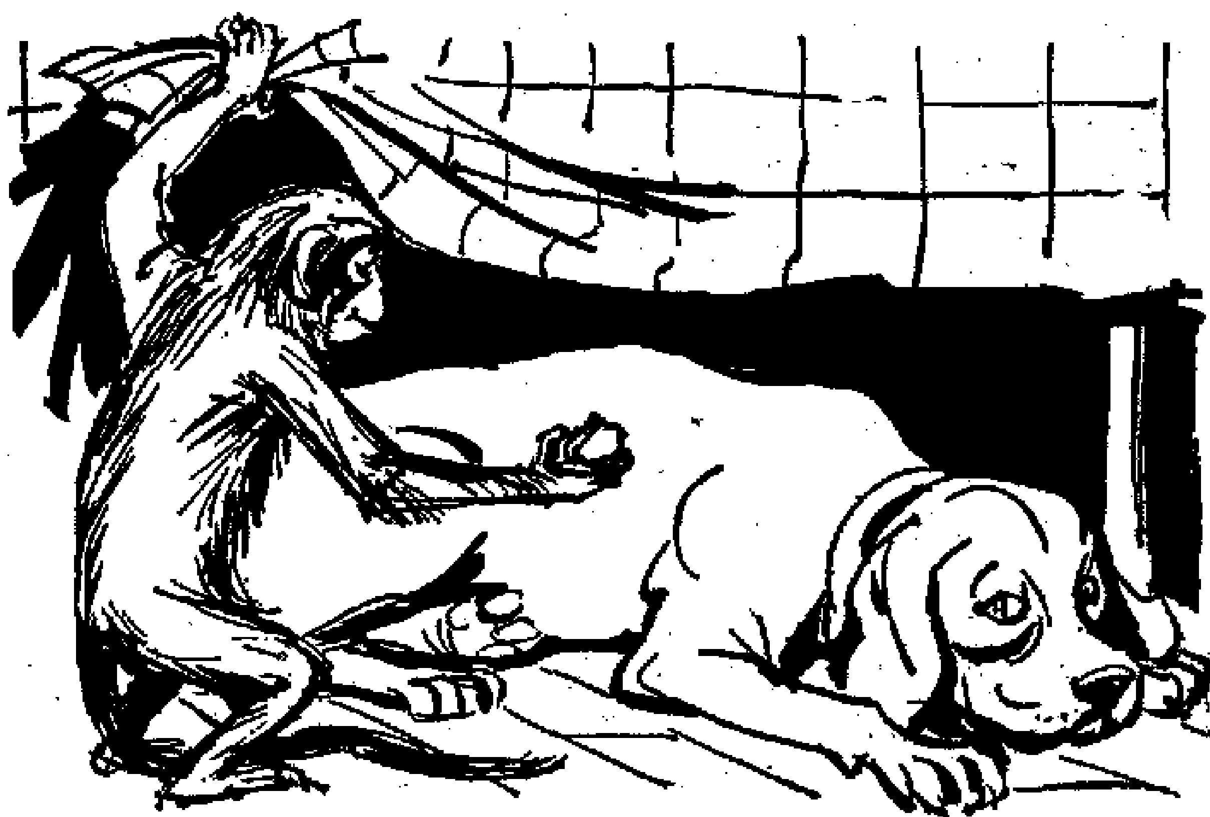
« C'est Jeanne qui nous appelle! s'écria Pilou d'un air content. Sans doute ne veut-elle pas que nous mangions un repas froid sous la tente. Elle a dû nous mijoter de bons petits plats. Ne la faisons pas attendre. Vous venez? »

François, Mick, Claude, Annie et Pilou prirent rapidement congé de Gino et se mirent à courir en direction de la maison. ' En un temps record, ils eurent franchi la barrière et se précipitèrent vers la cuisine.

« Nous voilà, Jeanne! Nous voilà! »

Les émotions creusent, dit-on. La nouvelle du cambriolage de la tour leur avait certainement décuplé l'appétit..





CHAPITRE XV

Claude fait des siennes

DEUX minutes plus tard, les enfants étaient à table. « Comme vous êtes gentille, Jeanne, s'écria Pilou, de nous avoir préparé un repas chaud et copieux! Au camp, nous ne comptions guère manger que des tomates, des laitues et des œufs durs.

— A votre âge, mes petits, il faut une nourriture plus consistante. J'espère que

vous allez faire honneur à mes plats.

- Miam ! Miam ! Votre cuisine sent fameusement bon! » déclara Pilou, en se caressant l'estomac d'un air gourmand.

Le repas fut des plus joyeux. Le professeur Lagarde, absorbé par ses travaux, avait demandé à être servi dans son bureau. Jeanne lui avait porté un plateau bien garni. Aussi les jeunes convives avaient-ils la possibilité de bavarder et de rire sans contrainte.

Berlingot, de son côté, ne cessait de jacasser que pour chiper quelque appétissant morceau, à droite et à gauche. Comme il avait bon cœur, il faisait profiter de ses aubaines Dagobert, allongé sous la table à son habitude. Et le brave Dago se sentait plein de reconnaissance pour son petit ravitailleur.

Claude fut la première à remettre la conversation sur le sujet qui les intéressait, elle et ses compagnons.

« En somme, dit-elle, nous n'avons pas vu au cirque une seule échelle capable d'atteindre le sommet de la tour.

- C'est vrai, renchérit Mick. Et s'il en existe une, il faut qu'elle soit bien cachée... Quelqu'un peut-il me passer la moutarde, s'il vous plaît?

— Elle est juste sous ton nez, nigaud! répondit François. A y bien réfléchir, je commence à croire que M. Karkos n'a rien à voir avec cette histoire de vol de documents. Je ne l'imagine pas du tout en train de monter à une échelle. Il est tellement... tellement...

— Poli et impeccable, acheva Annie venant au secours de son frère. Moi non plus, je ne me le représente pas en cambrioleur. Du reste, parmi les gens du cirque, il n'y en a aucun, à mon avis, à qui les papiers du professeur auraient pu être utiles. Quant à voler ces notes par pure méchanceté... c'est impossible. Les membres de la troupe Barbarino sont tous si gentils!

- C'est égal, murmura Mick. Je pense que M. Karkos aurait peut-être eu intérêt à s'approprier les formules secrètes. N'oubliez pas qu'il se passionne pour les calculs compliqués et les inventions de génie. Mais comment aurait-il procédé? C'est là que je m'interroge. Pour commencer, jusqu'à preuve du contraire, il n'existe pas d'échelle assez longue pour atteindre le haut de la tour. Et même s'il y en avait une, je doute que notre élégant magicien ait eu le courage de monter tant d'échelons. Sans compter qu'il risquait d'être surpris.

— Oui, il n'a pas la tête d'un homme à se livrer à d'audacieuses acrobaties, opina Pilou. Je crois que nous pouvons le rayer de la liste des suspects. Cependant, puisque personne n'est passé par l'escalier en spirale, dont toutes les portes étaient fermées, et si personne non plus ne s'est servi d'une échelle, je me demande bien *comment* les papiers de mon père ont disparu!

— La fenêtre était restée ouverte. Peut-être le vent a-t-il emporté les feuillets? suggéra Annie.

— Impossible! s'écria François. Et cela pour deux raisons. D'abord, cette fenêtre n'était pas suffisamment ouverte pour qu'une rafale ait pu disperser les feuilles *au-dehors.* Ensuite, en admettant que ce soit arrivé, nous aurions retrouve une partie des papiers en bas, dans la cour, Or, nous n'en avons pas aperçu un seul!

— Alors, je dis comme Pilou, murmura Claude en hochant la tête. Si personne n'est passé par l'escalier ni par la fenêtre, comment expliquer la disparition des documents? Ils ne se sont quand même pas volatilisés tout seuls! »

Un silence tomba. Le mystère semblait impénétrable.

« Et si le père de Pilou était somnambule ?

hasarda Annie avec timidité. Il paraît que les gens qui marchent dans leur sommeil sont capables de faire n'importe quoi. Au réveil, ils n'ont plus aucun souvenir de leurs actes. »

François rejeta l'hypothèse.

« Non, Annie. Je ne pense pas qu'un somnambule puisse aller jusqu'à utiliser trois clefs différentes, se voler lui-même, puis retourner tranquillement se coucher après avoir refermé plusieurs portes.

— Je crois moi aussi que c'est impossible! approuva Mick. Du reste... as-tu déjà entendu dire que ton père marchait en dormant, Pilou? »

Pilou secoua la tête avec énergie. « Jamais! s'écria-t-il. Bien entendu, comme tous les gens nerveux et sensibles, papa a le sommeil très léger. Mais je ne crois pas qu'il soit quelquefois sorti de son lit sans en avoir conscience. Ce n'est pas lui qui a pris ces papiers! C'est quelqu'un d'autre!

— Alors, c'est un homme fabuleux! déclara Claude. Aucun être humain ne serait capable d'accomplir un tel exploit.

— Plus j'y réfléchis, dit François, plus je suis convaincu que la personne qui s'est donné tant de mal pour voler ces papiers les désirait à n'importe quel prix.

C'est qu'il y avait des risques terribles à courir!

— Si elle les désirait tant que ça, objecta Claude, la personne en question aurait bien dû faire un effort pour tout ramasser d'un coup... sans laisser les formules les plus importantes sur le plancher!

— Ouï, souligna Mick, le voleur a négligé l'essentiel. Quelle chance que nous ayons pu récupérer ces papiers! J'ai hâte qu'ils soient à l'abri.

— Ils le seront ce soir même, affirma Claude. Dans mon île !

— Je tâcherai de trouver une bonne cachette, assura François... Sans doute à l'intérieur du château en ruine. Dis donc, Pilou! J'espère que tu n'as pas perdu les précieux documents! Il me semble que tu as maigri depuis ce matin!

— C'est vrai, avoua Pilou en riant. Il n'y a plus de bosse sous mon pull-over. J'ai confié les papiers à Claude. Elle m'a affirmé qu'ils seraient plus en sûreté avec elle. Tu les as toujours, n'est-ce pas, Claude?

— Oui, oui, rassure-toi. Mais il vaudrait mieux cesser de parler de cette affaire, vous ne croyez pas?

— Pourquoi? protesta Pilou. Le voleur n'est pas ici. Il ne peut pas nous entendre.

Je crois que tu es fâchée, Claude, parce que François a décidé d'aller cacher les papiers lui-même!

— Oh! assez, Pilou! répliqua Claude. Je serai bien plus fâchée tout à l'heure, et *contre toi,* si tu insistes! Sans compter que ton singe commence à m'énerver. Regarde! Il a encore versé de l'eau sur mon pain. Va-t'en, Berlingot! Tu as de bien vilaines manières!

— Pas pires que ton humeur! » lança Pilou, vexé.

François, désireux d'éviter toute discussion, lui décocha un coup de pied sous la table pour le faire taire. Un moment, Pilou songea à riposter, puis il se dit que François était plus fort que lui et il se tint tranquille. Il alla même jusqu'à ôter Berlingot de la table pour ne pas envenimer les choses avec Claude.

Berlingot se réfugia sous la nappe, contre son ami Dagobert. Le chien le flaira et le débarbouilla d'un énorme coup de langue. C'était sa manière à lui de consoler la malicieuse petite créature.

Cependant, le repas se terminait. Les enfants aidèrent spontanément Jeanne à débarrasser la table et à laver la vaisselle. Puis Mick demanda :

« Qu'allons-nous faire cet après-midi?

— Que diriez-vous d'un bon bain de mer? proposa Claude qui n'était jamais aussi heureuse que dans l'eau. Il fait assez chaud» il me semble...

— Peut-être pas assez chaud pour se baigner, corrigea Annie. Mais peu importe. J'ai envie de patauger, et nous nous réchaufferons en courant sur la plage après avoir fait trempette. Vous venez avec nous, Jeanne?

— Grand Dieu, non! Je ne me vois pas plongeant dans l'eau glacée. J'attraperais le mal de la mort, c'est sûr. Rien que d'imaginer ces vagues me fait frissonner... Si vous voulez des serviettes pour vous sécher, vous en trouverez dans le placard de la buanderie. Et tâchez de rentrer à l'heure pour goûter. J'ai un gros repassage qui m'attend ensuite.

— Entendu, Jeanne! Comptez sur nous! déclara Pilou... Ecoute, François, veux-tu que je t'accompagne ce soir à l'île de Kernach? J'aimerais bien participer à cette expédition.

— Non, répondit François. Je préfère aller seul là-bas. Du reste, l'absence d'un seul d'entre nous se remarquera moins que si nous étions plusieurs à partir. Il faut être prudent.

— Mais justement! insista Pilou. 11 peut y avoir du danger et à deux on peut mieux se défendre. N'oublie pas que M. Karkos nous a peut-être entendu dire que Claude irait cacher les notes du professeur dans nie. Peut-être l'attendra-t-il là-bas...

— Non, répéta François. D'abord, je finis par croire M. Karkos inoffensif, et ensuite je tiens à être seul. Je veux être libre de mes mouvements. Tu ne ferais que me gêner, Pilou. »

Sans plus parler de l'affaire, les enfants firent une partie de cartes. Puis Mick se leva et regarda par la fenêtre.

« Le temps est vraiment splendide! constata-t-il à haute voix, et le vent a cessé de souffler. Si nous voulons nous baigner, autant partir sans plus attendre. Vous avez vos serviettes, oui? »

Avec des cris de joie, la petite troupe se précipita sur la plage. Quelques instants plus tard, le Club des Cinq et Pilou s'ébattaient dans l'eau.

Berlingot était le seul à ne pas participer à ces réjouissances aquatiques. Il n'aimait pas beaucoup se mouiller. Il trempa l'une de ses petites pattes dans l'eau, poussa un cri, et s'enfuît à toute vitesse le long de la plage. Il avait grand-peur que Pilou ne

l'attrape et ne l'oblige à se baigner avec lui.

Dagobert, en revanche, éprouvait presque autant de plaisir que Claude à évoluer parmi les vagues. Il nageait très bien. Son humeur malicieuse le poussa même à jouer un tour à Pilou. Il plongea sous le jeune garçon, le souleva hors de l'eau et puis... plouf... le laissa retomber en plongeant de nouveau. Pilou, surpris, but une tasse.

« Dago! Espèce de gredin! s'écria-t-il en remontant à la surface. Attends un peu que je. t'attrape! Je te ferai boire un coup moi aussi ! »

Mais c'est en vain qu'il se lança à la poursuite du chien. Dagobert lui échappa, poussa un formidable aboiement et alla rejoindre Claude. Il était évident qu'il s'amusait beaucoup de la farce qu'il venait de faire. Il riait bel et bien. Personne n'aurait songé à le nier!

Comme promis, les enfants rentrèrent à temps pour le goûter. Jeanne leur servit du chocolat au lait accompagné de tartines de beurre et d'un énorme calce qu'elle avait fait elle-même.

Après le goûter, tandis que Jeanne s'affairait à son repassage, Mick proposa une petite promenade dans les environs. C'est Dagobert qui fut content! Il ne se sentait jamais las de courir et de sauter!

Tout en déambulant le long du sentier de la falaise, François en revint à son programme pour la soirée.

« Je prendrai ma bicyclette et je partirai pour Kernach dès qu'il fera nuit, expliqua-t-il. Je suppose que ton bateau est attaché à son amarrage habituel, n'est-ce pas, Claude? Je suis réellement navré de ne pouvoir t'emmener avec moi, mais, je le répète, il *pourrait y* avoir du danger. Mieux vaut être trop prudent que pas assez! Moi-même, sois tranquille, je ne foncerai pas dedans tête baissée si je peux l'éviter... Sapristi, je ne respirerai que lorsque ces formules secrètes se trouveront à l'abri sur ton île! N'oublie pas de me donner ces papiers avant que je me mette en route, ma vieille! Il ne manquerait plus que je les laisse derrière moi! Ce serait un comble! »

Annie se mit à bâiller.

« Ne rentre pas trop tard, François, recommanda-t-elle. Sinon, je m'endormirai en t'attendant. Ce bain m'a fatiguée.

— Moi aussi, j'ai sommeil, dit Mick. Et je suis bien content que M. Barbarino

donne une autre représentation demain. Ça nous permettra de ne pas veiller ce soir... et l'on remarquera moins ton absence, François. »

Les enfants dînèrent de bonne heure. Puis, sous prétexte qu'ils se sentaient las, ils souhaitèrent bonne nuit à Jeanne et regagnèrent leurs tentes.

Jeanne ferma la porte de la villa à clef derrière eux. Elle ne tenait pas à ce qu'il y ait un nouveau cambriolage. L'heure du départ de François approchait.

Annie confia à sa cousine en frissonnant :

« J'espère qu'il n'arrivera rien à François cette nuit... J'aurais préféré que Mick aille avec lui.

— Si quelqu'un doit aller avec lui, ce sera moi! explosa Claude. Après tout, c'est *mon* île, non?

— Ne sois pas sotte, Claude, répliqua Annie. Les documents sont plus en sécurité dans les mains de François. Et puis, tu te vois pédalant dans l'obscurité jusqu'à Kernach, détachant ton bateau et ramant toute seule jusqu'à l'île?

— Et après? s'écria Claude furieuse. Si François peut le faire, je peux le faire moi aussi! Allez, entre dans la tente, Annie, et prépare-toi pour aller au lit. Je te rejoins

dans cinq minutes... Dago a envie d'une dernière promenade. »

Elle attendit qu'Annie eût disparu sous la tente, puis elle s'enfonça dans les ténèbres, suivie de Dagobert à la fois étonné et ravi.

François et Mick s'étaient déjà retirés sous leur propre tente, après avoir invité Pilou à se joindre à eux pour parler encore un peu. Ils discutèrent un bon moment, enroulés dans leurs couvertures. De loin en loin, François consultait sa montre. Enfin il se leva et, soulevant le rabat de la tente, regarda dehors.

« Cette fois, annonça-t-il, il fait complètement nuit. Pourtant, la lune ne va pas tarder à se lever. Il est temps que je parte pour Kernach. Je vais aller demander les papiers de ton père à Claude, mon vieux Pilou!

— Tu as préparé ta bicyclette? demanda Mick... Bon! Parfait! Pense aussi à prendre une lampe électrique.

— J'ai ma torche sur moi, assura François. Et la pile est toute neuve. Tiens, regarde comme elle éclaire ! Je parie qu'avec ça je pourrais voir l'île depuis le rivage. »

En riant, il se rapprocha de la tente de Claude.

« Hé! Claudel appela-t-il à mi-voix. Donne-moi les papiers, veux-tu? »

Comme personne ne répondait, il passa la tête dans la tente et n'aperçut que sa sœur, déjà à moitié endormie. Sous le faisceau lumineux qu'il braquait dans sa direction, Annie cligna des yeux.

« Où est Claude? demanda François.

— Comment! Elle n'est pas là? murmura Annie encore mal réveillée. Oh! François, c'est terrible! Je devine ce qu'elle a fait ! Sous prétexte de promener Dago, elle a dû partir pour Kernach. Elle avait les papiers sur elle, n'est-ce pas? Oh ! j'aurais dû me douter qu'elle complotait quelque chose!... J'ai peur... Si quelqu'un attend sur l'île pour lui arracher les documents... »

La pauvre Annie ne put continuer, tant elle était proche des larmes. François se sentit soudain furieux... et inquiet.

« Ah! si je la tenais ! Bougonna-t-il. Partir ainsi toute seule... affronter un danger inconnu... car elle est partie, c'est certain. Sa bicyclette n'est plus là!

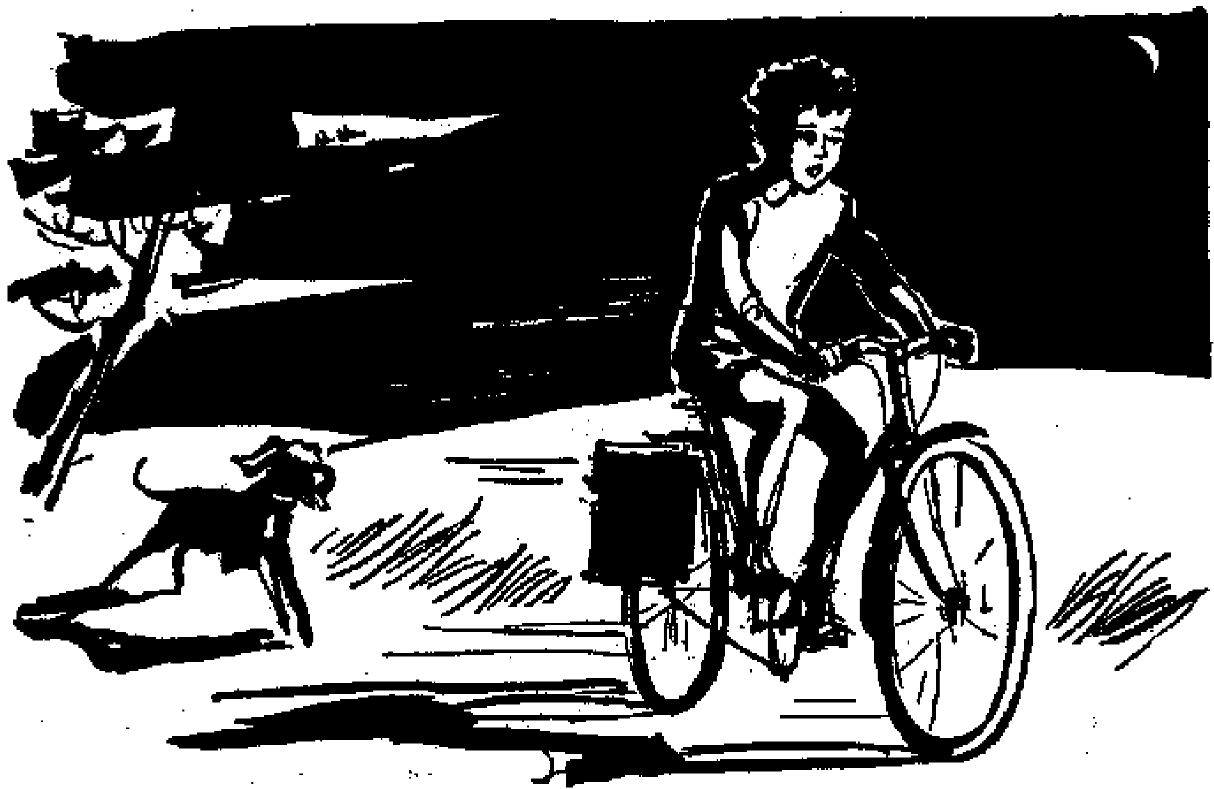
— Vite, François, s'écria Annie d'une voix suppliante. Mick et toi, tâchez de la rejoindre. Prenez vos vélos... C'est encore une chance que Dagobert soit avec elle!

— Il la défendra au besoin, c'est sûr, affirma Mick. Tu sais, François, nous aurions dû deviner ce que méditait Claude! Elle a cédé si vite quand tu as parlé d'aller à Kernach à sa place I »

II n'y avait pas de temps à perdre. Pilou fut expédié à la villa pour mettre Jeanne au courant des événements. François et Mick, eux, prirent leurs bicyclettes et s'élancèrent dans la nuit, sur la route de Kernach.

Peut-être Claude se trouvait-elle actuellement dans une situation critique. Hélas, hélas, on pouvait tout prévoir!





CHAPITRE XVI

L'embuscade

LE BEAU croissant de lune qui montait à l'horizon n'était certainement pas suffisant pour dissiper les ténèbres environnantes. Claude se réjouissait de voir que la lanterne de sa bicyclette brillait si fort, Des ombres menaçantes semblaient tapies contre les haies, des deux côtés de la route « comme si c'étaient des gens prêts à nous

sauter dessus », confia-t-elle à Dagobert. Dago, qui suivait en courant, était bien trop essoufflé pour répondre, même par un faible aboiement. Sa maîtresse pédalait à toute vitesse, et il entendait bien ne *pas* se laisser distancer. D'une manière confuse, le brave animal sentait que Claude n'aurait pas dû se trouver seule dehors à cette heure de la nuit, et qu'il était de son devoir à lui de la défendre en cas de danger. Il ne comprenait pas la raison de cette course nocturne.

Parfois, on croisait des voitures aux phares éblouissants. Alors, Claude roulait tout contre le fossé de droite et appelait Dago auprès d'elle. Elle avait tellement peur qu'il se fît écraser 1

« S'il t'arrivait quelque chose, mon vieux Dag, je ne me le pardonnerais jamais! Je regrette-presque à présent de m'être mise en route. Pourtant, je ne pouvais permettre à François d'aller cacher ces papiers sur mon île! C'est à moi de m'en charger, pas à lui! Dago, je t'en supplie, passe à ma droite. Comme ça, tu ne risqueras rien! »

Dago obéit, de plus en plus étonné de cette longue randonnée dans l'obscurité. Enfin, les deux compagnons atteignirent

Kernach. Des lumières y brillaient encore ça et là. Claude traversa le village et déboucha sur la baie. A cet instant, la lune sortit de derrière un nuage et lui permit d'apercevoir la mer sombre aux rares reflets argentés.

« Je distingue aussi mon île, Dago! dit-elle à son chien d'une voix vibrante de fierté. Mon île à moi! Mon île qui m'attend! C'est cette masse sombre, là-bas. Tu vois?

— Ouah! » répondit Dagobert encore haletant et à court de souffle.

Il se demandait ce que Claude allait faire maintenant. Pourquoi les autres ne l'avaient-ils pas accompagnée? Allait-on prendre le chemin des Mouettes?

Mais non! Après un regard adressé à la maison paternelle qu'elle devinait à travers les ténèbres, Claude poussa un soupir et se résigna. Elle aurait bien aimé aller embrasser ses parents, mais elle savait que c'était impossible. Elle se concentra sur la mission qu'elle avait à accomplir.

Elle descendit sur la plage avec son vélo et dissimula celui-ci dans une cabine de bain. Ainsi, personne ne le verrait, et nul ne soupçonnerait sa présence. Elle revint ensuite au bord de l'eau, là où plusieurs barques se trouvaient amarrées. Elle

contempla de nouveau la mer et poussa une exclamation étouffée.

« Dago! Il y a de la lumière sur mon île. Regarde ! Sur la droite! Tu la vois? Elle paraît par intermittence et... ah! elle a disparu! Je parie que ce sont des campeurs! Quel toupet! S'installer sur mon île sans me demander la permission! Comment ces gens-là osent-ils...? »

Dago avait regardé dans la direction indiquée. Lui aussi avait aperçu une petite lumière.

Quoique cette lueur parût fixe, elle ne brillait qu'à intervalles. D*où provenait-elle? D'un feu de camp? D'une lanterne? Il était difficile de le dire.

Dagobert, inquiet sans trop savoir pourquoi, donna un coup de patte à Claude. Il voulait lui faire comprendre ainsi qu'il désirait faire demi-tour et rentrer avec elle.

« Non, mon vieux Dag! dit Claude. Je ne rentrerai pas avant d'avoir tiré cette histoire au clair et mis en sûreté les documents du professeur Lagarde. Ce serait lâche de ma part de retourner en arrière maintenant... S'il ne s'agit pas de simples campeurs mais de gens qui m'attendent pour me voler ces papiers, eh bien, ils en seront pour leurs frais! Regarde, Dagobert!

Avant d'aller me rendre compte, je glisse les notes du professeur sous la bâche de ce canot... là... comme ça! Ce serait trop bête de les transporter sur nie et d'en être dépouillée par nos ennemis mystérieux. Car plus j'y réfléchis, mon vieux Dag, et plus je suis convaincue que ce sont les voleurs de la tour qui font le guet là-bas. Ils sont sans doute impatients de mettre la main sur les papiers qu'ils ont oublié d'emporter l'autre nuit. Mais comme ils sont niais de s'être trahis par cette lumière...! »

Tout en parlant, Claude avait fourré les précieux documents sous la bâche recouvrant le canot.

« Ce bateau appartient au père Le Floch, reprit Claude. Je le connais. C'est un brave homme. Il ne me dirait rien s'il savait que je cache quelque chose à bord de son *Va-tout-seul.* Là! Je suis parée! »

Elle se releva et regarda de nouveau en direction de l'île. La lumière reparut puis subit une nouvelle éclipse. Claude sentit la colère monter en elle. Elle se mit à la recherche de son propre bateau, qui se trouvait amarré parmi un grand nombre d'autres.

« Le voici, Dago! »

Le gros chien sauta immédiatement dedans, avec un air de propriétaire.

« Veux-tu descendre, nigaud! Tu es lourd et il faut que je mette mon bateau à flot, voyons! »

Par bonheur, le canot était petit et léger. Claude n'eut pas de peine à le pousser à la mer. La marée finissait de monter. Bientôt, ce serait l'étalé.

Deux minutes plus tard, Claude et Dago se retrouvaient à bord, un peu frissonnants, les pieds (et les pattes) mouillés.

Claude prit les avirons et s'écarta du rivage.

« Le flot n'a plus beaucoup de force, expliqua-t-elle à Dago. Je n'ai pas à lutter contre le courant. C'est une chance. Et maintenant, allons voir s'il s'agit de campeurs ou de personnages plus redoutables encore. Tache de ne pas aboyer avant que je t'en donne Tordre, surtout! »

Dagobert répondit par un faible gémissement. Il comprenait fort bien que sa jeune maîtresse lui recommandait de ne pas faire de bruit.

« Ne gémis même pas! insista Claude. Le plus petit bruit risquerait de nous trahir. Or, nous ne savons pas à qui nous avons affaire. Soyons prudents, mon vieux! Le

succès de notre expédition en dépend! »

Dagobert se tint coi. Claude continua de ramer le plus silencieusement possible.

Arrivée tout près de l'île de Kernach, elle chuchota :

« Nous y sommes! Voici le petit embarcadère où j'amarre mon bateau d'habitude. Mais nous allons le dépasser. Là! je fais glisser notre canot sous ces arbres. Il ne faut pas qu'on le voie. »

Joignant le geste à la parole, l'intrépide Claude avait dirigé son embarcation sous les frondaisons retombantes d'arbres touffus qui, même en plein jour, auraient suffi à dissimuler le petit canot. Elle attacha celui-ci à un tronc et, d'un bond souple, sauta à terre.

« Là, mon brave bateau. Comme ça, tu seras en sécurité. Personne ne pourra te voir. Viens, Dag... Nous allons décrire un cercle pour aborder de l'autre côté nos hôtes indésirables. Et surtout, n'aboie pas! »

Claude avait à peine amorcé le mouvement tournant qui devait lui permettre d'approcher l'ennemi par-derrière qu'elle aperçut, .tiré sur le sable d'une petite crique, le « bateau de l'ennemi ».

Cette vue lui donna soudain une idée.

« La mer a presque fini de monter, murmura-t-elle. Sais-tu ce que je vais faire, Dago? Une bonne poussée jusqu'à l'eau et ce canot s'en ira tout à l'heure avec la marée descendante. Imagine un peu la tête des gens qui sont là-bas... »

D'une main preste, elle détacha l'amarre qui retenait l'embarcation et poussa celle-ci à l'eau.

« Bon voyage! dit-elle en ricanant. Ça leur apprendra! »

Un peu essoufflée par l'effort fourni, elle remonta sur la berge, Dago à ses côtés.

« Et maintenant, ne perdons pas de temps, murmura-t-elle. Sus à l'envahisseur! Mais où donc est passée cette lumière? »

Une minute plus tard, elle l'aperçut de nouveau. Comme elle était plus près, elle put l'identifier,

« Ce n'est pas un feu de camp, Dag, mais une grosse lanterne. On dirait qu'elle est posée sur le rebord d'une fenêtre du château. En avant, mon vieux. Et en silence! »

Claude et Dago continuèrent à avancer sans bruit. Ils atteignirent bientôt le vieux château en ruine qui se dressait au centre de l'île. Claude s'arrêta alors, tendit le cou... et aperçut deux hommes qui se trouvaient

dans la cour dallée. Ils avaient posé une lanterne dans l'embrasure d'une étroite fenêtre mais, pour en voiler l'éclat, ils avaient tendu devant un bout de couverture. Seulement, ils ne s'étaient pas rendu compte que la brise, en soulevant de temps à autre le lambeau d'étoffe, découvrait la lanterne et trahissait ainsi leur présence.

Claude resta là en embuscade; elle prit Dago par son collier et lui tapota le flanc. Dago comprit parfaitement. Ce geste signifiait : « N'aboie pas, ne grogne pas, ne bouge pas. »



II obéît donc, mais les poils de son cou se hérissèrent.

Les deux hommes étaient occupés à jouer aux cartes à la faible clarté de leur lanterne.

Claude reconnut l'un d'eux et réprima à grand-peine un cri de stupéfaction : M. Karkos, le calculateur prodige du cirque Barbarino, était là, distribuant les cartes. L'autre personnage lui était inconnu C'était un homme bien habillé, dont le visage crispé indiquait une contrariété grandissante. Au bout d'un moment, il jeta ses cartes et apostropha son compagnon sur un ton irrité.

« Vous êtes sûr que quelqu'un doit venir ce soir cacher ici le reste de ces importants documents? demanda-t-il. Le temps nie semble long... et je ne vois rien arriver... J'ai beau prêter l'oreille, je n'entends personne escalader le sentier qui monte ici. Il est pourtant plein de pierres. Elles roulent sous les pas avec un bruit caractéristique. (Ce bruit caractéristique, Claude le connaissait aussi, et c'est bien pour cela qu'elle avait pris l'ennemi à revers!) Les papiers que vous m'avez procurés sont intéressants..., très intéressants même..., mais il est impossible de les utiliser, si l'on ne

possède pas les autres. Le savant à qui vous les avez pris est un génie authentique. Si nous arrivons à mettre la main sur la totalité de ses dessins et de ses notes, alors nous serons riches ! Ces papiers valent une fortune... Seulement, je vous le répète, il me faut les feuillets manquants.

— Et je vous répète, moi, répondit M. Karkos de sa voix harmonieuse, que ces papiers seront ici ce soir. J'ai entendu les enfants en parler.

— Au fait, reprit l'homme inconnu, est-ce vous qui avez subtilisé les documents que vous m'avez remis?

— Non, affirma Karkos. Moi, je garde les mains propres. Je ne vole pas. »

Son compagnon se mit à rire.

« Vous préférez laisser les autres faire la vilaine besogne à votre place, pas vrai? Ha! ha! M. Karkos, le magicien, ne veut pas se salir les mains! Il aime mieux rester dans l'ombre et se remplir discrètement les poches. Vous êtes très malin, Karkos, et je ne voudrais pas vous avoir pour ennemi. Voyons, expliquez-moi comment vous vous êtes débrouillé pour avoir ces papiers?

— En utilisant mes yeux, mes oreilles et mon cerveau, répondit Karkos sans se troubler. Je suis plus intelligent que la

plupart des gens, mon bon ami. C'est ce qui fait ma force.

— Je ne suis pas votre ami! protesta l'autre. Je suis seulement votre associé dans cette affaire. Je vous disais tout à l'heure que je ne voudrais pas vous avoir pour ennemi, eh bien, je ne voudrais pas davantage vous avoir pour ami. Tenez, je préférerais encore me lier d'amitié avec votre chimpanzé. Je ne devrais même pas jouer aux cartes avec vous... Sapristi! Voilà longtemps que nous attendons. Et personne ne vient! »

L'esprit de Claude travaillait à toute allure. Il lui *fallait* faire quelque chose. Seulement quoi? Comment tendre l'embuscade? Petit à petit, cependant, un plan lui apparaissait... un plan hardi, certes! Mais Claude était incapable de reculer devant le danger. Elle colla " sa bouche contre l'oreille de Dago immobile à son côté.

« Attention, Dag! C'est ici que j'interviens. Mais pas toi. Reste là. Ne bouge pas. Dès que je t'appellerai, vole à mon secours en aboyant de toutes tes forces. »

Alors, laissant le chien derrière un pan de mur écroulé, Claude surgit soudain devant les deux hommes stupéfaits, en pleine lumière.

Karkos et son complice bondirent sur leurs pieds.

« C’est la fille qui est venue ! murmura le magicien. Je n'aurais pas cru que les garçons la laisseraient faire. Je crois que... »

Claude lui coupa la parole.

« De quel droit avez-vous débarqué sur mon île? s'écria-t-elle d'une voix furieuse. Elle m'appartient, vous savez! De loin, j'ai aperçu votre lumière, et j'ai aussitôt traversé, avec mon chien. Prenez garde à lui. Il est gros et fort. Et féroce avec ça! Allez-vous-en tout de suite ou gare à vous!

— Hé, là! Doucement! Doucement! protesta M. Karkos qui semblait immense, à la lueur de la lanterne. Ainsi, les garçons n'ont pas osé venir eux-mêmes? Ils vous ont envoyée pour cacher les documents dans l'île. Ce n'est pas très courageux de leur part. Allons, donnez-moi ces papiers. Où sont-ils?

— Je les ai cachés avant de venir, expliqua Claude d'un air narquois. Ils ne sont pas très loin, mais bien malin si vous les découvrez. Vous pensez que je n'aurais pas été assez bête pour venir vous trouver en les ayant sur moi. Ils ne sont même pas sur l'île, si vous voulez tout savoir! Et maintenant, décampez...

— Quelle fille énergique! murmura Karkos en s'inclinant devant Claude pour rendre hommage à son courage.

— Ne prétendez pas que c'est une fille! s'écria son complice qui n'avait encore rien dit. C'est un garçon! (Le short de Claude et ses cheveux courts pouvaient en effet prêter à confusion.) Ecoute, petit, si tu me remets les papiers en question, je te donnerai une grosse somme que tu pourras rapporter au professeur Lagarde avec mes compliments.»

Claude fit mine d'hésiter un moment. Puis elle parut céder.

« Très bien, dit-elle. Puisque vous êtes prêts à dédommager le professeur, venez! Je vais vous conduire à la cachette des documents. »

Elle tourna le dos aux deux hommes comme pour leur montrer le chemin M. Karkos fit un clin d'œil à son complice.

« Suivons-la, semblait-il dire, puis nous lui arracherons les papiers, et nous nous sauverons sans avoir déboursé un sou. Seulement, attention au chien! »

La petite troupe se mit en route en direction du rivage, suivie de Dago qui grondait sur les talons des deux bandits. On arriva bientôt à l'endroit où

ceux-ci avaient laissé leur bateau. M. Karkos poussa un cri.

« Le canot! Où est-il passé? Il a dû se détacher...

— Attendez, dit Claude en grimpant sur un rocher en surplomb. La marée a dû l'entraîner... Oui, oui..., je le vois. Il est Là... regardez! »

Les deux hommes se dépêchèrent de la rejoindre sur son perchoir et se penchèrent au-dessus de l'eau. C'est alors que Claude leur procura la plus belle émotion de leur vie. Mains en avant, elle les poussa de toutes ses forces. Les bandits tombèrent dans la mer tête la première. Le plan de Claude avait réussi! Elle s'était débarrassée de ses ennemis. Dago salua l'exploit de sa jeune maîtresse de joyeux aboiements.

Claude se pencha vers ses victimes qu'elle entendait pester et se débattre au-dessous.

« -Inutile d'essayer de gagner la côte à la nage! leur cria-t-elle. Le courant est contre vous et, du reste, c'est trop loin! Je vous conseille de vous réfugier là-bas, sur la petite plage de mon île, jusqu'à ce qu'on vous délivre. Et ne cherchez pas votre bateau. C'est moi qui l'ai détaché, et le flot l'a emporté. »

Les deux bandits n'étaient pas de forts nageurs. Tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était suivre le conseil de Claude. Tandis qu'ils contournaient l'île à courtes brasses maladroites, Claude rejoignit son propre canot caché sous les arbres et, triomphante, mit le cap sur la côte.





CHAPITRE XVII

Le triomphe de Claude

LORSQUE Claude fut bien certaine que les ' deux bandits ne pouvaient plus la rejoindre à la nage (et ils en auraient été bien incapables!), elle s'abandonna à sa joie. Tout en ramant, elle se mit à chanter à pleins poumons. Dagobert, ne voulant pas être en reste, ponctuait les refrains de « ouah! ouah! » pleins d'entrain. Il avait

été ravi de voir les deux hommes dégringoler dans l'eau et se dédommageait de sa longue immobilité forcée sur l'île en donnant de la voix, lui aussi.

La lune avait disparu derrière un gros nuage, et la nuit était sombre. Dago, debout à l'avant, tentait de percer 1obscurité-Soudain, il aperçut une lueur qui brillait sur la plage. Il avertit Claude par un formidable aboiement. Claude, qui ramait le dos vers la terre, tourna la tête et vit à son tour la lumière.

« Boni se dit-elle. C'est sans doute un pêcheur attardé. Il m'aidera à tirer mon bateau au sec! »

Claude se trompait. Ce n'était pas un pêcheur... mais François et Mick. Ils étaient arrivés quelques minutes plus tôt pour découvrir que le canot de Claude n était plus là et qu'elle-même devait déjà se trouver sur nie.

« Quelle malchance! Nous arrivons trop tard pour l'arrêter, Mick. Elle est déjà partie! » s'écria François,

Et il se mit à examiner les autres bateaux dans l'espoir que l'un d'eux appartiendrait à quelqu'un de connaissance et qu'il pourrait l'emprunter. A tout prix, en effet, les deux garçons devaient rejoindre Claude sur

son île et voler à son secours si elle était en danger.

Soudain, les deux garçons entendirent chanter dans la nuit, tandis qu'un bruit d'avirons leur parvenait. Le vent soufflant dans une direction opposée, ils ne reconnurent pas la voix et pensèrent qu'il s'agissait d'un pêcheur rentrant tardivement au port. Cet homme accepterait peut-être de les conduire à l'île de Kernach! Ils attendirent donc.

Le bateau se rapprochait du rivage. La lune reparut... et Dago reconnut tout à coup François et Mick. Il se mit à aboyer joyeusement. Claude devina la vérité et força son allure autant qu'elle le put. Elle accosta enfin, sauta à terre. Déjà les deux garçons étaient à ses côtés et l'aidaient à tirer le canot hors d'atteinte du flot. Alors, François exprima tout haut sa joie :

« Claude! Tu es allée seule sur ton île malgré ma défense! Tu aurais très bien pu rencontrer là-bas des gens dangereux, tu sais! Par bonheur, il n'en a rien été et te voilà saine et sauve. Tiens, je suis tellement content qu'il faut que je t'embrasse.»

Claude se laissa embrasser par ses cousins, puis elle se mit à rire.

« Pour vous avouer la vérité, déclara-t-elle avec malice, j'ai bel et bien rencontré des gens dangereux, et j'ai couru un certain péril.

En arrivant ici, j'ai aperçu une lumière dans l'île, j'ai pris mon bateau» j'ai fait la traversée... et savez-vous qui j'ai trouvé là-bas? M. Karkos et un autre bonhomme. Ils m'ont tout de suite demandé les documents.

— Oh! Claude! s'écria Mick. Les leur as-tu donnés?

— Bien sûr que non! Je les avais déjà cachés dans un endroit sûr. Tu me prends pour une imbécile, ma parole! Je ne serais pas allée me jeter dans la gueule du loup avec les précieux papiers sur moi, voyons!

— Mais, Claude, puisque tu te doutais que quelqu'un t'attendait sur l'île, pourquoi y es-tu allée quand même? demanda François, intrigué. C'était bien risqué!

— Je voulais à tout prix me rendre compte..., et démasquer nos ennemis, si c'étaient bien eux qui se trouvaient là-bas... Bref, je désirais en avoir le cœur net!

— Tu es vraiment courageuse! murmura François, admiratif. Peu de gens, même des grandes personnes, auraient osé tendre seuls une embuscade à de pareils bandits. Je sais bien que Dagobert était avec toi, mais tout de même... Enfin, l'essentiel est que tu aies échappé à ces misérables.

Comment as-tu fait? Pourquoi ne se sont-ils pas lancés à ta poursuite dans leur bateau?

— Ma foi, répondit Claude en riant, ils en auraient été bien empêchés. En débarquant sur l'île, j'avais aperçu leur canot. Je l'ai lâché au fil du courant. Il doit se trouver très loin au large à l'heure actuelle,

— Vrai, tu es épatante! »

Et les deux garçons, revenus de leur surprise, se mirent à rire de bon cœur. Ils imaginaient la tête que devaient faire les bandits, prisonniers sur l'île de Kernach.

« Claude, dit François quand il fut un peu calmé, tu agis aussi vite que tu penses I Je me demande comment tu t'y prends! Karkos et son complice ont dû être furieux quand ils se sont aperçus de la disparition de leur bateau...

— Ils Font été beaucoup plus encore par la suite, affirma Claude dont les yeux pétillaient de malice. J'ai fait semblant d'accepter de les conduire à la cachette des documents. Chemin faisant, ils ont constaté que leur canot s'était envolé. Je les ai attirés par ruse tout en haut de la petite falaise en leur disant qu'en se penchant un peu ils apercevraient leur bateau



juste en dessous. Ils m'ont obéi bien gentiment et alors... plouf!... je les ai poussés à l'eau! .»

Pour le coup, les deux garçons restèrent sans voix.

« Ça, c'est le bouquet! finit par s'exclamer François. Claude, tu es sensationnelle. Et ensuite, qu'as-tu fait encore?

— J'ai crié à Karkos et à l'autre qu'ils n'avaient qu'à prendre pied sur la petite plage de nie... et que j'enverrais la police les délivrer au matin. Ils ne peuvent pas gagner la terre à la nage. C'est trop loin.

— En fin de compte, reconnut humblement François, je crois que tu as eu raison d'aller sur l'île à ma place. Je me serais moins bien débrouillé que toi!

— C'est égal, soupira Claude. Je commence à me sentir fatiguée.

— Il y a de quoi! s'écria Mick avec conviction. Tu as besoin d'une bonne nuit. Rentrons vite maintenant. Demain, dès l'aube, nous préviendrons les autorités et... mais avant tout il faut reprendre les papiers, Claude. Où sont-ils?

— Là! Sous la bâche du *Va-tout-seul* du père Le Floch », expliqua Claude en bâillant.

François s'empara des documents. Puis les trois enfants reprirent leurs bicyclettes et s'élancèrent sur le chemin du retour, Dagobert à leur suite. Lorsqu'ils arrivèrent à leurs tentes, ils furent accueillis par Annie, Pilou et aussi Jeanne. La brave femme, fort émue, était sur le point de téléphoner à la gendarmerie. A la vue de Claude et des garçons, tous sains et saufs, le trio poussa des cris de joie.

« A demain matin les détails sur notre aventure ! décida François. Pour le moment, sachez seulement que les documents du professeur Lagarde sont en sûreté, là, dans

ma poche, et que les voleurs... ou plutôt ceux qui ont provoqué le vol... ne sont autres que Karkos et un complice. Claude s'est arrangée pour les retenir prisonniers sur son île. Les gendarmes pourront aller les délivrer demain. Rien ne presse puisqu'ils ne peuvent pas s'enfuir. »

Claude ne voulut pas écouter les compliments de Jeanne, pas plus qu'elle ne voulut voir les regards pleins d'admiration d'Annie et de Pilou. Elle n'avait qu'une hâte : se fourrer dans son sac de couchage et dormir, dormir...

Elle avait depuis longtemps sombré dans un profond sommeil que les autres étaient encore là, réunis devant sa tente, à se raconter les péripéties de l'embuscade, à chanter les louanges de l'héroïne.

Le lendemain matin trouva tout le monde réuni à *Grand Large,* pour le petit déjeuner. Le repas tirait à sa fin lorsque Gino arriva, fort ému.

« Dites donc! s'écria-t-il. Savez-vous que M. Karkos a disparu? Hier déjà, il s'était excusé de ne pouvoir faire son numéro. Et, ce matin, sa roulotte est vide. Son lit n'est même pas défait. Le pauvre Charlie est tout triste. Il refuse de manger.

— Nous pouvons t'indiquer l'endroit

exact où se trouve Karkos », commença François...

Mais il n'alla pas plus loin. Déjà Pilou avait rejoint Gino et l'entraînait à sa suite en direction dû cirque. Il n'avait qu'une idée en tête : le pauvre Charlie, désespéré de la disparition de son maître, voulait se laisser mourir de faim. Or, Pilou aimait beaucoup le chimpanzé. Il espérait pouvoir le consoler...

En arrivant devant la cage du gros singe, il dit à Gino :

« Entrons tous les deux. J'ai emporté deux bananes. Nous allons essayer de les lui faire manger. »

Au même instant, M. Barbarino appela son petit-fils, et Gino dut s'en aller. Pilou entra donc seul dans la cage. Il s'assit tout près de Charlie et lui offrit une banane. Le chimpanzé la dédaigna et resta sans bouger dans son coin. Navré, Pilou le contemplait, lorsque son oreille perçut un curieux petit bruit : tic-tac, tic-tac, tic-tac...

« On dirait une grosse montre », se dit Pilou, intrigué.

Et, d'un geste machinal, il se mit à fouiller dans la paille qui jonchait le sol de la cage. Soudain, sa main rencontra un

objet rond. Il jeta les yeux dessus et demeura muet d'étonnement.

« Ça, alors! murmura-t-il... Oh! oh! Voilà qui explique bien des choses! »

Brusquement, Charlie parut sortir de sa torpeur. D'un bond, il se jeta sur Pilou et lui arracha l'objet des mains. Après quoi, il l'enfouit à nouveau dans la paille, comme un trésor très précieux.

Mais, déjà, Pilou ne s'occupait plus de lui. Il se précipita hors de la cage et prit à toute allure le chemin de la villa. Fort essoufflé, il rejoignit les autres qui étaient encore à table.

« Ecoutez! cria-t-il. Je sais qui a volé les documents dans la tour... Je connais celui qui a grimpé le long du mur pour passer ensuite par la fenêtre.

— Qui est-ce? demandèrent les enfants en chœur.

— C'est Charlie le chimpanzé! déclara Pilou d'un ton triomphant. Nous aurions dû nous en douter depuis longtemps. Il est capable de monter n'importe où. Avec ses quatre mains, il n'a eu aucun mal à assurer ses prises et à s'élever jusqu'au sommet de la tour. Ensuite, pour redescendre, trois de ses mains ont été suffi santés pour le retenir. Sans doute tenait-il

les documents volés dans la quatrième. Quand Jeanne l'a aperçu, il était certainement en train de se laisser glisser à terre.

— C'est donc ça, le drôle de bruit que j'ai entendu 1 s'écria Jeanne. Je vous disais bien que ça ressemblait à un glissement!

— Et les chuchotements étaient ceux de Karkos donnant ses ordres au chimpanzé, dit François. Karkos, ayant appris au singe à escalader des obstacles, à pénétrer par des fenêtres ouvertes et à voler des objets, a envoyé Charlie prendre les documents de ton père. Pilou.»



Pilou baissa la tête. Il comprenait que, s'il avait eu la langue moins longue devant Karkos, le vol n'aurait jamais eu lieu.

« Je devine ce qui s'est passé au juste, reprit François. Les documents étaient si nombreux que Charlie n*a pu s'emparer que d'une partie. Mais dis donc, Pilou, comment sais-tu que c'est Charlie le voleur?

— C'est bien simple, expliqua Pilou. Vous rappelez-vous la pendulette qui avait disparu la nuit du vol en même temps que les papiers de mon père? Eh bien, je rai retrouvée tout à l'heure, cachée dans la litière de Charlie. Il a l'air d'y tenir, car il me l'a reprise. C'est son tic-tac qui m'a donné l'éveil. Charlie est très adroit de ses doigts. II avait dû la remonter. C'est encore une chancel

— Comment se fait-il? demanda Mick, perplexe, que Karkos ait permis à Charlie de conserver cet objet qui risquait de les trahir tous les deux?

— Le singe est très malin, répliqua Pilou. Je parie qu'il aura fourré la pendulette dans sa bouche. Il y était presque obligé, d'ailleurs, étant déjà encombré des documents.

— Pauvre Charlie! murmura Annie, apitoyée.

Comme il va être malheureux désormais sans son maître! Mais quelle affreuse chose de penser que celui-ci lui avait appris à voler!

— Oui. On découvrira sans doute pas mal de butin dans la roulotte de M. Karkos, assura Claude.

— Si M. Karkos va en prison, insista Annie, que deviendra le pauvre Charlie?

— Ne t'inquiète pas pour lui ! déclara Pilou. Gino saura en prendre soin. Lui et Charlie font une paire d'amis!

— Ecoute, Pilou, dit Jeanne. L'heure nasse, et les gendarmes ne viennent pas. Déjà, hier, ton père a oublié de les prévenir qu'il avait été victime d'un vol. Ce matin de bonne heure, je lui ai rafraîchi la mémoire, en insistant pour qu'il téléphone d'urgence à la gendarmerie. Ma parole, il doit encore avoir oublié. Il faut pourtant qu'on recueille votre déposition, mes enfants, surtout celle de Claude, Il faut aussi qu'on aille chercher les bandits sur leur île et qu'on les mette en prison. Allez, file vite chez ton père, Pilou. Et débrouille-toi pour qu'il téléphone sans plus tarder. »

Pilou se transforma instantanément en hélicoptère et, faisant un bruit infernal.

monta l'escalier et s'arrêta devant la chambre de M. Lagarde. Celui-ci, qui était en train de s'habiller pour une course importante en ville, ne put moins faire que d'entendre le vacarme. Bien entendu, toujours distrait, il ne se rappelait même pas pourquoi il devait alerter les gendarmes. Tout de même, il s'exécuta...

Jeanne l'entendit parler au téléphone et, satisfaite, poussa un soupir de soulagement.

« Et voilà! dit-elle. Les gendarmes ne tarderont pas à arriver maintenant. Et une fois qu'ils auront mis la main sur Karkos et sur son acolyte, ils sauront bien leur faire rendre gorge. M. Lagarde rentrera en possession de ses précieux papiers..., et les bandits iront méditer en prison..., et se repentir peut-être !

— L'aventure est finie ! constata Claude en laissant échapper un soupir. Je le regrette presque, vous savez] Nous avons vécu des instants tellement passionnants!

— Eh bien, personnellement, je préfère vivre dans le calme! déclara Jeanne d'une voix ferme.

— C'est dommage! s'écria Pilou d'un air malicieux. Moi qui me propose d'obtenir de papa l'autorisation de garder Charlie

chez nous! Il fera un gentil compagnon pour Berlingot!

— Quoi ! s'exclama Jeanne, horrifiée. Si tu fais cela, Pilou, il faudra choisir : ou moi, ou ce singe. Voyons, dis un peu qui tu préfères?

— Vous, Jeanne, bien suri s'écria Pilou en se jetant au cou de l'excellente femme. Je disais ça pour rire! Il y a déjà assez de Berlingot pour vous tourmenter! »

Berlingot, entendant que l'on parlait de lui, jaillit des profondeurs de la cuisine. Il était barbouillé de confiture jusqu'aux oreilles. Jeanne poussa un cri.

« Et encore, murmura-t-elle, j'aime mieux que ce soit lui que le chimpanzé! Avec l'appétit qu'il a, Charlie aurait dévoré toutes mes réserves! »

Après quoi, avec philosophie, elle retourna à ses casseroles, laissant les enfants rire de tout leur cœur.